Paul Little

communiquer sa foi



collection témoignage

Le thème de ce livre est inscrit

au programme de toute Eglise et

de tout Mouvement de jeunes.

Mais devant l’ordre de communi­

quer sa foi, sauf rares exceptions

les chrétiens en restent au

stade des intentions. Ils ont pour

excuse que ce ministère est

difficile et qu'ils n’y ont guère

été préparés.

S'il est connu que notre témoi­

gnage doit s'inscrire lisiblement

dans notre vie quotidienne, il

est aussi vrai que la foi vient de

ce qu'on entend. Comment

faire entendre aujourd’hui que

Jésus-Christ est le seul chemin

qui mène à Dieu? Comment

répondre aux mille et une ques­

tions posées par notre prochain

et exprimer dans un langage

accessible les certitudes qui nous

font vivre ?

Paul Little a rencontré d'innom­

brables interlocuteurs. Sa riche

expérience l'a conduit à proposer

des manières anciennes et

nouvelles de communiquer notre

foi. Elles n'ont rien d’une recette

infaillible. Elles sont plus sug­

gestives qu'impératives. Elles

sont de précieux jalons

sur le chemin d'une obéissance

concrète à Jésus-Christ.

**Couverture créée par Elisabeth Ray,**

**Atelier Orange, Cossonay-Ville**

**Imprimée par I\* Atelier JS + E Grand,**

**Romanel-sur-Lausanne**

©1966 by Inter-Varsity Press, Chicago, Illinois 60 606

© 1974 by Ligue pour la lecture de la Bible, 1010 Lausanne

PAUL E. LITTLE

COMMUNIQUER SA



(How To Give Away Your Faith)

Traduit de l’anglais par

Aimé Viala



Editions

Ligue pour la lecture de la Bible

et

Groupes Bibliques Universitaires

Lausanne — Guebwiller — Vilvorde

ISBN 2-8285-0004-7

Préface

*Quelques-uns des leaders religieux de notre époque ont sérieuse­*

*ment remis en question la conversion personnelle. Cependant, l'ordre*

*de notre Seigneur demeure impératif: il nous commande d'aller dans*

*le monde entier et de prêcher l'Evangile à toute créature. Il est*

*toujours évident que l'Evangile “est la puissance de Dieu pour le*

*salut de quiconque croit".*

*Dans ces pages, l'accent est mis en permanence sur l'instruction*

*pratique plutôt que sur l'exhortation. Beaucoup désirent témoigner*

*mais sont privés de cette joie et déçus parce qu'ils ne savent pas*

*comment s'y prendre.*

*Les idées et suggestions que ce livre présente sont le fruit d'une*

*action individuelle et directe auprès d'étudiants chrétiens ou non,*

*tant à l'étranger qu'aux Etats-Unis. Les pasteurs et responsables des*

*églises ont collaboré avec spontanéité â cette mise au point d'idées*

*pratiques.*

*Quelques-unes des suggestions ne sont pas de mon cru. Je dois*

*beaucoup à ceux qui ne m'ont pas ménagé leur aide concrète, leurs*

*conseils et leurs suggestions. Un encouragement de valeur fut l'écho*

*enthousiaste que suscita la parution d'une partie de ces remarques*

*dans la revue “His" \*, périodique des Groupes Bibliques Universitai­*

*res. Je dois une reconnaissance particulière à Mme Elisabeth Leake,*

*ex-responsable de la presse GBUaux Etats-Unis, pour ses conseils et*

*ses encouragements concernant l'édition de ce livre, ainsi qu'à*

*M. Jack Sidebotham qui s'est chargé des illustrations à titre bénévole.*

*Ce livre est mis en circulation avec la prière fervente que beau­*

*coup de croyants puissent acquérir une meilleure méthode pour*

*amener les autres à notre Seigneur.*

Paul E. Little

*Chicago-Illinois, mars 1966*

\* “His”: Pour Lui, en Lui.

7

**Préface des éditeurs à la deuxième édition.**

*Ce livre de Paul Little, en 1974, a inauguré notre collection*

*“Témoignage”. C'était Tannée du* Congrès International pour l’Evan-

gélisation Mondiale *à Lausanne. Avec le Dr Hoke, Paul Little en était*

*l'un des principaux responsables. De ce fait, il a vécu durant plusieurs*

*mois à Lausanne. Ainsi, les communautés chrétiennes et les églises*

*de la région — en particulier les jeunes rassemblés au Camp de Vennes*

*pour leur retraite de Pentecôte ou les Groupes Bibliques Universi­*

*taires de Suisse romande — ont eu le privilège de l'entendre.*

*Une année plus tard nous parvenait d'Amérique l'attristante nou­*

*velle de sa mort suite à un accident de voiture. Cette fin inattendue*

*de la vie d'un serviteur doué et en plein service peut nous faire réflé­*

*chir. Paul Little nous aurait sans doute invités à chercher à nos ques­*

*tions les seules justes réponses qui soient: celles que donne la Sainte*

*Ecriture qu'il connaissait si bien et ne cessait de communiquer.*

*Elle dit que Dieu connaît la durée de nos jours. Et l'Esprit Saint*

*nous suggère aussi ces paroles du Psaume 116:*

Il en coûte au SEIGNEUR

de voir mourir ses fidèles...

Tu m’as délivré de la mort,

tu as préservé mes yeux des larmes

et mes pieds de la chute,

pour que je marche devant le SEIGNEUR

au pays des vivants...

Comment rendrai-je au SEIGNEUR

tout le bien qu’il m’a fait?

Je lèverai la coupe de la victoire

et j’appellerai le SEIGNEUR par son nom.

J’accomplirai mes vœux envers le SEIGNEUR

et en présence de tout son peuple.

Communiquer sa foi *a été grandement apprécié de milliers d'étu­*

*diants auxquels Paul Little s'était adressé. Il désirait en faire des*

*disciples du Christ aptes au témoignage. Nous sommes heureux*

*d'avoir à publier une nouvelle édition de son livre. D'une certaine*

*manière, c'est un exaucement au désir de son auteur “d'accomplir*

*ses vœux envers le SEIGNEUR et en présence de tout son peuple''.*

Maurice Ray

8

Introduction

Voici quelque soixante générations, le plus grand de tous les

évangélistes chrétiens écrivait : “Je n’ai point honte de l’Evangile :

c’est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit.”

Les bouleversements explosifs du vingtième siècle — les progrès

de la science, la liberté, la conquête de l’espace, le développement

prodigieux des moyens de communications — n’ont pas rendu

caduque la déclaration de Paul. Ils ont simplement révélé l’urgence

accrue de faire retentir le message dynamique et bouleversant de

l’Evangile.

Comme fruit de ses années d’expérience en tant que responsable

de l’évangélisation des GBU, Paul Little nous donne dans le domaine

de l’évangélisatioi] un témoignage revigorant, dynamique et parfaite­

ment adapté à notre époque.

Ce livre fait autorité. Ce n’est pas l’œuvre d’un stratège de salon.

Je connais bien M. Little. Vétéran de nombreux colloques concer­

nant l’évangélisation individuelle ou par groupe, il a profondément

médité sur ce sujet, l’a mis en pratique avec hardiesse et a pris claire­

ment position sur la vocation du chrétien.

Bien que son ministère ait eu surtout pour champ d’action le

milieu étudiant, ce que Paul Little se devait de dire est riche d’intérêt

pour tous ceux que préoccupent les problèmes de l’évangélisation

de nos jours.

Ce livre est *biblique.* L’auteur a sondé sa propre foi. Il fait réson­

ner distinctement les notes essentielles du message chrétien pour

une génération qui erre dans les méandres de la confusion théolo­

gique.

Ces pages sont *^'actualité.* L’auteur connaît bien notre monde.

Il nous aide à trouver la voie d’accès appropriée auprès de nos con­

temporains et non de leurs arrière-grands-parents.

9

Ces réflexions sont *pratiques.* L’auteur est un spécialiste che­

vronné de l’évangélisation. Il ne commet pas l’erreur de ne répondre

qu’à nos “pourquoi” en négligeant nos “comment”.

Ce livre est *réaliste.* L’auteur est bien renseigné sur les gens. Il ne

se confine pas à un cénacle de saints exceptionnels, ou à un cercle

de pécheurs stéréotypés, mais il met en scène de vrais chrétiens

cherchant à témoigner auprès d’athées bien réels.

Cette étude est *centrée sur le Christ.* L’auteur connaît son

Seigneur. Il nous montre que le témoignage efficace n’est pas telle­

ment une affaire de procédés automatisés, mais le résultat d’une

communion véritable, sincère et conquérante avec notre Seigneur

vivant.

C’est avec émotion et gratitude que j’apprécie l’honneur qui

m’est fait de recommander ce livre comme un guide précieux en vue

du témoignage actuel.

Leighton Ford

Charlotte, Caroline du Nord, janvier 1966

10

1. Les assises fondamentales

du témoignage

AINSI DONC VOUS DESIREZ RENDRE TEMOIGNAGE! Je

le voulais aussi, certes, mais je n’avais pas la moindre idée quant à la

façon de procéder sans faire un faux-pas.

Et vous-mêmes? Savez-vous comment rendre efficace et perti­

nente la bonne nouvelle? Savez-vous comment la présenter à des

gens persuadés que l’Evangile ne les concerne pas? Comment parlez-

vous de Jésus-Christ à ces diverses catégories de personnes :

— le théologien qui se gausse de votre apologie d’un enseignement

fondamentalement biblique, et réplique par cette boutade:

“Mais, mon cher, nous sommes au vingtième siècle”?

— le jeune gars qui s’affaire à la création d’une cellule gauchiste

parmi ses copains?

— le biochimiste sur le point de créer “la vie” dans une éprouvette?

— l’homme de la rue qui risque d’être l’une des cent cinquante

millions de victimes au premier jour d’une guerre nucléaire?

— le jeune arrêté par vous alors qu’il se rendait à une surprise-

partie et qui objecte: “Bah! qui se soucie de cela?”

— cet employé de bureau qu’un ordinateur vient juste d’éliminer?

— ce type à qui tout réussit et qui n’a jamais rien désiré qu’il ne

l’ait aussitôt obtenu?

— la mère de famille claustrée dans sa banlieue, surmenée par ses

jeunes enfants, par ses relations de voisinage et sa participation

à diverses œuvres sociales?

— l’étudiant d’outre-mer dont l’intelligence est ahurissante et qui

parle quatre ou cinq langues en plus de la vôtre?

— la victime d’un divorce ou d’un foyer démantelé qui refuse de

croire en quiconque?

11

— et ceux qui vous côtoient, votre famille, votre camarade de

chambre, votre voisin de palier?

Il est facile de citer le fameux verset : “Dieu a tant aimé le

monde...”, mais que signifient ces mots? Que pouvez-vous dire de

valable à ces gens abusés par leurs facilités ou absorbés par les soucis

quotidiens?

LE REALISME EST ESSENTIEL

Il nous faut être réalistes. L’évolution des temps est plus rapide

qu’elle le fut jamais tout au long de l’Histoire. Bien que Jésus-Christ

soit le même hier, aujourd’hui et éternellement, le changement per­

manent caractérise toutes les autres formes de la vie, vous et moi y

compris.

Jeunes enfants, nous avons grandi en jouant aux Indiens et aux

cow-boys, au gendarme et au voleur, à la poupée ou à la mercière.

Quand il n’est pas collé à son siège devant le poste de télévision,

l’enfant de notre époque, subjugué par les vols spatiaux, préfère

égrener le compte à rebours “cinq, quatre, trois, deux, un - feu”.

Le développement des mass-média fait de chacun de nous un

témoin au premier rang de n’importe quel événement, où qu’il ait

lieu. Les transports rapides effacent la distance et le temps. Le télé­

satellite fonctionne. Les avions supersoniques volant à 2000 km heure

et le vol Tokio-Londres en 8 h. 30 sont une réalité de demain. Dans

cinq ans ces performances seront désuètes.

La Révolution caractérise la vie de la plupart des nations. Depuis

1945, plus de cinquante pays ont accédé à l’indépendance.

Mais alors que les hommes gagnent du terrain dans leur tentative

de façonner et conquérir l’univers, l’avenir de la civilisation semble

de moins en moins assuré. La déclaration classique du gamin :

“Quand je serai grand, je ferai...” n’est plus tellement drôle. Beau­

coup de chefs mondiaux et de journalistes partagent ce pessimisme.

Quand, en conclusion de son analyse de l’année écoulée, on demanda

à Alexander Kendrick, de Londres, ce qu’il prévoyait pour l’avenir —

un monde de paix et d’amour, ou un monde voué au chaos - il

reconnut en toute honnêteté ce que d’autres hésitent à admettre:

“Avec la prolifération des armes nucléaires, cela deviendra invi­

vable.”

12

Mais si ce monde devient invivable, où irons-nous? La tendance

actuelle s’infléchit de plus en plus vers la science et le “scientisme”.

Cette accentuation scientifique a crû comme un champignon au

cours de l’histoire récente. De tous les hommes de science que le

monde ait connus, 90 o/o vivent de nos jours. Il ne faut pas s’étonner

que beaucoup d’individus se tournent vers l’homme de science et son

royaume de connaissance et les vénèrent; la technologie est la nouvelle

religion mondiale. Nous devrions nous sentir concernés par le fait

que la majorité du monde civilisé n’admet la possibilité d’aucune

autre source de vérité suprême ni aucun autre espoir de salut.

Le salut? Mais pour sortir de quel pétrin? L’impression de per­

dition et de désespoir caractérise notre temps. La littérature moderne,

par exemple *La Nausée* et *Le Mur* de Jean-Paul Sartre, et la philoso­

phie existentialiste distillent l’inconsistance et la vacuité qui préva­

lent en ce monde aujourd’hui. Dans la littérature anglo-saxonne, la

popularité phénoménale des livres de J.-D. Salinger fait écho au sen­

timent de frustration ressenti par ceux qui, aspirant à une “réalité

spirituelle”, en sont privés. Peu avant sa mort, le docteur Karl Gustav

Jung affirmait : “La névrose principale de notre temps, c’est le vide,

le néant.” L’auto-satisfaction et la continuité, la confiance que notre

œuvre d’aujourd’hui rendra service à nos enfants, appartiennent à

un âge révolu.

Dans les campus universitaires, on constate la même quête sans

cesse renouvelée. Beaucoup d’étudiants éprouvent l’ardent désir de

trouver un sens à leur vie. Ils sont conscients de leur ignorance à ce

sujet, mais ils cherchent désespérément une réponse. Il y a quelques

années, dans un livre intitulé: *Que pensent les étudiants* \*, une

équipe de sociologues constatait par des statistiques qu’une large

majorité des jeunes ressentent profondément le besoin d’une foi

religieuse qui orienterait leur vie.

Etudiants, jeunes en bleu de travail ou en col-blanc, ménagères,

docteurs, hommes d’état, vos voisins et les miens, reconnaissent le

vide de leur vie, un vide que seul Jésus-Christ peut combler. Si nous

sommes des chrétiens possédant la réponse à leur quête, alors il

vaut la peine de vivre en notre époque exaltante. Ou, inversément,

ce peut être une époque terrifiante car les gens, en masse et à chaque

•Rose K. Goldsen and others, “What College Students Think” (Que pensent les étu­

diants). (New York, D. Van Nostrand Company, Inc., 1960).

13

heure qui passe, rejettent la réponse chrétienne. Comment pouvons-

nous montrer aux autres que la bonne nouvelle que nous proclamons

est la vraie solution, appropriée à leurs problèmes? Sur quelles bases

pouvons-nous — vous comme moi — aborder l’étudiant d’outre-mer

ou le compagnon de chambre, et nous attendre à être compris et

approuvés?

Nos contemporains athées recherchent l’authenticité. Ce que

nous leur offrons doit être de si bonne qualité qu’il supporte une

mise à l’épreuve approfondie et minutieuse. Ecœurés de solutions à

la gomme, ils sont encore plus dégoûtés par les gens qui dégoisent

tant et plus. Les pratiquants dont la religion n’existe qu’à fleur de

peau ne sauraient les duper. Ils ne sont pas davantage séduits par les

utopiques naïfs, incapables d’affronter les dures réalités de la vie.

En présentant la vérité chrétienne, il nous faut démontrer qu’elle

est bien la solution réaliste adéquate à telle ou telle situation spéci­

fique. Il n’existe qu’une seule façon de faire face à cette exigence :

être réaliste en ce qui concerne le christianisme et nous-mêmes.

LE CHRISTIANISME EST REALISTE

Oui, le christianisme est réaliste. Il n’est pas à ce point spirituel

et supra-terrestre qu’il nierait l’existence de la matière et clamerait

que toute réalité n’existe que dans l’esprit (comme le croient beau­

coup de philosophies populaires et idéalistes de l’Orient). Mais

alors qu’il reconnaît l’importance des choses matérielles, le monde

chrétien regarde au-delà vers les choses spirituelles qui sont l’ultime

réalité.

Notre Seigneur dut trancher le nœud gordien de cette question

concrète lorsqu’il s’adressa aux quelque quinze mille auditeurs qu’il

venait de rassasier avec cinq pains et deux poissons. Prodigieu­

sement impressionnés par le miracle de ce festin, ils voulaient

prendre Jésus pour chef; mais notre Seigneur, de même que chaque

fois qu’on le suivait sous un faux mobile, se retira à l’écart. Le

lendemain matin, la foule se mit anxieusement à sa recherche et le

découvrit enfin à Capemaüm. D’emblée ils lui demandèrent : “Rabbi,

quand es-tu venu ici?” Mais Jésus leur répondit : “En vérité, en vérité,

je vous le dis, vous me cherchez non parce que vous avez vu des

miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez

14

été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour

celle qui subsiste pour la vie éternelle et que le Fils de l’homme vous

donnera; car c’est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau”

(Jean 6.25-27).

Notre Seigneur reconnaît la réalité de la nourriture matérielle.

La matière est un fait indiscutable. Le monde des villes, des rues,

des rochers, des arbres, des gens existe vraiment. Mais le Seigneur

met l’accent sur une réalité spirituelle d’une valeur suprême qui

transcende la réalité matérielle et qui dure à jamais. Il nous recom­

mande d’être des chrétiens réalistes à la poursuite des choses étemel­

les et refusant de se laisser dominer par les choses qui périssent. Si

nous concentrons notre attention sur les sujets d’importance majeure,

les choses de moindre importance apparaissent sous leur vrai jour.

Ce qui ne signifie pas, cependant, que tout ce qui est “matériel”

doive être éliminé.

L’EXEMPLE DU CHRIST

Au cours de sa vie terrestre, notre Seigneur se servit de nourriture

réelle pour rassasier une multitude qu’il savait affamée. L’un de nos

premiers pas en suivant son exemple est sans conteste de connaître

les conditions de vie de ceux qui nous entourent — qu’ils aient faim,

ou qu’ils soient fatigués, découragés, délaissés, malmenés ou rejetés

par la société. Il nous faut comprendre ce qu’ils pensent, ce qu’ils

éprouvent, leurs aspirations. Ce que nous savons des autres a trait à

la fois à leur vie individuelle et sociale, mais quel que soit le cas,

nous avons besoin d’acquérir une certaine connaissance de *cette*

génération.

Nous avons tous rencontré des chrétiens dont le ministère

d’évangélisation était sévèrement entravé parce que leur message ne

passait pas la rampe. Sans doute pensaient-ils qu’ils vivaient en 1925

et que leurs auditeurs appartenaient aussi à cette époque révolue.

Tout au moins, c’est ainsi qu’ils présentaient leur message; résultat:

aucun écho sur des interlocuteurs non concernés. Susciter l’intérêt

aujourd’hui, c’est s’appuyer sur des faits et des arguments contem­

porains vraiment appropriés à notre décennie. Les auditeurs veulent

savoir comment les vérités évangéliques peuvent être encore

d’actualité.

15

LE REALISME: UNE RESPONSABILITE CHRETIENNE

C’est pourquoi nous-mêmes, en tant que chrétiens, devons vivre

réellement cette vie contemporaine. C’est notre responsabilité spi­

rituelle de nous tenir informés. Etes-vous vraiment au courant de

notre monde dans sa vie quotidienne et ses affaires nationales? Beau­

coup d’étudiants se sont fait la réputation de vivre dans une “tour

d’ivoire” sans manifester le moindre intérêt en dehors d’eux-mêmes.

Dans beaucoup d’universités, moins de 10 o/o des élèves s’abonnent

à une revue. Se tenir intelligemment au courant des tendances et des

développements de la situation ainsi que des crises mondiales est

indispensable si nous prétendons que les chrétiens prennent un *réel*

intérêt aux affaires de ce monde. Quand nos amis incroyants se

rendent compte que nous ne nous contentons point de traverser la

vie la tête dans les nuages, ils sont davantage enclins à se confier à

nous. Par contre, ils ont tendance à se méfier de tous les chrétiens

s’ils en rencontrent quelques-uns qui ne se tiennent pas au courant

des problèmes actuels, et ne se sentent pas concernés.

Il se peut que certains d’entre nous soient tellement absorbés

par les problèmes généraux du monde qu’ils en négligent les aspects

individuels, autrement dit les cas spécifiques. Nous avons à résoudre

le problème de ce quidam qui déclarait :

*Aimer le monde? Peu importe.*

*Seul souci: mon voisin de porte.*

Nous avons à rester en contact avec le monde sur la base d’une

relation d’individu à individu. La lecture peut parfois nous éclairer

sur le comportement intérieur de l’homme ainsi que sur ses réactions

au monde extérieur. Un article fouillé de la revue “Time”, consacré

aux notions de culpabilité et d’anxiété, a aidé beaucoup d’entre nous

à prendre conscience de l’impression permanente de tension et de

compétition ressentie par l’habitant d’une métropole moderne. Habi­

tuellement, toutefois, c’est la confrontation normale de notre vie

avec celle d’autrui qui constitue le meilleur moyen de connaissance

approfondie. Quand nous apportons notre témoignage à une per­

sonne que Dieu a placée sur notre chemin et dont la conversion nous

tient à cœur, la simple présentation intellectuelle évolue en une rela­

tion d’amicale confiance.

16

Je n’oublierai jamais un juge japonais qui, voici quelque temps

bavardait avec moi dans le restaurant universitaire de Harvard. Ce

chrétien me déclara: “Je souhaite que vous autres, chrétiens d’occi­

dent, vous vous rendiez compte que nous, Orientaux, avons subi les

ravages de la guerre, la famine, la tourmente politique et la perte de

nos bien-aimés: nous en gardons au cœur une profonde blessure.”

Il continua: “Je sais que l’Evangile est par essence le divin message

d’amour; bien qu’il ait des répercussions sociales, sa mission première

est de répondre à la soif spirituelle de salut; mais ça aurait tant de

valeur pour nous si seulement *nous savions que vous n ’ignorez pas* la

blessure dont notre cœur saigne.”

Des millions d’êtres, à l’ouest aussi bien qu’à l’est, portent une

profonde blessure au cœur. Leur réceptivité à l’égard de la bonne

nouvelle que nous annonçons dépend pour beaucoup de leur doute

angoissé: ils se demandent si vraiment nous comprenons leurs pro­

blèmes et si nous y compatissons. Un vieux proverbe indien exprime

clairement cette notion : “Nul ne devrait se permettre de lier conver­

sation avec une autre personne tant qu’il n’a pas chaussé ses mocas­

sins.” En pratique, ce n’est pas toujours possible, ni même à conseil­

ler. Tout au moins en esprit, il nous faut être près de nos semblables

et cheminer sur le sentier qu’ils foulent. Lorsque nous serons capa­

bles d’exprimer ce qu’eux-mêmes pensent et ressentent, ils commen­

ceront à nous faire confiance parce qu’alors *ils sauront que nous*

*savons;* leur consentement à discuter avec nous des choses spirituelles

se manifestera. Rien d’étonnant que Dieu se soit servi, tout au long

des âges, d’hommes qui ne se contentaient pas de posséder parfaite­

ment leur Bible; ils connaissaient fort bien les hommes aussi. Aimant

et les Saintes Ecritures et leur prochain, ils ont fait en sorte que la

Parole soit appropriée à l’homme.

QU’EST-CE QUE LES CHRETIENS OFFRENT AU MONDE?

Jusqu’ici nous avons concentré notre attention sur le monde

d’aujourd’hui et sur les aspirations et besoins individuels des hommes

qui le peuplent. Nous avons constaté combien il était impérieux de

connaître et de comprendre à la fois le monde et ses habitants. Mais

si nous voulons être des chrétiens réalistes, il nous faut considérer

de plus près la dimension spirituelle: la nôtre d’abord. Qu’avons-

17

nous à offrir? Il n’y a pas très longtemps, sur la côte du Pacifique,

une incroyante entra dans une église avec un de mes amis. A la réu­

nion de jeunesse et lors du service qui suivit, elle eut l'occasion de

rencontrer divers membres de l’église. Sur le chemin du retour, mon

ami lui posa la question habituelle: “Qu’en pensez-vous?” Sans am­

bages, elle répliqua : “Il y a des personnes qui possèdent quelque

chose et d’autres non.” En tant qu’incroyante cherchant à découvrir

ce “quelque chose” intangible, la différence lui paraissait évidente.

Les incrédules observent attentivement l’église et ses membres pour

voir s’ils ont vraiment fait dans leur vie l’expérience d’une dimension

étemelle. Une profession de foi superficielle ne saurait les convaincre;

ils recherchent la “chose” réelle, la foi authentique et vivante. Ils ne

la découvrent pas toujours, et pas seulement à cause de leur aveugle­

ment spirituel. Quelquefois, hélas, c’est très simple : la foi est absente.

1. *La foi, fruit de U environnement \**

L’environnement que suscite la foi autour d’elle crée un problème

qui est la plaie de l’Eglise de Jésus-Christ aujourd’hui. Je choisis

l’expression “environnement de la foi” pour décrire la vie spirituelle

lorsqu’elle n’est que le fruit sec de notre milieu religieux : le diman­

che, nous assistons régulièrement aux études bibliques et aux

services divins où nous écoutons le commentaire des Saintes Ecri­

tures. Au cours de la semaine nous ne manquons pas la réunion de

prière et nous y allons même de notre courte invocation. Beaucoup

de notre temps s’écoule en compagnie d’amis chrétiens; le même lan­

gage nous unit. Telle est, grosso modo, la substance de notre vie

chrétienne. Nous ignorons ce qu’est la communion directe et person­

nelle entre le Dieu vivant et nous. Une espèce d’osmose spirituelle —

à ce que nous supposons — nous rend “spirituels”. Le résultat?

Quand un incroyant nous observe, il ne voit que le reflet de notre

environnement, dont il n’a pas l’expérience. Cela ne l’impressionne

nullement. Il ne recherche pas un environnement, mais une foi

vivante.

Si nous sortons des limites de notre zone de sécurité — en

entrant à l’université ou dans un atelier ou dans un bureau —

nous risquons de ressentir un choc. Nous découvrons soudain com-

\* Note de l’éditeur: Ce paragraphe correspond davantage à un contexte USA. En

Europe, nous sommes en post-chrétienté!

18

bien superficielle est notre expérience chrétienne. Dans les univer­

sités, j’ai rencontré trop souvent des étudiants dépouillés de l’environ­

nement chrétien qui les protégeait au sein de leur famille, de leur

église, éventuellement de leur école confessionnelle. Parmi eux,

ceux qui n’avaient jamais appris à vivre avec Jésus-Christ jour après

jour dans une communion personnelle verticale découvraient bien­

tôt que leur foi d’emprunt se désintégrait. Pour éviter ce glissement

inconscient vers cette aveugle confiance dans notre environnement

(la foi sur une base horizontale), il convient de nous interroger fré­

quemment : “Y a-t-il dans ma vie quelque chose dont la seule raison

d’être soit Dieu lui-même? Ou tout n’est-il que l’émanation de mon

milieu social et des circonstances? Qu’adviendrait-il si, la semaine

prochaine, mon environnement changeait complètement?”

1. *Les dangers de l'imprégnation religieuse*

Outre la nécessité d’éviter la foi issue du milieu ambiant, il faut

nous méfier du glissement souvent inconscient vers un christianisme

de comportement. Cette tendance fâcheuse se développe facilement,

surtout dans les foyers chrétiens. Récemment l’attitude de mes

jeunes enfants m’a impressionné à ce sujet. Petit Paul sautille à travers

la maison en chantant: “Je suis heureux, heureux, heureux, tout le

long du jour parce que Jésus est mon ami.” Certes, je sais qu’il est

heureux la plupart du temps, du moins tant qu’il n’est pas sous le

coup d’une punition. J’aime aussi penser que Jésus est son ami. Mais

cette strophe, comme tant d’autres apprises par nos tout petits sitôt

qu’ils savent parler, exprime des vérités d’expérience que mon fils

n’a pas encore vécues. Il ne sait probablement pas vraiment ce qu’il

chante, vu son jeune âge. Mais n’en est-il pas de même pour nous

maintes fois? On a remarqué — à juste titre à mon avis — que les

hymnes religieux deviennent parfois des mensonges dans notre

bouche. Nous chantons les glorieuses expériences chrétiennes comme

si nous les vivions vraiment. C’est rarement le cas, si bien que nous

avons tendance à considérer comme normale une expérience fictive.

Nous ne nous rendons pas compte que nous sommes en train de

donner vie à un mensonge. De même nous exprimons en musique

des contre-vérités quand nous chantons un cantique de consécration

alors que nous n’avons pas l’intention d’abandonner notre vie à Dieu.

Si nous n’y prenons pas garde, notre riche héritage d’hymnologie

19

religieuse risque de nous entraîner à substituer la fiction à la réalité.

1. *Croire à la véracité des faits bibliques ne suffit pas*

Il existe une autre contrefaçon que certains d’entre nous ont

acceptée sans y voir de malice. C’est de ne croire qu’aux faits con­

cernant Jésus-Christ, au lieu d’être en communion étroite avec

CELUI qui incarne ces faits. J’ai rencontré pas mal de gens qui, en

toute honnêteté, pouvaient déclarer: “Je crois tout ce qui concerne

le Christ”, mais ils se devaient d’ajouter: “Ça ne signifie rien pour

moi. Ma foi est comme du Pschitt qui a perdu tout son pétillement.”

Pourquoi la vie d’un chrétien serait-elle comme une purée froide?

Pourquoi serait-elle aussi insipide et indigeste? Cela ne devrait pas

être, et cependant hélas, c’est vrai pour certains d’entre nous.

Aurions-nous oublié que devenir chrétien et mener une vie chré­

tienne implique beaucoup plus que *croire en quelque chose?* Il y a

aussi *Quelqu’un à recevoir,* qu’il faut accueillir en nous et servir.

Donner un assentiment intellectuel à une énumération d’affirma­

tions concernant Jésus-Christ n’équivaut pas une connaissance per­

sonnelle qui fait le vrai chrétien. Car être un chrétien exige un aban­

don de soi-même à un Seigneur vivant. Cet engagement se fonde sur

une communion dans l’amour et l’obéissance, comme les liens du

mariage; le Nouveau Testament s’appuie d’ailleurs sur cette image

pour illustrer nos rapports avec le Christ. Nous nous moquons genti­

ment du célibataire qui dit: “Oui, certes, je crois au mariage; j’en

suis toqué. Vous devriez voir tous les livres que j’ai lus; je suis un

expert sur cette question. De plus j’ai assisté à de nombreux mariages.

Or, ce qui est bizarre et qui m’échappe, c’est que le mariage ne me

dit rien.” Mais alors même que nous sourions des propos de ce lascar,

probablement certains d’entre nous lui ressemblent-ils. Bien que

nous sachions tout sur Jésus-Christ, nous ne connaissons pas le

Seigneur lui-même. Peut-être ne l’avons-nous jamais invité à entrer

dans notre vie en tant que Seigneur et Sauveur. Peut-être sommes-

nous parfois tentés de le prier d’être un Seigneur moins exigeant

alors qu’il requiert notre obéissance continue et volontaire.

Quelques-unes des paroles les plus solennelles de notre Seigneur

sont rapportées dans Matthieu 7.21. Il avertissait ainsi ses disciples :

“Ceux qui me disent: “Seigneur, Seigneur!” n’entreront pas tous

dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de

20

mon Père qui est dans les cieux.” Entrer dans le royaume n’a rien à

voir avec l’utilisation d’un vocabulaire pieux ou l’accomplissement

de pratiques conventionnelles; le salut n’est pas le fruit de l’obéis­

sance, mais par contre l’obéissance est le résultat du salut. L’obéis­

sance est la manifestation inéluctable du changement qu’apporte la

nouvelle naissance, à savoir une soumission volontaire à Jésus consi­

déré comme le Seigneur. L’apôtre Jean déclare à ses amis chrétiens:

“Si nous gardons ses commandements, par là nous savons que nous

l’avons connu” (1 Jean 2.3). L’épître entière de Jacques insiste sur

cette assurance.

La foi, dans son essence même, exige l’action. La foi est *action',*

elle n’est jamais une attitude passive. Si, par exemple, un homme

entrait chez vous en titubant et vous annonçait que dans cinq minu­

tes une explosion allait tout faire sauter, sans doute le reconduiriez-

vous aussitôt à la porte en l’assurant que vous le croyez. Mais si,

cinq minutes plus tard, vous étiez encore dans l’immeuble, le mes­

sager en conclurait que vous n’avez pas pris au sérieux son avertisse­

ment. De même, je pourrais affirmer que Jésus-Christ est le Sauveur

du monde, qu’une vie ne peut atteindre sa plénitude qu’en lui, que

tous les hommes qui le rejettent tombent sous le coup de l’étemelle

condamnation divine. Mais si je poursuis ma voie insouciante en me

complaisant dans l’indulgence envers moi-même et dans la satisfac­

tion de mes propres désirs, alors manifestement je ne donne pas

grande consistance à ces proclamations. En fait, je ne crois pas, au

sens biblique du terme.

Si *vraiment* nous croyons au message chrétien et si *vraiment* nous

avons trouvé Jésus-Christ le Seigneur, alors les incroyants qui nous

observent reconnaîtront dans notre vie quotidienne une foi consé­

quente et consacrée. Tout au long de la Bible nous pouvons consta­

ter que la foi des hommes de Dieu se révèle dans leurs actes et déci­

sions jour après jour. Joseph, et avec quelle promptitude, abandonna

la manche de son vêtement à la femme de Potiphar pour éviter

l’immoralité. Moïse a sacrifié les plaisirs et les privilèges que lui valait

sa position de fils de Pharaon pour s’identifier au peuple de Dieu

dans l’affliction. Avec hardiesse, Elie lança un défi aux prophètes

de Baal, à savoir deux sacrifices identiques qui serviraient de test.

“Le dieu qui répondra par le feu, dit-il, c’est celui-là qui sera Dieu.”

Alors il fit verser des cruches d’eau sur le taureau qu’il avait sacrifié.

21

Il savait que son Dieu puissant et vivant répondrait à son attente et

il ne fut pas déçu car le taureau fut consumé. Emprisonnés et battus

de verges, Paul et Silas chantaient, au milieu de la nuit, des hymnes

à la louange de leur Dieu. Dans tous ces cas, il ne s’agissait pas sim­

plement de paroles pieuses mais d’une foi affirmée et vécue dans la

substance même de la vie quotidienne.

Le fait que nous proclamons appartenir à Jésus-Christ entraîne-

t-il une différence dans notre vie, jour après jour — dans l’usage que

nous faisons de notre temps, de notre argent et de nos forces, dans

notre échelle de valeurs? Comment vivons-nous du lundi au samedi?

Qu’en est-il de notre façon de travailler et du but que nous assignons

à notre travail? La foi que nous revendiquons régit-elle nos rapports

avec l’autre sexe de sorte que, refusant toute compromission, nous

ayons le respect de chaque personnalité au point d’éliminer tout con­

tact qui causerait de la peine ou du chagrin? De plus, qu'arrive-1-il

quand *nous* connaissons la douleur, le deuil, les éloges, la déception?

Notre réaction devant les avatars de la vie inspire-t-elle de l’envie à

l’incroyant, ou bien l’incite-t-elle à se dire (comme beaucoup l’ont

dit à *juste titre)* : “J’en ai ras le bol de mes propres problèmes; alors

fichez-moi la paix avec les vôtres”? Bref, le fait de connaître Jésus-

Christ influence-t-il notre avenir: le choix de telle école, d’une telle

profession, d’une épouse, d’un emploi?

1. *Quelle attitude adoptons-nous envers Dieu ?*

Les réponses aux questions précédentes nous aident à prendre la

mesure de la véracité de notre expérience personnelle avec Jésus-

Christ, mais elles ne montrent qu’un aspect du tableau. Qu’en est-il

de nos rapports avec Dieu lui-même? Pensons-nous réellement à lui

et le considérons-nous comme une personne vivante? Ressentons-

nous cette faim et cette soif qui nous contraignent jour après jour

à nous isoler en tête à tête avec lui, pour méditer sa Parole; mettons-

nous à part le temps de nous entretenir avec lui dans la prière?

Beaucoup d’entre nous parlent d’un “temps de recueillement” mais

l’évitent comme la peste. Sommes-nous honnêtes avec nous-mêmes?

Est-ce ce matin ou y a-t-il une semaine, un mois, une année, ou

jamais que nous avons rencontré le Seigneur face à face?

Les incroyants cherchent en premier à découvrir dans notre vie

la réalité d’une expérience chrétienne authentique. Alors seulement

22

nos paroles concernant Jésus-Christ et la joie de le connaître per­

sonnellement pourront les toucher. A la fin d’une réunion de groupe,

des jeunes s’approchent de moi et m’assaillent de questions qui leur

tiennent à cœur : “Comment tout cela se manifeste-t-il? — Comment

puis-je expérimenter cette plénitude de vie dont vous venez de

parler? — Y a-t-il un espoir pour *moi?”* Quel privilège alors de

s’asseoir et d’expliquer comment on peut s’approprier individuelle­

ment le pardon, la purification et la puissance en Jésus-Christ et par

lui.

SOYEZ HONNETE AVEC VOUS-MEME

A la lecture de ce chapitre, les lecteurs ont sans doute adopté

diverses attitudes, éprouvé diverses réactions, arrêté diverses conclu­

sions, chacun en ce qui le concerne. Certains sont convaincus que

leur foi dans le Seigneur Jésus-Christ est solidement ancrée, mais

qu’il leur faut l’approfondir et l’étoffer au fur et à mesure que croît

leur désir de le servir. D’aucuns se souviennent que leur foi semblait

plus vive et plus concrète que maintenant. Peut-être commmençons-

nous à nous aviser, avec un frisson, que notre foi ne fut rien d’autre

qu’un acquiescement aux faits concernant Jésus-Christ et un aligne­

ment social sur notre milieu religieux; durant toutes ces années pas­

sées, nous nous sommes intéressés aux faits religieux mais nullement

à Jésus lui-même. Pour être francs, nous pouvons même mettre en

doute la possibilité d’une foi véritable et d’une communion person­

nelle avec Jésus-Christ.

Quelles que soient nos circonstances individuelles, soyons tout

au moins honnêtes envers nous-mêmes; ne redressons pas la tête

avec arrogance pour faire impression sur autrui. En présence de

Dieu, demandons-nous si notre foi est réelle et si notre vie de chaque

jour en porte témoignage. Si nous pouvons répondre “oui” avec

assurance, remercions Dieu à nouveau pour sa bonté et ses grâces

et demandons-lui d’enraciner et d’augmenter notre foi pour faire

face à toutes les circonstances. Ceux d’entre nous qui ne peuvent

donner une réponse positive catégorique ou même qui ont conscience

de devoir répondre “non” peuvent venir à lui tels qu’ils sont, avec le

désir de le connaître, de croire et de s’abandonner entièrement à lui.

Une soumission totale et irrévocable à Jésus-Christ, renouvelée

23

jour après jour, est une condition préalable à une communion vitale

avec le Seigneur. Quand nous commençons à nous détacher de lui

en quelque domaine ou à nous rebeller contre sa volonté (serait-ce

dans une affaire de second plan), notre vitalité spirituelle en souffre.

Un court-circuit spirituel provoque une coupure dans nos relations

avec le Seigneur. Nous affirmons que nous voulons témoigner pour

le Seigneur: “Mais je t’en prie, Seigneur, n’exige pas que je me lie

d’amitié avec Jean; n’importe qui, mais pas lui, Seigneur.” Ou,

comme un étudiant en médecine, volontaire pour servir le Seigneur

en terre de mission: “Mais Seigneur, ne m’envoie pas en Afrique.

Réellement, je ne le pourrais pas.”

Quelle propension à penser que nous pouvons choisir *entre* la

volonté de Dieu et notre propre satisfaction, comme si Dieu éprou­

vait un malin plaisir à nous brimer! Notre Père céleste nous aime;

Jésus-Christ est mort pour nous; le Saint-Esprit qui demeure en

nous est le garant de sa promesse. Il est certain que ce Dieu en trois

personnes nous veut du bien. Venons à lui tels que nous sommes,

quels que soient nos problèmes, et demandons au Seigneur Jésus-

Christ (que ce soit pour la centième ou pour la première fois) de

vivre en nous comme Seigneur et Sauveur et de combler notre vie

par une véritable expérience chrétienne.

Si nous venons à lui sans réticence, il entrera dans notre vie et

nous rendra capables de porter un témoignage fidèle. Lorsque Christ

est le maître d’une vie entièrement livrée, le chrétien fait l’expérience

que le Sauveur fait face à tous les problèmes, même si sa présence

n’est pas sensible.

Quand nous chercherons à faire part aux autres du message du

salut, Jésus nous aidera à mieux connaître et comprendre nos inter­

locuteurs ainsi que le monde dans lequel ils évoluent (qui est aussi

notre monde et celui du Christ). Ainsi son Evangile sera présenté

avec amour et persuasion — de façon réaliste — à ceux pour lesquels

il est mort.

*RAPPELEZ-VOUS DONC: Pour témoigner efficacement nous*

*fayons êtf6 réalistes: très avertis de tout ce qui concerne Uhomme\_\_*

*J^aujourd^hui et profondement sincères dans notre totale consécra­*

*tion à Jésus-Christ.*



*Bonimenteurs et ermites, s'abstenir.*

1. Comment témoigner

Qu’entendons-nous par “témoigner”? Déverser une avalanche

de versets bibliques sur un athée? Pas tout à fait. Le “témoignage”

implique tout ce que nous sommes et par conséquent tout ce que

nous faisons; c’est donc bien autre chose que les paroles proférées

lorsque l’inspiration nous habite. De sorte que la question n’est pas

de savoir nous allons témoigner (en paroles), mais *comment* témoi­

gner. Quand nous plaçons notre confiance en Jésus-Christ — à la

fois Seigneur et Sauveur — il nous rend aptes à témoigner fidèlement

en paroles et en actes.

Naïvement, nous prétendons souvent que l’approfondissement

de notre communion avec le Seigneur dissipera tous nos problèmes

de témoignage. En soutenant ce point de vue, nous sous-estimons

les problèmes. Une foi authentique, personnelle et vécue, constitue

un préalable absolu, car Jésus-Christ est la vie et la substance de

notre témoignage chrétien. Lui seul peut nous inciter à l’action,

nous contraindre même à partager son amour avec autrui. Mais pour

que nous soyons des témoins intelligents et efficaces, il nous faut

posséder d’autres atouts.

En bavardant avec des centaines d’étudiants chrétiens par tout

le pays, j’ai retrouvé les mêmes problèmes qui s’étaient posés à moi :

comment s’y prendre pour retenir l’attention d’une personne? La

difficulté se réduit généralement à ceci : on devient soudain gauche

et timoré quand c’est le moment de présenter l’Evangile à quelqu’un.

Bon nombre d’entre nous ne savent tout simplement pas comment

entrer en contact avec les gens. Bien que nous ayons rassemblé une

remarquable argumentation tenue sous pression, il n’en reste pas

moins que nous continuons à nous préparer pour ce grand lendemain

qui ne se présente jamais. Nous ressemblons à cet entraîneur enthou­

27

siaste qui gonfle son équipe dans le vestiaire : “Eh bien nous voilà :

jamais battus, sans entraves, nos buts inviolés... et en pleine forme

pour notre premier match!” Nous n’avons jamais voulu courir le

risque de gâter notre score en affrontant une opposition. Et notre

palmarès restera vierge aussi longtemps que nous continuerons à

fuir les contacts indispensables.

TENTATIVES MALADROITES DE TEMOIGNAGE

Il se peut que certains, pressés de témoigner par des amis chré­

tiens bien intentionnés, conditionnés par de nombreuses exhorta­

tions, aient fait au moins une tentative maladroite de parler du

Seigneur; mais l’expérience s’est soldée par un fiasco ; nous en sommes

sortis aussi désemparés qu’un éléphant sur la glace. Quelle expérience

mutuellement traumatisante quand on investit gauchement un inter­

locuteur sans suspicion. Assommée par notre attaque brutale, la

victime enregistre in petto d’avoir à nous éviter à l’avenir ou tout au

moins de prendre le large dès que nous aborderons la question reli­

gieuse. Quant à nous — en grommelant “plus jamais je ne veux revoir

ce type-là” — nous nous éclipsons. Séance tenante rçous laissons

tomber notre bref ministère de témoignage personnel et nous nous

installons dans les coulisses. “Je veux bien mettre des plis sous enve­

loppes et coller des timbres”, proposons-nous. “Et si vous acceptez

mon offre, j’irai même jusqu’à apposer des affiches et distribuer les

cantiques pendant l’office. Mais que quelqu’un d’autre annonce

Jésus-Christ aux gens. Tenez, Bernard, qui a la langue bien pendue.”

La plupart d’entre nous, qui connaissons pourtant le Seigneur, ne

savons pas comment manœuvrer sur son terrain; au contraire, nous

avons battu en retraite. Ainsi 98 pour cent d’entre nous se rasseoient

et laissent les professionnels de la religion ainsi que les “as de la

parole” faire le boulot. Pendant ce temps l’Evangile continue à être

ignoré et encore moins accepté.

QUAND LES CHRETIENS SE REPLIENT

Par notre désertion, nous privons nombre de personnes de la

seule occasion qu’elles auraient d’entendre l’Evangile. Mais nous-

mêmes aussi dépérissons spirituellement, car nous sommes frustrés

28

du bonheur de voir des gens naître de nouveau et s’intégrer à la

famille de Dieu. Quand nous ne constatons pas de visu la preuve de

sa puissance rédemptrice, l’Evangile commence à nous paraître

moins réel. Si, à maintes reprises, nous entendons les exigences et

les promesses du Christ sans jamais observer le moindre résultat ni

voir des vies transformées, nous commencerons inéluctablement à

nous demander (dans le secret de notre cœur d’abord, car nous

n’oserions pas extérioriser notre doute): “L’Evangile est-il vrai,

somme toute? Possède-t-il la moindre puissance?” Il se peut qu’un

voile d’irréalité couvre bientôt notre vie spirituelle. Nos prières per­

dent leur consistance, notre étude personnelle de la Bible devient

académique, à croire qu’il s’agit de marchandises théologiques ali­

gnées en boîtes de conserve sur une étagère. Alors que nous nous

détournons du monde extérieur pour nous replier sur nous-mêmes,

nous risquons, tel un propre juste, de concentrer notre attention sur

les chrétiens qui nous côtoient, scrutant leur comportement dans un

esprit de critique pour débusquer la faute éventuelle.

L’OBEISSANCE A L’ORDRE D’EVANGELISER

Obéir à l’ordre d’évangéliser est l’une des clés de la santé spiri­

tuelle. C’est vital pour tous les chrétiens, aussi bien à titre individuel

que collectif. L’évangélisation est à la vie chrétienne ce qu’est l’eau

distillée pour des batteries. Elles sont garanties lors de la livraison,

mais elles ne sont en état de fonctionner que si le client maintient le

liquide à son niveau normal. De façon similaire, le témoignage peut

amorcer le démarrage d’une vie chrétienne. Quand nous évangélisons,

notre prière compte avec l’appui de Dieu pour que s’achève par une

victoire la lutte que connaît celui dont nous souhaitons le bien spiri­

tuel. Nous prions Dieu d’éclairer cette personne, de la conduire au

salut en Jésus-Christ; qu’il se serve de nous ou de tout autre moyen

à sa convenance. Par avance nous escomptons la réponse de Dieu à

notre requête. Nous observons que l’indifférence ou l’antagonisme

refluent alors que l’intérêt s’accroît. En même temps, la Bible nous

apparaît plus efficace et plus actuelle quand nous voyons des per­

sonnes s’ouvrir à sa vérité. Les passages qu’auparavant nous estimions

29

stériles deviennent à nos yeux pratiques d’actualité. Et, ce qui est

remarquable, quand Feffort d’évangélisation nous absorbe, nous

n’avons plus le temps de piocher la vie des autres chrétiens pour

mettre leurs fautes à jour. Si nous constituons une équipe fervente

pour proclamer le message rédempteur, les petites défaillances et

contrariétés s’effacent; les péchés qui nous tracassent le plus alors

sont justement les nôtres.

Arrêtons-nous pour faire le point. Nous sommes tombés d’ac­

cord : a) qu’une communion personnelle et véritable avec le Seigneur

Jésus-Christ est une condition préalable de témoignage; — b) que

le témoignage chrétien touche sans réserve à tous les domaines de

notre vie; — c) que l’engagement dans cette voie constitue un forti­

fiant exceptionnel pour notre croissance dans le Seigneur et pour

l’enrichissement de notre vie spirituelle. — Mais nous avons aussi

reconnu l’existence d’un problème à la base : souvent nous ne savons

pas rendre verbalement notre témoignage. Plus précisément nous

ignorons comment annoncer l’Evangile avec aisance dans un contact

d’individu à individu.

Pour venir à bout de ce problème, admettons un fait fondamen­

tal. Chaque chrétien est un missionnaire. Toute personne qui, née

de nouveau, est entrée dans la famille de Dieu par la foi en Jésus-

Christ, reçoit ipso facto l’ordre du Seigneur. Paul annonce aux

Corinthiens : “C’est donc de la part du Christ que nous prenons la

parole” (2 Corinthiens 5.20). Pour se prémunir contre une mauvaise

interprétation du commandement, ou une dérobade, l’apôtre réitère

l’affirmation que le ministère de la réconciliation nous a été confié.

Dieu lance son appel aux hommes par votre intermédiaire et le mien.

Nous remplissons le rôle du Christ pour supplier les hommes de se

réconcilier avec Dieu (2 Corinthiens 5.18-20). Quelle chose merveil­

leuse quand cette vocation s’empare de notre être! Avez-vous réelle­

ment songé à cela: vous représentez Jésus-Christ pour un tas de

gens? Personne d’autre. Pour eux, *vous* incarnez Jésus-Christ.

Une immense responsabilité et un privilège infini nous sont

impartis en tant que représentants du Christ. Pour nous encourager,

Pierre nous rappelle que le Seigneur nous guide par son propre

exemple (1 Pierre 2.21). Nous devrions “suivre ses traces” dans

toutes les circonstances de notre vie, y compris le témoignage.

30

SEPT PRINCIPES D’ACTION

De l’entretien de notre Seigneur avec la Samaritaine près du puits

de Sychar, nous pouvons dégager quelques principes pratiques et

fondamentaux qui nous guideront dans nos tentatives de présenter

le Christ d’une façon naturelle et concrète. Souvenons-nous qu’il

n’y eut qu’une seule rencontre entre notre Seigneur et cette femme

samaritaine (Jean 4). Il condensa tout son témoignage en un seul

entretien. Il nous arrive, en voyageant, de lier conversation avec une

personne que nous ne rencontrerons plus jamais. Généralement,

cependant, nous avons des contacts renouvelés avec un nombre res­

treint d’incroyants, tels notre compagnon de chambre, notre cama­

rade de cours, notre voisin, un parent ou un collègue de travail. Alors

que nous devrions être à l’affût de l’occasion “unique”, il semble

toutefois que notre responsabilité première dans le témoignage porte

sur ceux qui nous côtoient. Cependant, je ne sais pourquoi, nous la

bouclons d’autant plus qu’une chance se présente de parler du

Seigneur à quelqu’un que nous connaissons bien. Il ne nous vient

pas à l’idée de tenter quoi que ce soit en sa présence — puisque nous

avons à vivre près de lui — alors que nous serons sans doute plus

entreprenant avec l’inconnu que nous ne reverrons plus.

*1. Prendre contact avec autrui sur le terrain social*

Regardons notre Seigneur à l’œuvre et dégageons les principes

essentiels sur lesquels il a bâti son entretien unique. Voyons surtout

comment appliquer ces principes lors de relations soutenues avec un

incroyant.

Commençons par le commencement :

*Le Seigneur sut que les Pharisiens avaient appris qu'il faisait et*

*baptisait plus de disciples que Jean. Toutefois, Jésus ne baptisait pas*

*lui-même, mais c'étaient ses disciples. Alors il quitta la Judée, et*

*retourna en Galilée.*

*Comme il fallait qu 'il passât par la Samarie, il arriva dans une*

*ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob avait*

*donné à Joseph, son fils. Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus,*

*fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ la*

*sixième heure. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau* (Jean 4.

1-7).

31

Le premier principe saute aux yeux: il nous faut avoir des con­

tacts sociaux avec les non-chrétiens. C’est ce qu’on néglige pourtant

dans beaucoup de milieux chrétiens. Ce simple fait explique pour

une bonne part l’inefficacité de l’Evangile dans le monde d’aujour­

d’hui. Dans nos organisations chrétiennes (églises et autres groupe­

ments) aussi bien qu’à titre individuel, nous constatons souvent que

personne ne vient au Christ; c’est que notre message n’atteint aucun

incroyant. Le Saint-Esprit ne peut exercer son action salvatrice sur

des chrétiens consacrés ou sur les sièges vides d’une salle. Si nous ne

connaissons pas d’incroyants, comment pouvons-nous les amener

au Seigneur?

Quand notre Seigneur appela Simon et André, il leur dit :

“Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d’hommes” (Marc 1.17). Il

enseignait, entre autres choses, que pour attraper des poissons, il

faut aller là où ils se trouvent. Imaginez Simon trempant sa ligne dans

un tonneau. Quel spectacle d’un ridicule pathétique! Et cependant,

quelques-uns parmi nous agissent de même dans leurs actions de

témoignage. Nous tenons des réunions d’évangélisation avec des

auditoires ne comportant que peu d’incroyants, sinon aucun. Les

bancs de poissons évitent notre tonneau. 11 nous faut aller là où sont

les incroyants si nous voulons leur faire entendre l’Evangile avec

profit.

Lors d’une récente série de conférences inter-facultés, plusieurs

centaines d’étudiants assistèrent assidûment aux réunions du soir

dans le grand amphithéâtre. C’était merveilleux. Mais nous avons

atteint treize cents étudiants incroyants en allant vers eux au sein de

leurs associations, de leurs cercles et de leurs cités résidentielles. On

aurait eu du mal à persuader quelques-uns de ces treize cents étu­

diants à venir assister à des conférences, mais dans leur milieu naturel,

ils nous ont écoutés volontiers et ont manifesté un intérêt croissant.

Et bon nombre d’entre eux se convertirent là, dans leur environne­

ment habituel. Certes, nous attachons encore de la valeur aux confé­

rences, mais le besoin s’impose de varier les méthodes d’approche

pour gagner les incroyants au Royaume des cieux. Le fait demeure

que nous touchons les grandes masses quand nous allons à leur

rencontre-sur leur propre terrain.

Penchons-nous à nouveau sur le comportement de notre Sei­

gneur en une autre occasion. Les pharisiens, ces propres justes,

32

furent très irrités car Jésus fréquentait des gens peu recommandables.

“Voyez donc avec quelle espèce de gens il bavarde. Il mange même

avec eux”, disaient-ils. “Rendez-vous compte, c’est l’ami des publi-

cains et des gens de mauvaise vie!” Mais il leur répliqua (notez l’iro­

nie de sa remarque) : “Ne comprenez-vous pas? Je ne suis pas venu

appeler à la repentance des justes mais des pécheurs” (Luc 5.27-32).

Une bonne part de nos difficultés naît de la fausse équivalence

que nous établissons entre ces deux termes, séparation et isolement.

Une analogie dans le domaine médical peut nous éclairer. Quand le

Ministère de la Santé craint une épidémie de scarlatine, il s’efforce

d’isoler les porteurs de germes. Si toute personne atteinte est mise

en quarantaine, la maladie ne s’étendra pas. De même, le plus sûr

moyen de prévention contre la propagation de l’Evangile réside dans

la mise à l’écart de ses disséminateurs, autrement dit les chrétiens.

L’ennemi de l’humanité tente justement cette manœuvre en nous

persuadant de constituer un clan et d’éviter tout contact non indis­

pensable avec des incroyants, de peur qu’ils nous contaminent. Cette

logique satanique a convaincu beaucoup de chrétiens. Quelques-uns

m’ont fait savoir, avec quelle fierté manifeste, que jamais un incroyant

n’avait franchi le seuil de leur demeure. Persuadés de leur haute

spiritualité, ils se vantaient de n’avoir aucun ami incroyant. Ils

s’étonnent ensuite de n’avoir jamais savouré la joie d’amener quel­

qu’un à Jésus-Christ!

Quand nous examinons de plus près l’enseignement du Nouveau

Testament, nous découvrons que la séparation d’avec le monde et

l’isolement ne sauraient être confondus. Dans la prière sacerdotale

(Jean 17) le Seigneur Jésus met les points sur les i à notre intention :

“Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du

Mauvais” (v. 15). Nous ayant confiés à l’absolue sauvegarde de son

Père, il laissa ce commandement à ses disciples : “Allez donc auprès

des hommes de toutes les nations et faites d’eux mes disciples...”

car “vous serez alors mes témoins ... jusqu’aux endroits les plus loin­

tains de la terre” (Matthieu 28.19; Actes 1.8).

La confusion actuelle entre l’isolement et la séparation n’est

pas un problème nouveau. Nous décelons la même incompréhension

chez les Corinthiens du premier siècle à qui Paul expliquait : *Dans la*

*lettre que je vous ai écrite, je vous ai demandé de ne pas avoir de*

*contact avec ceux qui vivent dans l'immoralité. Je ne pensais pas,*

33

*d’une façon générale, à tous ceux qui, dans ce monde, sont immo­*

*raux, ou envieux, ou voleurs, ou adorateurs d’idoles. Pour les éviter*

*tous vous devriez sortir du monde! Je voulais vous dire de ne pas*

*avoir de contact avec un homme qui, tout en se donnant le nom de*

*chrétien, serait immoral...* (1 Corinthiens 5.9-11). Les chrétiens

de Corinthe avaient besoin de se rendre compte, tout comme nous,

*que la séparation d’avec ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ est*

*une désobéissance flagrante à la volonté du Seigneur.*

Au lieu de nous retirer, nous devons aller au-devant du monde

et lier des contacts avec lui. Il nous faut découvrir comment nous

pouvons de façon concrète provoquer et développer l’amitié avec

des incroyants; ensuite, de manière réaliste et appropriée, leur expli­

quer avec amour l’Evangile de Jésus-Christ.

Abordons maintenant la question des possibilités offertes. Etre

un étudiant chrétien dans une université, ou un fonctionnaire chré­

tien dans une administration, ou un ouvrier chrétien dans une entre­

prise, offre des occasions illimitées. En règle générale, il conviendrait

de réserver aux incroyants plus de temps que nous en consacrons à

nos camarades chrétiens (disons plus honnêtement, à notre coterie

chrétienne). Faire des courses avec eux, aller ensemble au concert,

ou au théâtre, ou au cinéma, assister à une manifestation sportive,

prendre des repas en commun, et diverses autres activités peuvent

ainsi devenir une source de bénédictions pour l’éternité.

Nous pourrions également devenir membre d’une chorale, d’un

club de débats ou d’une organisation qui répond à nos goûts et à

nos aptitudes. Dans la mesure où nous prenons une part active à la

vie de notre université ou de tout autre groupement, nous contri­

buons à leur bonne marche en même temps que nous multiplions

des contacts naturels avec les incroyants.

L’exemple pourrait être normatif. Ceux qui demeurent près

d’un campus universitaire pourraient inviter des étudiants dont ils

ont fait connaissance lors des séances de travaux pratiques ou dans

les salles de cours à passer un week-end dans leur maison, posant

ainsi les jalons d’une amitié prometteuse.

Quelques-uns parmi nous travaillent à temps partiel, que ce soit

dans l’université ou au dehors. Il se peut aussi que nous habitions

loin du campus. Pourquoi alors ne pas se lier avec un voisin ou un

camarade de promotion, en s’efforçant de le connaître et de l’aimer

34

au nom du Seigneur Jésus-Christ? A l’occasion, très simplement,

un amical salut de la main et un sourire quand vous le croisez dans

la rue; et c’est là peut-être un bon point de départ.

Nous ne devons pas oublier les étudiants d’autres nationalités.

La plupart d’entre eux sont terriblement isolés..Même le chrétien

d’outre-mer se sent souvent perdu, et de plus, effaré par notre

rythme de vie si rapide. Chaque ami étranger a besoin de camaraderie

et de compréhension dans sa difficile période d’adaptation, afin que

lorsqu’il réintègre son pays il soit bien préparé — non seulement par

son acquis académique mais aussi en tant qu’homme et chrétien —

pour assumer un rôle de premier plan.

Tout ce qui est dit plus haut est applicable à la camaraderie au

bureau, au chantier, au magasin, à l’établi, à l’égard de nos compa­

triotes aussi bien qu’à l’égard des étrangers. Pour ceux qui vivent en

famille, leurs voisins immédiats consituent un domaine de témoi­

gnage fructueux, complètement négligé en règle générale. Lieu privi­

légié pour l’évangélisation, le foyer peut devenir une nasse de pêche

pour alimenter l’église. L’incroyant entrera dans notre maison bien

plus facilement qu’il franchira le porche de notre église.

Mais, ainsi que le dit l’Ecriture : “Il est tel ami plus attaché

qu’un frère” (Proverbes 18.24). Trop de chrétiens ont galvaudé l’art

de l’amitié parce qu’ils croient perdre leur temps quand ils ne l’inves­

tissent pas dans une activité religieuse spécifique. Etre un ami peut

inclure le désagrément de prêter une oreille bienveillante aux ennuis

d’un voisin, ou participer avec lui à des activités non religieuses qui

présentent un intérêt social réciproque. C’est aussi la recherche

d’occasions où l’on pourra témoigner de l’amour : faire des emplettes,

garder un bébé, rendre un service pratique qui concrétiseront

l’amour du Christ.

Une rencontre autour d’une tasse de café, et d’autres activités

sociales, ne consituent pas obligatoirement un gaspillage de temps,

même si aucune occasion de parler de l’Evangile ne se présente sur

le moment. Si nous remettons notre temps au Seigneur, le Saint-

Esprit, au moment qu’il jugera propice, nous offrira les occasions

de parler du Sauveur. Bon nombre d’athées qui ont ainsi lié amitié

de cette façon banale ont assisté spontanément aux réunions

du groupe d’études bibliques proche. Par le moyen de ces études

bibliques et des entretiens consécutifs, beaucoup sont venus à la

35

connaissance de Jésus-Christ et se sont joints à son église.

Il faut prendre conscience de plusieurs choses pour mettre ces

conseils en œuvre. Par exemple, nous ne pouvons imposer nos

conceptions de conduite à des incroyants, même si nous sommes

leurs hôtes. La simple courtoisie demande qu’on achète quelques

cendriers pour le lieu de réunion du groupe, et qu’il y en ait un aussi

dans votre chambre (à condition évidemment que le règlement

n’interdise pas de fumer). Un reproche maladroit sur une question

secondaire comme celle-ci provoque fréquemment chez l’incroyant

vexé un réflexe de ressentiment à l’encontre de tous les chrétiens;

une fois que cette carapace de self-défense est en place, elle est

plus dure à percer qu’un mur de béton. Faire montre de courtoisie à

l’égard d’un fumeur n’implique pas qu’on approuve la tabagie. Puis­

que l’amitié se manifeste par un échange mutuel de services et

d’attentions, nous devons être disposés à accepter l’invitation d’un

ami incroyant qui désire nous recevoir à son tour. L’art d’être un

hôte aimable dans un groupe d’incroyants, sans consentir de

compromission, est un problème très important que nous dévelop­

perons au chapitre trois.

Insistons donc sur ce premier principe du témoignage : être en

contact avec des incroyants. Chacun de nous devrait se poser la

question : “En faveur de quelle personne précise s’élève ma prière

quotidienne, demandant à Dieu et au Saint-Esprit de lui ouvrir les

yeux, de l’éclairer et de courber sa volonté jusqu’à ce qu’elle reçoive

Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur? Est-ce que je cherche les

occasions de révéler l’amour du Christ à tel individu? Suis-je désireux

de prendre l’initiative de lui présenter l’Evangile quand le Saint-

Esprit m’en fournira l’occasion?” Si, après cet examen sincère, nous

constatons qu’aucun contact sérieux n’existe avec des incroyants,

alors demandons à Dieu, avec humilité, de placer sur notre voie la

personne qu’il destine à notre amitié agissante, afin de prier pour

elle, de l’aimer et, éventuellement de l’amener au Sauveur. Soyons

sûrs qu’il nous la montrera. “Levez les yeux et regardez”, dit-il

(Jean 4.35).

2. *Rechercher un centre d'intérêt commun*

Nous pouvons maintenant appliquer le second principe: décou­

vrir et développer un intérêt commun qui servira de pont pour favo­

36

riser les relations. Référons-nous à nouveau au passage : *Une femme*

*de Samarie vint puiser de Veau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.*

*Car ses disciples étaient allés â la ville pour acheter des vivres* (Jean

4.7-8).

Nous autres chrétiens avons tendance à faire fi de ce qui requiert

une longue préparation. Nous aimons sauter par-dessus ce qui n’est

pas essentiel et aller droit au but. Les préliminaires sont une perte

de temps, pensons-nous. Si j’avais été le Seigneur, j’aurais probable­

ment proféré de prime abord: “Femme sais-tu qui je suis?” Notre

Seigneur n’adopta pas cette façon d’agir. Il commença par faire réfé­

rence à une chose qui manifestement intéressait la femme (elle était

venue puiser de l’eau). Puis, progressivement, il fit dévier la conver­

sation de cet intérêt premier vers une réalité spirituelle dont la

femme ignorait tout. La plupart des gens se sentent pris au piège

lors d’une conversation à sens unique imposée par un intrus qui

expose son thème sans même s’inquiéter si le sujet présente le

moindre intérêt pour l’interlocuteur. Un tel comportement nous

indispose également. Nous en arrivons à nous demander si le discou­

reur se soucie de nous ou s’il veut simplement placer son petit topo

une fois de plus, pour sa propre satisfaction.

Je voudrais bien avoir appris plus tôt cette leçon sur les moyens

d’établir des liens avec autrui. Tous les six mois environ le bouillon­

nement intérieur qui me poussait à témoigner atteignait son point

d’explosion. Ne connaissant rien de mieux, je me précipitais sur

quelqu’un et dégoisais tous mes versets, les yeux effarés et brillants.

En toute honnêteté je dois reconnaître que je n’espérais point de

résultat positif. Dès que ma victime manifestait son manque d’intérêt,

je commençais à faire marche arrière avec un soupir de soulagement.

A titre de consolation, je pensais au verset suivant : “Tous ceux qui

veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés” (2 Timo­

thée 3.12). Mission accomplie! Je me réfugiais dans ma coquille de

martyr pour une nouvelle période de six mois d’hibernation, jusqu’à

ce que la pression interne devienne intolérable et me jette hors de

mon abri. Je ressentis un véritable choc quand, enfin, je me rendis

compte que c’était moi, et non la Croix, qui rebutais les autres.

C’est ma façon inepte, involontairement fruste, et même stupide,

d’aborder les gens qui était responsable de ce rejet de ma personne

et, à travers moi, du message de l’Evangile.

37

En tant qu'instruments entre les mains de Dieu, il nous faut

œuvrer patiemment et efficacement à créer des liens sociaux avec

les autres, en commençant bien entendu par ce qui les intéresse, eux.

Par la suite, on en viendra probablement à débattre de questions

spirituelles. Le livre populaire de Dale Carnegie : “Comment se faire

des amis et avoir de l’influence sur autrui”, offre beaucoup d’illus­

trations typiques d’actions et réactions individuelles, ainsi que des

suggestions sensées pour améliorer nos relations avec les autres per­

sonnes. La voix que tout homme préfère, nous rappelle-1-il, est sa

propre voix. Tout le monde aime parler, mais quelques-uns à un

degré superlatif. Ils donneraient je ne sais quoi pour trouver quel­

qu’un qui se contente de les écouter. Quand nous restons attentifs

assez longtemps, nous commençons à connaître et à comprendre

notre interlocuteur; qui plus est, nous provoquons aussi sa gratitude

et sa disponibilité à nous entendre à son tour. Le Saint-Esprit pousse

ainsi des personnes vers nous pour qu’elles entendent parler de

Jésus-Christ.

Voici quelque temps, ma famille rencontra un couple incroyant

et qui se méfiait du christianisme. Dès nos premières relations, ils

découvrirent évidemment notre participation à l’œuvre’de Dieu; ils

en furent ahuris et navrés. Aussitôt, ils se tinrent sur leurs gardes;

leur expérience antérieure ne présageait rien de bon et leur faisait

craindre le contact des chrétiens.

Rapidement nous découvrîmes qu’ils avaient deux passe-temps

particuliers: les fleurs et l’histoire de notre ville, où ils vivaient

depuis leur enfance. Bien que l’horticulture ne soit pas ma passion,

loin de là, j’y ai pris goût et me suis documenté. De même, ma

femme et moi, nous avons progressivement créé des centres d’intérêt

communs entre nos deux couples. Si bien que, lorsque je rentre

d’une tournée, ils m’accueillent souvent par ces questions: “Qu’êtes-

vous allé faire à l’Université de ...? — De quoi avez-vous parlé? —

Les étudiants ont-ilsété vraiment intéressés?” Au cours de la conver­

sation qui suit, il m’est alors possible de leur faire part de la puis­

sance et des bienfaits de Jésus-Christ à l’égard de tout homme, quels

que soient ses besoins. L’intérêt croissant de nos amis fut pour nous

une source d’exaltation. Pendant la croisade de Billy Graham à

Chicago, il nous ont *demandé* de les amener à une réunion du soir;

les aurions-nous invités qu’il se seraient récusés très probablement.

38

Nous avons donc commencé avec ces amis sur leur propre ter­

rain, en nous concentrant sur leurs goûts. Ce faisant, nous ne collions

pas au genre de christianisme qu’ils s’étaient forgé. Du fait que nous

avons volontiers partagé leurs centres d’intérét et que nous ne les

avons pas condamnés parce qu’ils fumaient et proféraient quelques

jurons, ils ne se sentirent pas rejetés et humiliés; ils ont pris confiance

en nous et se sont ouverts progressivement à nos conceptions. Par la

grâce de Dieu, je crois qu’ils feront bientôt partie de la grande famille

des enfants de Dieu.

*3. Susciter l'intérêt*

Si nous revenons à Jean 4, nous pouvons voir que notre Seigneur

soulève l’intérêt et la curiosité de la femme à l’égard de son message

par deux moyens :

*La femme samaritaine lui dit: Comment toi, qui es Juif, me*

*demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? — Les*

*Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains. — Jésus*

*lui répondit: Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te*

*dit: Donne-moi à boire! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et*

*il t'aurait donné de l'eau vive. Seigneur, lui dit la femme, tu n'as*

*rien pour puiser et le puits est profond; d'où aurais-tu cette eau vive ?*

*Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et*

*qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux? Jésus lui*

*répondit: Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui*

*qui boira de l'eau que je lui donnerai n 'aura jamais soif et l'eau que*

*je lui donnerai deviendra en lui une source qui jaillira jusque dans la*

*vie éternelle. La femme lui dit: Seigneur, donne-moi de cette eau*

*afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici* (Jean

4.9-15).

Il est fascinant de voir la curiosité de la femme s’enflammer et

brûler au fur et à mesure que le Seigneur l’attise. Tout d’abord, il

vint vers elle là où elle se trouvait. Ensuite, il montra l’intérêt qu’il

portait à ce qui la préoccupait. Maintenant il se sert de ses actes et

de ses paroles pour susciter une réponse positive à sa personne et

à son message de vérité.

A ce point, l’impact de son action réside uniquement dans le

fait de parler. Par cette simple action de parler, il abat les barrières

39

sociales, religieuses et raciales. En tant qu’homme, il lui parle à elle,

une femme. Comme Rabbi, il lui parle à elle, femme sans morale.

Juif, il lui parle, à elle, Samaritaine. Ainsi, il l’intrigue. Alors qu’elle

ne peut entièrement saisir ce qu’il représente, elle se rend compte de

de la haute portée de sa vie par son refus de l’écarter, elle. Au con­

traire, il l’accepte telle qu’elle est. \*

En suivant l’exemple de notre Seigneur, comment devons-nous

éveiller l’attention des gens et provoquer leur intérêt afin que, par

notre moyen, Dieu puisse les amener à la conviction et à la décision?

Je crois pour ma part que parader sur le trottoir, homme sandwich,

avec une affiche qui proclame en gros caractères gribouillés: “Je

suis chrétien. Interrogez-moi”, n’est pas une méthode que le Seigneur

approuve. Il ne nous a pas appelés à être des excentriques et des

“m’as-tu vu?”. Du fait que nous représentons Dieu, quelques per­

sonnes estimeront *obligatoirement* que nous sommes fous; elles

nous le diront, mais leur opinion ne nous autorise pas pour autant à

nous complaire dans un comportement grotesque. Il se peut que la

bizarrerie soulève une curiosité momentanée à notre égard, mais elle

tend à décourager le véritable intérêt pour l’Evangile. Dès que le

témoin moyen, susceptible d’être attiré par le message ôhrétien, voit

un chrétien farfelu, il se'dit: “Si c’est là la conduite normale d’un

chrétien, il vaut mieux que je laisse tomber tout ce qui touche au

christianisme”. Une réaction aussi négative équivaut à une défaite

pour nous. Il nous faut susciter un intérêt positif qui poussera notre

interlocuteur à s’enquérir davantage et à découvrir ce que signifie

réellement le christianisme.

Cette dimension plus vaste et plus profonde de la vie — que les

incroyants ne possèdent pas mais qu’ils savent habituellement recon­

naître — devrait être la caractéristique des chrétiens. Quand nous

vivons auprès d’un incroyant, le sens que nous avons du but réel de

la vie, les valeurs que nous prônons, ces choses qui nous consument

et absorbent notre énergie se révéleront spontanément dans nos acti­

vités quotidiennes. Notre attitude à l’égard d’autrui, notre réaction

aux diverses circonstances, la paix et la sérénité qui nous soutiennent

au milieu des pressions et des crises inévitables, manifesteront la

\* Note de l’éditeur: Il faut souligner aussi que l’attitude de Jésus n’est pas un procédé

pour placer sa marchandise - mais vraiment l’expression de son intérêt réel pour cette

femme.

40

qualité de notre vie. Si rien ne nous différencie des gens qui nous

entourent, c’est que nous avons besoin, sous le regard du Seigneur,

de repérer ce qui nous manque et de lui demander de combler ce

vide.

Si notre vie est pleine d’inconséquences, alors nous ferons mieux

de nous taire. Cependant, je ne veux pas dire qu’il faille attendre la

perfection pour oser parler à quelqu’un (dans un autre chapitre

nous verrons *comment* notre Seigneur veut que nous parlions). Satan

désire nous garder inoffensifs. L’une de ses méthodes fallacieuses

consiste à nous convaincre de ne pas témoigner jusqu’à ce que nous

soyons assez compétents, au point de passer pour le jumeau de

l’ange Gabriel. Après tout, bannissons l’hypocrisie. Ce mensonge —

que nous devons être parfaits avant de parler — a réduit au silence

beaucoup de chrétiens. En vérité, la personne qui ne connaît pas

Jésus-Christ remarque rarement les défaillances et manquements

personnels qui nous troublent tant. Car, alors que nous cheminons

journellement dans une vraie communion avec Jésus-Christ, le Saint-

Esprit certes nous convainc de péché mais *conjointement* il ajoute

une autre dimension à notre vie, même si nous ne le ressentons pas

sur le moment. Tout comme la face de Moïse brillait intensément à

son insu, il émane des chrétiens une qualité de vie que les autres

reconnaissent alors que nous n’en prenons pas pleine conscience. La

curiosité des incroyants peut les conduire plus loin que nous l’ima­

ginons dans la recherche de la source de notre vie en Christ.

Jésus nous a appelés le sel de la terre, car par notre vie (pour

autant qu’il vive en nous) il donne à l’homme la soif de le connaître,

lui, la source de vie. Si toutefois la source de notre vie n’est pas en

Jésus-Christ, nous décevons les incroyants et privons Dieu de la

gloire qui lui revient. L’incroyant peut tout bonnement conclure

que Jean et Jacques sont des types épatants à qui il voudrait ressem­

bler. Mais tant que nous ne rendons pas vraiment témoignage au

Christ, il n’aura pas l’idée de s’enquérir sur la source de cette vie

qu’il admire et convoite.

On pose quelquefois la question : “Qu’y a-t-il de plus important

dans le témoignage, la vie que je mène ou les paroles que je pro­

nonce?” Cette question établit une fausse antithèse. Cela revient à

demander laquelle des ailes d’un avion est la plus importante, alors

41

que les deux sont évidemment essentielles. La vie et la parole sont

indissociables dans un témoignage efficace pour le Christ.

Il en découle que, réagissant contre une évangélisation exaltée,

beaucoup d’entre nous tendent à se cantonner dans un silence passif;

il nous reste à apprendre comment devenir pour le Seigneur des

porte-parole entreprenants sans pour autant nous rendre exécrables.

Notre Seigneur taquina la Samaritaine en provoquant une question

par ce qu’il avait dit. C’est une méthode que nous pouvons adopter

également. Une fois que l’incroyant a franchi le premier pas en pre­

nant l’initiative, toute réticence disparaît au cours de l’entretien

relatif à Jésus-Christ. On peut reprendre la conversation au point où

on l’avait laissée sans éprouver la moindre gêne. D’autre part, aussi

longtemps que nous insistons, en dépit d’une résistance croissante,

nous courons le danger de faire plus de mal que de bien. Comment

amener un incroyant à poser une question? Jeter notre appât en

tant que pêcheurs d’hommes, et parler à ceux qui sont attirés.

Il ne nous est pas possible de susciter un besoin spirituel dans la

vie d’un individu, quelle que soit l’intensité de notre désir. Seul le

Saint-Esprit peut agir ainsi. Mais nous pouvons être dans sa main

l’instrument qui révélera l’intérêt latent chez cette personne. Nous

découvrirons tellement de gens avides des réalités spirituelles qu’il

ne sera pas nécessaire de nous imposer aux indifférents. Quel immense

soulagement quand nous pouvons légitimement laisser tout tomber,

si aucune réponse inspirée par le Saint-Esprit ne vient après que

nous ayons jeté l’appât!

Chaque personne de ma connaissance dont Dieu s’est servi pour

l’évangélisation individuelle a adopté une attitude d’expectative

pour découvrir des gens concernés. Au sein d’un groupe ou en

conversation avec un particulier, elle s’interroge : “Seigneur, est-ce

bien celui-ci dans lequel tu es à l’œuvre?” Alors, si l’Esprit lui en

offre l’occasion, elle tâte le terrain, prête à jeter la bonne semence.

Soulagés de la tension d’un entretien forcé avec un interlocuteur

réticent, nous pouvons librement, dès maintenant et par la suite,

parler de Jésus-Christ. Confiants dans l’inspiration du Seigneur et

dégagés de l’impression de gêne, nous resterons naturels dans la

présentation des choses spirituelles. En témoignant, il nous faut être

aussi naturels et détendus que lorsque nous discutons du match de

42

la veille, du topo de physique, des exploits d’un bambin ou de la

météo.

Mais comment jetons-nous notre appât? Notre Seigneur le fit en

énonçant une déclaration énigmatique qui provoqua aussitôt une

question de la Samaritaine. L’affirmation de Jésus avait trait aux

besoins vitaux de la femme et, en même temps, laissait entrevoir la

compétence et le consentement du Christ â les satisfaire.

*Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est*

*celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui aurais toi-même demandé*

*à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive. Seigneur, lui dit la femme,*

*tu n'as rien pour puiser et le puits est profond; d'où aurais-tu donc*

*cette eau vive ? Es-tu plus grand que notre père Jacob* (Jean 4.10-12)?

Nous pourrions faire une déclaration, ou débuter par une ques­

tion clé. Jésus prévoyait les réactions de la femme dont les questions

ne purent le prendre au dépourvu. Pour tirer le maximum de chaque

occasion, nous devons supputer les réactions vraisemblables de notre

interlocuteur. Quand nous réfléchissons aux situations diverses qui

peuvent se présenter, faisons le point sur la manière de lancer notre

appât dans chaque cas et de tirer parti de la réaction probable.

Se glisse-t-il une vague allusion à la “religion” dans le fil de la

conversation? Beaucoup de chrétiens en profitent pour éveiller

l’intérêt spirituel latent par une série de questions graduées. “A

propos, êtes-vous intéressé par les questions spirituelles?” Bon

nombre répondent “oui”. Mais, en supposant que votre vis-à-vis

réponde “non”, on peut enchaîner par une seconde question :

“Quelle image vous faites-vous d’un vrai chrétien?” Qu’on désire

connaître son point de vue flatte, à coup sûr, toute personne. De sa

réponse, nous dégagerons une compréhension plus nette — peut-être

choquante d’ailleurs — de sa conception en tant qu’incroyant; et

parce que nous l’avons écouté, il sera mieux disposé à son tour à

prêter l’oreille à nos propos. Généralement, les réponses à notre

question ont trait à quelque acte extérieur : aller à l’église, lire la

Bible, prier, donner la dîme, se faire baptiser. Après cette explication

de notre ami, nous pouvons admettre qu’un vrai chrétien *fait* norma­

lement ces choses, mais alors faisons ressortir que ce n’est pas là ce

qu’es/ un chrétien authentique. Un vrai chrétien est celui qui est en

communion personnelle avec Jésus-Christ, personne vivante. Si

43

l’intérêt de l’athée persiste tout au long de notre explication, pour­

suivons par la troisième question : “Voudriez-vous devenir un vrai

chrétien maintenant?” C’est étonnant le nombre de gens qui, actuel­

lement, errent dans un brouillard spirituel, anxieux de trouver quel­

qu’un qui les conduise vers une certitude spirituelle.

Si nous conversons avec un ami de conviction catholique, nous

pouvons lancer: “Savez-vous, je me sens beaucoup plus proche de

vous que de certains de mes coreligionnaires.” Sans doute sera-t-il

surpris par cette assertion. Il nous est alors loisible d’expliquer:

“Vous croyez que la Bible est la Parole de Dieu, vous croyez dans la

divinité du Christ, dans la nécessité de sa mort pour la rémission de

nos péchés”; or, beaucoup de protestants nient ces faits essentiels

rapportés dans le Nouveau Testament. Nous pouvons alors pour­

suivre en déclarant: “Je suppose qu’au sein de l’église catholique

vous avez constaté les mêmes déviations que je vois dans l’église pro­

testante : des méthodistes, baptistes, réformés, luthériens, et membres

d’autres dénominations connaissent réellement Jésus-Christ à titre

personnel; d’autres, non.” Inéluctablement, votre interlocuteur ne

peut que marquer son accord, et, ipso facto admet un fait majeur,

à savoir que l’appartenance à une église, quelle qu’elle soit, ne saurait

être le garant d’une communion personnelle avec Jésus-Christ. Suit

alors normalement une discussion sur le sens de cette communion

du croyant avec son Sauveur.

Si nous avons l’esprit vif, nous pouvons saisir maintes occasions

de placer un commentaire judicieux. Mais, fréquemment, on s’égare

dans “l’art de la répartie” et l’argumentation appropriée ne vient

qu’une heure plus tard. Aussi, à tête reposée, établissons un schéma

de ces réponses banales qui s’insèrent dans la conversation courante,

afin de représenter dignement notre Seigneur.

Un autre moyen de jeter l’appât, c’est d’être prêt à saisir toute

occasion de faire part de notre expérience spirituelle. Quand notre

fréquentation avec des athées a pris un tour suffisamment personnel,

ils commencent à se confier à nous : soucis, désirs, aspirations, frus­

trations, et le vide de leur vie. A ces confidences nous pouvons

répondre avec une assurance paisible (si toutefois nous avons vécu

les mêmes affres): “Croyez-moi! Ces mêmes impressions, je les

ressentais jusqu’à ce qu’une expérience ait complètement transformé

ma conception de la vie. Voulez-vous que je vous la raconte?” En

44

faisant cette proposition, en offrant le récit de notre expérience plu­

tôt qu’en l’imposant, nous prévenons chez notre interlocuteur

l’impression qu’on dépose à sa porte un paquet non commandé. S’il

acquiesce à notre proposition, nous devons être prêts à parler briève­

ment en mettant l’accent sur la réalité du Christ en nous, en élimi­

nant les détails lassants et probablement superflus. Il nous suffit de

dire simplement ce que le Christ est pour nous et comment il nous a

transformés.

Si notre expérience passée n’est pas identique à celle que nous a

exposée notre ami incroyant, mais si le Christ est pour nous aujour­

d’hui une réalité, nous pouvons dire: “Savez-vous, *j'éprouverais* ce

même sentiment si je n’avais fait l’expérience décisive qui a donné

un nouveau sens à ma vie. Aimeriez-vous que je vous la raconte?”

Chez ceux qui ont été élevés dans un foyer chrétien et dans

l’ambiance d’une église fidèle se développe souvent un complexe

d’infériorité parce qu’ils ne peuvent faire état d’un bouleversement

dramatique dans leur vie quand ils sont devenus chrétiens. Ils ne

peuvent dire: “Autrefois j’étais un toxicomane, mais voyez ce que

Dieu a fait pour moi.” Si notre conversion remonte à notre enfance,

nous n’avons très probablement pas pu constater un changement

notable dans notre vie. Aucune raison pourtant de nous sentir dimi­

nués ou de nous excuser pour cette lacune. Comme si notre expé­

rience n’était pas aussi réelle qu’une autre à l’aspect plus spectacu­

laire! Certes, la conversion de Paul fut singulièrement dramatique,

mais souvenons-nous toujours que celle de Timothée ne fut pas

moins véritable; dès sa plus tendre enfance il avait entendu la Parole

de Dieu que lui contaient son aïeule Lois et sa mère Eunice. La

grande affaire, c’est de savoir si Jésus est aujourd’hui pour chacun

de nous une réalité dynamique.

Quelquefois l’appât n’est presque pas nécessaire; il suffit d’avoir

prévu la réponse aux questions qu’on nous pose fréquemment. Nous

reconnaissons souvent, mais trop tard, que s’est présentée une remar­

quable occasion de parler avec pertinence, mais nous l’avons laissée

échapper parce que nous ne savions que dire sur le moment. On nous

demande parfois: “Qu’est-ce qui vous rend si heureux? Pourquoi

êtes-vous différents? Qu’est-ce qui donne un sens à votre vie?” Si on

vous pose ces questions, c’est le moment de partager avec ceux qui

vous sollicitent ainsi l’expérience que vous vivez en Christ.

45

De même, on nous interroge souvent au sujet de notre église ou

de toute autre activité; si nous savons tirer parti de cette curiosité,

nous pouvons glisser vers des choses spirituelles. On me demande

fréquemment au cours de mes voyages: “Quel genre de travail faites-

vous?” j’avais coutume de répondre prosaïquement : “Je suis mem­

bre du bureau des Groupes Bibliques Universitaires.” En règle géné­

rale, cette précision provoquait un silence intrigué, et mon ami,

nerveusement, obliquait vers un autre sujet de conversation, puis il

empruntait un détour pour se renseigner. Mais quelqu’un me sug­

géra que les réponses décrivant l’activité ou la fonction en disent

toujours plus qu’une énumération parfois pédante de qualités et de

titres. Aussi maintenant je commente ainsi ma tâche : “J’explique

aux étudiants comment Jésus-Christ peut influencer la vie de tous

les jours.” La curiosité du questionneur le pousse souvent à consta­

ter: “Ça paraît intéressant!” “Ça l’est, en effet,” dis-je. “Justement

hier soir, je bavardais avec un étudiant qui me disait...”, et alors,

brièvement je rapporte l’essentiel d’un entretien véridique. Puis, je

demande : “A propos, êtes-vous intéressé par les questions spiri­

tuelles?” et un échange de vues profitable s’ensuit généralement.

Lorsqu’on bavarde à propos des manchettes des journaux, de la

dernière crise mondiale, du de quelque autre fait divers, la question :

“Qu’est-ce qui ne gaze pas dans le monde, d’après vous?” peut

convenir. Après avoir écouté les diverses raisons qui sont proposées

pour expliquer les problèmes de l’humanité, on peut demander:

“Avez-vous jamais réfléchi à ce que Jésus-Christ dit à ce sujet?”

Il convient alors de se référer au diagnostic sur l’homme que Jésus a

donné dans Marc 7.21-23. L’homme lui-même, à cause de son

comportement intérieur, constitue le problème fondamental. G. K.

Chesterton l’a exprimé avec humour: “Qu’est-ce qui cloche dans ce

monde? C’est moi qui cloche dans ce monde.” L’unique solution à

ce problème du “moi” est Jésus-Christ, qui a promis de nous trans­

former si nous nous donnons à lui.

Les livres et les brochures sur des sujets controversés offrent une

nouvelle possibilité de conversation stimulante concernant les ques­

tions spirituelles. Parmi les volumes mis en évidence sur un guéridon

de notre salle de séjour, nous pouvons glisser quelques livres religieux

bien sélectionnés. \* Quelquefois des invités feuillettent ces livres et

\* L’auteur préconise dans le texte anglais:

46

parfois empruntent l’un d’eux. En d’autres occasions nous pouvons

offrir une brochure évangélique à quelque ami en ajoutant : “Je

serais heureux de connaître ce que vous pensez. Comme je n’en dis­

pose pas de beaucoup d’exemplaires, je vous serais reconnaissant de

bien vouloir me le restituer.” Ayant ainsi mis entre ses mains un

document clair et concis sur la foi chrétienne, il y a tout lieu

d’escompter à bref délai un fructueux échange d’idées.

Dans de telles situations, le fait de savoir à l’avance ce que nous

aurons à dire nous aidera à vaincre notre nervosité et nous nous

sentirons à l’aise. Si nous sommes crispés, notre vis-à-vis le sera aussi;

mais si nous nous relaxons, l’autre se relaxe à son tour. Lorsque

s’affirme notre confiance dans le Saint-Esprit pour nous diriger vers

des gens bien disposés, nous sommes alors en mesure de surmonter

la tendance à avoir honte de notre foi. Si nous donnons l’impression

de manquer d’intérêt en présence de quelqu’un, nous courons à

l’échec avant même d’ouvrir la bouche. Au contraire, si notre sym­

pathie est évidente, nous noterons sans doute une réaction intéres­

sée. Chaque rencontre couronnée de succès avec un incroyant nous

procure une confiance accrue pour affronter le prochain que notre

route croisera.

1. *Ne pas forcer la dose*

Le passage suivant de la conversation de notre Seigneur révèle

les principes 4 et 5 : ne donner à une personne que la portion du

message qu’elle peut assimiler, et ne pas porter de condamnation.

*Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui*

*boira de Veau que je lui donnerai n'aura jamais soif et Veau que je*

*lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans*

*la vie éternelle. La femme lui dit: Seigneur, donne-moi de cette eau,*

*afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici. Va,*

*lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici. La femme répondit: Je*

*n'ai point de mari. Jésus lui dit: Tu as eu raison de dire: Je n'ai*

1. pour les livres d’usage courant: Rise and Fall of the Third Reich — The Making of the

President; - 2. pour les livres religieux à mélanger aux romans cités ci-dessus: TheChris-

tian’s Secret of a Happy Life — Woman to woman - The Evidence for God in an Expan-

ding Universe - The Savage My Kinsman (Elisabeth Elliot); - 3. pour les brochures reli­

gieuses à offrir: Is Christianity Crédible? - Hâve You Considered Him? - Becoming a

Christian.

47

*point de mari. Car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant*

*n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai. Seigneur, lui dit la femme,*

*je vois que tu es un prophète* (Jean 4.13-19).

En dépit de l’intérêt et de la curiosité que la femme manifestait,

Jésus ne lui délivra pas d’un seul trait tout son message. Au fur et à

mesure qu’elle était préparée à en recevoir davantage, il lui révéla

plus de détails sur lui-même. Puis, lorsque sa curiosité eut atteint un

certain degré d’intensité (verset 26), il s’identifia comme étant le

Christ.

Au moment où nous décelons la moindre lueur d’intérêt chez

un incroyant, beaucoup d’entre nous veulent foncer tête baissée et

débaler tout l’Evangile à en perdre le souffle, sans attendre une réac­

tion positive valable (après tout, pensons-nous, peut-être l’occasion

ne se représentera-t-elle pas). Mais en recourant à la puissance et à

la présence du Saint-Esprit, nous pouvons faire preuve de mesure. Il

s’agit, et c’est beaucoup, du respect que nous devons à toute per­

sonne, ce même respect que Dieu manifeste à notre égard. Comme

un oiseau perché sur un rameau et qui fuit devant une approche

trop hâtive, l’incroyant se retirera si notre démarche efct trop brus­

quée. D’autre part, si no\*us restons naturels dans notre comporte­

ment, et détendus dans notre façon d’agir, celui qui cherche aura

tendance à nous presser dans sa hâte de parvenir à la source de notre

paisible assurance.

1. *Ne pas porter de condamnation*

Il faut remarquer que notre Seigneur ne condamna pas la femme.

Alors qu’elle lui répondait au sujet de son mari, son propre péché

la condamnait. Lors de l’incident semblable concernant la femme

surprise en flagrant délit d’adultère que les Pharisiens amenèrent au

Seigneur, Jésus déclara: “Je ne te condamne pas non plus; va et ne

pèche plus” (Jean 8.11). Et pourtant, la plupart d’entre nous sont

prompts à condamner. Nous nourrissons souvent l’idée fausse que,

ne pas condamner une attitude ou une action coupable, c’est en fait

l’admettre et passer l’éponge. Telle n’était pas l’opinion de notre

Seigneur.

Inconsciemment, nous condamnons l’incroyant qui nous tend

une cigarette, nous invite à boire un pot, ou suggère une autre acti­

48

vité que nous estimons interdite. Notre refus peut produire un effet

dévastateur. C’est presque un réflexe parfois de répondre : “Non

merci, je ne fume, ni ne bois, etc. Je suis chrétien.” Mentalement

nous marquons un point à notre actif sur notre palmarès de témoi­

gnage. Beau résultat que notre coup d’éclat! Nous avons condamné

notre interlocuteur et dénaturé l’Evangile par cette fausse implica­

tion que ce revêche “non, faut pas” est inhérent au christianisme.

Des milliers d’athées de même culture que nous s’abstiennent de

ces habitudes; mais cela ne les rend pas chrétiens pour autant. Et

réciproquement, sous d’autres cieux, avec d’autres modes de vie, des

chrétiens boivent de la bière ou du vin, ou fument et n’y voient

aucun mal; ils n’en sont pas moins des chrétiens. Quel que soit le

cas, les mœurs et la conviction déterminent les habitudes. Toutefois,

si un ami vous suggérait : “Dis donc, on va dévaliser une banque” et

qu’alors vous répondiez: “Ah! non, je suis chrétien”, c’est à juste

titre qu’il ferait le rapprochement. Le huitième commandement

interdit formellement le vol;il n’y a pas deux façons pour le chrétien

d’interpréter ce “tu ne déroberas point”.

Comment alors devrions-nous répondre à l’incroyant dont les

habitudes personnelles et les opinions diffèrent des nôtres? La clé

est de remercier pour l’invitation, qui exprime de la générosité, et

de décliner l’offre pour des motifs personnels afin que la personne

ne se sente pas condamnée ou rejetée. Une façon de dire: “Non

merci” sur une base personnelle consiste à suggérer une activité

compensatrice. Quand on nous invite à aller prendre un demi, nous

pouvons répondre : “Non merci, mais à l’occasion je prendrai volon­

tiers un jus de fruit avec vous.” Ou, si l’on nous demande d’aller

quelque part où nous préférons ne pas nous rendre, pourquoi ne

pas s’excuser ainsi : “Merci, ça ne me dit rien, mais faites-moi signe

quand vous irez à un concert (ou un match, une séance de club, etc.),

et je viendrai volontiers avec vous.” Par votre suggestion d’une solu­

tion de remplacement, votre hôte se rend compte que vous ne le

rejetez pas.

En déclinant une offre, nul besoin de nous confondre- en excuses.

Après tout, bon nombre d’athées ne boivent ni ne fument, ne

dansent pas et s’abstiennent de diverses choses. Si un incroyant

n’aime pas le jeu d’échecs, il ne rougit pas et ne baisse pas les yeux

pour s’excuser en bégayant : “Non merci, je ne joue pas aux échecs,

49

je suis athée.” Certes non. Jovial il répond : “Non merci, les échecs,

ça me laisse froid. Mais faites-moi savoir quand vous désirerez jouer

au ping-pong.” En tant que témoins de Jésus-Christ, nous pouvons

répondre: “Non merci” de la même manière détendue et sans

complexe.

Il se peut qu’on serve de l’alcool lors d’une cérémonie ou d’une

réception; ceux d’entre nous qui entretiennent des relations de bon

voisinage, ou qui ont une situation dans les affaires ou dans l’admi­

nistration, se trouveront dans un tel cas tôt ou tard; nous pouvons

alors courtoisement demander à la place une boisson gazeuse ou un

jus de fruit. Si l’hôte n’a pas prévu de rafraîchissement autre que les

boissons alcoolisées, c’est lui qui a commis l’impair et pas nous.

Lorsque nous invitons dans notre chambre d’étudiant ou dans

notre maison un ami fumeur, le savoir-vivre veut que nous disposions

un cendrier pour mettre notre hôte à l’aise. En cela nous ne caution­

nons pas le fait de fumer, mais nous évitons à notre ami incroyant

de se trouver dans une impasse. Une seule alternative : secouer la

cendre sur le tapis ou sur sa main, ou s’entendre dire que fumer est

interdit dans nos murs sacro-saints. Dans les deux cas, soyez sûrs

qu’il se sentira offensé et n’aura plus l’idée de revenir.

Non seulement devons-nous éviter de condamner les gens, mais

il nous faut apprendre l’art de décerner des félicitations méritées.

Beaucoup de personnes sont profondément sensibles à un compli­

ment sincère. La critique vient plus naturellement aux lèvres que la

louange, mais l’éloge peut apporter la chaleur de sentiments si pro­

pice à une réceptivité ouverte de l’Evangile.

Dans son livre “Taking men alive”, Charles Trumbull affirme

qu’on peut découvrir dans tout être une chose qui mérite un compli­

ment non galvaudé. Comme preuve, il décrit l’une de ses expériences

dans le train. Un homme ivre, proférant des blasphèmes et des obscé­

nités, entra en titubant dans un compartiment. Après s’être affalé

sur la banquette à côté de M. Trumbull, il lui tendit son flacon pour

boire un coup. Intérieurement notre ami éprouva du dégoût pour

cet ivrogne mal embouché. Mais au lieu de blâmer l’homme de son

état, il répliqua: “Non merci, mais je vois que vous avez le cœur sur

la main.” Les yeux de l’homme s’illuminèrent malgré sa stupeur

éthylique, et les deux hommes commencèrent à bavarder. Ce jour-

là, l’ivrogne entendit parler de Celui qui possède l’eau de la vie et

50

qui a promis que quiconque boirait de cette eau n’aurait plus jamais

soif. Il fut profondément touché et, par la suite, vint au Sauveur.

1. *S’en tenir à l'essentiel*

Alors que l’entretien entre notre Seigneur et la Samaritaine tire

à sa fin, notons deux ultimes principes qui s’appliquent à nos actions

de témoignage :

*Nos pères ont adoré sur cette montagne; et vous dites, vous, que*

*le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. Femme, lui dit Jésus, crois-*

*moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem*

*que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez*

*pas; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient*

*des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais ado­*

*rateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les ado­*

*rateurs que le Père demande. Dieu est esprit et il faut que ceux qui*

*l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. La femme lui dit ; Je sais*

*que le Messie doit venir (celui qu 'on appelle Christ); quand il sera*

*venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit: Je le suis, moi*

*qui te parle* (Jean 4.20-26).

Notre Seigneur ne permit à aucune question secondaire de le

détourner de son but ultime. La femme lui demanda où elle devait

adorer, sur le mont Garizim ou à Jérusalem, mais il dirigea la

discussion sur lui-même en plaçant l’accent non sur *où* mais sur

*comment* adorer. Bien que la question de la Samaritaine fût proba­

blement légitime, son attitude était celle de beaucoup de gens qui

s’enquièrent : “A quelle église dois-je me joindre?” Notre Seigneur

refusa de se dérober; il ne laissa subsister aucun doute quant à la

seule solution : lui-même.

1. *Avoir affaire à Christ directement*

Finalement, en déclarant qu’il était le Messie, notre Seigneur

atteignit le point crucial de l’Evangile. Que vous ayez consacré plus

ou moins de temps à jeter un pont d’amitié entre vous et votre vis-

à-vis, il faut en fin de compte franchir ce pont et amener l’incroyant

à une confrontation directe avec le Seigneur Jésus, car c’est l’individu

seul qui doit reconnaître sa responsabilité personnelle dans le choix

*pour* ou *contre* Jésus.

51

Les gens auxquels nous portons notre témoignage se rangent

obligatoirement dans l’une ou l’autre de ces deux seules catégories.

Le premier groupe comprend ceux qui manquent d’une information

indispensable sur Jésus-Christ. Même s’ils le désiraient, ils ne sauraient

pas comment devenir chrétiens. En cette occurence nous devrions

être tout d’abord à l’affût pour découvrir les méprises et les lacunes

de leurs connaissances; en second lieu, il faut saisir chaque occasion

pour exposer les éléments fondamentaux de la foi.

Les membres du second groupe sont déjà informés des choses de

l’Evangile, mais n’ont pas encore pris position en fonction de leurs

connaissances. Une insistance têtue sur les mêmes notes de la gamme

religieuse, et notre obstination à leur faire ingurgiter de force une

explication reprise tant et plus, ont des chances de les repousser

plutôt que de les convaincre. Quand nous savons qu’un individu est

pleinement au courant des données évangéliques, il vaut mieux ne

pas le harceler mais prier avec ferveur pour lui journellement, et

l’aimer au point de l’amener dans le royaume de Dieu.

Voici donc nos sept principes de base :

— fréquenter et connaître des incroyants;

— chercher un intérêt cômmun qui favorise les entretiens;

— susciter l’intérêt du partenaire par notre expérience vécue et par

nos paroles;

— adapter nos explications au degré de réceptivité de la personne

et à sa soif d’en savoir davantage;

— être conciliant et même laudatif plutôt que condamner;

— ne pas dévier de la voie qu’on doit suivre;

— persévérer jusqu’au.bout.

Une fois qu’on a bien saisi ces principes et qu’on va de l’avant

par la foi, la vie devient une fascination quotidienne. Nous jouis­

sons par anticipation des occasions que Dieu ne manquera pas de

nous accorder pour rendre témoignage en tant qu’ambassadeurs de

Jésus-Christ; et nous découvrirons comment il œuvre par notre

moyen dans la vie des autres.

52



*On attrape plus de mouches avec du miel qu 'avec du vinaigre.*

••

1. Sauter par-dessus

les barrières sociales

Quiconque sort de sa zone de sécurité et se mêle au monde réel

est sûr de se trouver tôt ou tard impliqué dans des situations épi­

neuses. Il nous faut réfléchir à l’avance à la façon de nous en tirer

en élaborant les principes qui conviennent aux diverses circonstances.

AYEZ UN BRIN DE DESINVOLTURE

Quelle devrait être, par exemple, notre réaction devant le blas­

phème ou l’obscénité? Nombre d’entre nous ont probablement

tendance à se draper dans une pudibonderie victorienne, en adoptant

une attitude méprisante de sainteté supérieure, en proférant des

remarques cinglantes ou en se cantonnant dans un silence glacial.

Quand nous réagissons ainsi à l’égard d’incroyants qui ne font que

ce qui leur paraît naturel, nous perdons beaucoup d’amis éventuels.

Si la moutarde nous monte au nez chaque fois que notre parte­

naire jure, il va se creuser la mémoire pour se rappeler toutes les

expressions profanatrices qu’il a entendues ces dernières années et

nous en rebattre les oreilles simplement pour nous faire enrager.

Résultat? Nous avons compliqué le problème que nous voulions

résoudre. Et pourtant, un peu d’humour désinvolte peut faire mer­

veille devant une telle situation. Après qu’Henri ait dévidé tout son

écheveau d’insanités, nous pouvons commenter sur un ton mi-

plaisant, mais qui ne trompe pas notre interlocuteur: “Dis donc

Henri, ton vocabulaire semble un peu limité, tu crois pas?” Nous

n’avons pas à le condamner de but en blanc pour qu’il comprenne.

Une fois qu’il s’est rendu compte que nous n’apprécions guère sa

tournure de langage, il se peut qu’il fasse effort pour rectifier son

vocabulaire. Si nous gagnons son respect au lieu de provoquer son

55

ressentiment, le problème peut se résoudre progressivement de lui-

même.

AYEZ UNE BONNE PLAISANTERIE TOUTE PRETE

Notre réaction aux histoires scabreuses peut être identique. Bien

entendu, il vaut mieux n’être pas là si l’on sait que de telles histoires

vont faire le sujet de la conversation. Mais il arrive qu’on soit coincé

sans pouvoir s’éclipser. Alors, la meilleure défense est l’attaque.

Soyez à l’affût de la première pause dans la conversation et profitez-

en pour raconter une bonne histoire correcte. Dites-en une si drôle

que les auditeurs ne puissent s’empêcher de s’esclaffer. Quelques-uns

vont penser que je plaisante, mais je suis on ne peut plus sérieux. Je

suis convaincu que chaque chrétien devrait toujours avoir en réserve

cinq blagues de premier ordre. Un humour de bon aloi, servi à point,

peut modifier le ton général d’une conversation; il peut vous faire

franchir un obstacle apparemment insurmontable. Comme pour se

rappeler un nom propre, la seule façon de mémoriser une blague

consiste à la ressortir aussitôt que vous l’avez entendue. Si nécessaire,

notez-la par écrit. Ensuite dites-la dès que l’occasion se présente.

Une personne mal embouchée ne tient pas à ce qu’on lui dise

qu’elle se vautre dans la fosse à ordures de la vie. Elle le sait, mais

n’imagine pas qu’elle puisse jouir de la vie autrement. Sans doute

pense-t-elle que les chrétiens sont tenus de renoncer à tout sens de

l’humour. C’est possible qu’un individu se soit tracé un portrait

stéréotypé du chrétien, à savoir quelqu’un à qui la plaisanterie est

interdite. Notre première tâche est de corriger ce cliché négatif du

christianisme. Il faut amener notre ami à se rendre compte que nous

avons encore le sens de l’humour — même si nous ne nous complai­

sons pas dans son genre de blagues — et que les plaisirs chrétiens se

situent à un degré plus élevé et plus durable. Par la grâce de Dieu

nous pouvons, sans nous compromettre et sans porter de jugement,

répondre par l’amour à celui qui jure ou débite des histoires sca­

breuses. Cela prendra plus de temps qu’un sermon superficiel sur la

joie que nous avons dans le Seigneur, ou qu’un topo sur les réjouis­

sances de la vie chrétienne. Si nous sommes naturels et spontanés

dans les situations quotidiennes, dont beaucoup d’ailleurs revêtent

un aspect amusant, nous pouvons montrer à notre ami un humour

56

vrai et sain, et la joie qui découle de la communion avec Jésus-Christ.

Soyons prêts à ne pas faire cas de ses propos malsonnants et à prou­

ver que nous l’aimons malgré tout; nous pourrons, ce faisant, nouer

une amitié solide.

COMMENCEZ TOUT DE SUITE, ET LA OU VOUS ETES

En ce moment même quelqu’un se dit: “Mon vieux, ça sonne

bien, mais je voudrais repartir à zéro, dans un endroit où personne

ne me connaisse, alors ça gazerait à fond. Mais le gâchis que j’ai fait

ici! Impossible de rétablir la situation. Quand l’omelette est faite,

on ne peut reconstituer les œufs!” Si vous en êtes là, reprenez cou­

rage. Aucune situation ne doit être considérée comme une cause

perdue. Il vous est possible d’agir sur les événements et de redresser

la situation.

Je connais une secrétaire qui se résolut devant Dieu à prendre un

nouveau départ là même où elle se trouvait. Depuis huit ans et

demi, elle travaillait dans le même bureau. Chaque jour à midi, pen­

dant que ses collègues allaient prendre leur repas en commun, elle

s’isolait pour manger et pour lire sa Bible. Elle ne tenait pas à subir

la promiscuité vulgaire de ses compagnons de travail et à entendre

leurs propos grossiers et grivois. Toutefois, à la longue, elle prit

conscience que cette attitude distante ne pourrait jamais provoquer

l’occasion de témoigner pour Jésus-Christ. Emue d’affection pour

ses collègues de bureau, elle renonça à sa froide réserve et commença

à se mêler à leur groupe. Six mois après cette décision prise à genoux,

et qui lui valut de subir pas mal de quolibets, cette secrétaire

m’annonça joyeusement qu’elle était maintenant pleinement admise

au sein du groupe. Durant ces six mois, elle avait eu plus d’occasions

de faire part à ses collègues de la bonne nouvelle de l’Evangile que

pendant toutes les années précédentes. Voyez-vous, si nous nous

lançons en avant par la foi et avec un amour plus ardent pour notre

prochain, ce peut être un nouveau départ, là même où nous nous

trouvons, quelque mauvaise qu’ait été la situation.

RENDRE GRACES EN PUBLIC

L’opportunité de rendre grâces avant le repas est un autre point

secondaire de controverse qui mérite réflexion. Quand on est seul

57

au restaurant, aucun problème pour incliner la tête et rendre grâces.

Mais, en tant que chrétien bien éduqué, que faut-il faire quand nous

sommes en compagnie de quelqu’un qui ne nous connaît pas bien?

Lorsqu’arrive le moment fatidique, notre réaction naturelle est de

dissimuler notre acte; nous ne désirons pas que notre compagnon se

rende compte de ce que nous faisons. Nous triturons notre serviette

ou nous nous éclaircissons la gorge, espérant deux secondes de

silence pour pouvoir prier et commencer à manger avant que les

mets refroidissent. La serveuse, si elle nous observe, doit se deman­

der si nous avons mal à la tête, ou si nous voulons renifler la nourri­

ture, ou si c’est simplement une manie bizarre. Oui, rendre grâces

peut être embarrassant ! Un de mes amis chrétiens me prit de court

un jour que nous dînions ensemble. “Eh bien! on se gratte les sour­

cils?” me demanda-t-il ironiquement alors que j’avais ma main en

pare-soleil. Nous avons ri un bon coup, mais la leçon n’a pas été

perdue pour moi. Avant cette boutade, je ne m’étais jamais rendu

compte combien j’étais esclave de cette tactique de diversion.

Quelquefois, sans mauvaise intention, notre façon de rendre

grâces offense notre commensal. Notre conduite revient à dire :

“Vous n’êtes qu’un mécréant.” Pour éviter de dresser cette barrière

qui risque de rebuter notre ami et de l’empêcher de prendre en

considération les exigences de Jésus-Christ, il peut être préférable

de garder les yeux ouverts pendant que nous remercions Dieu pour

la nourriture qu’il nous accorde. Aucun verset des Ecritures ne sti­

pule: “Tu fermeras les yeux pour rendre grâces.” Puisque notre

merci est la raison d’être de notre prière, notre motivation importe

plus que le fait d’avoir les yeux ouverts ou clos. Pourquoi suis-je

réticent à courber la tête et à dire merci? Si j’ai honte de confesser

Jésus-Christ, je devrais éprouver le besoin de m’agenouiller en public

et de rendre grâces pour vaincre cette honte. Mais si je suis vraiment

reconnaissant, sans toutefois ériger une barrière artificielle entre

mon ami et le Seigneur, ça, c’est une autre affaire. Chacun de nous

connaît ses propres motivations devant Dieu. Quelques-uns estiment

sans doute que rendre grâces offre une occasion idéale de témoigner

par l’exemple. Il peut en être ainsi, mais il y a un danger dans ce

comportement, spécialement si cet acte doit offusquer notre com­

pagnon de table.

Mon recueillement, tête inclinée, ne renseignera pas beaucoup

58

mon voisin sur Jésus-Christ. Même s’il en déduit que je suis prati­

quant, il n’apprendra rien sur mon Seigneur. En tant qu’efficacité

dans le témoignage, rendre grâces peut être aussi vide de sens que de

proclamer: “Je ne fais pas telle chose parce que je suis chrétien.”

Dans cet imbroglio de difficultés, comment donc remercier Dieu

pour la nourriture offerte? Au restaurant, le mieux est de dire sim­

plement à notre compagnon : “J’ai l’habitude de rendre grâces avant

le repas. Désirez-vous vous associer à ma prière?” L’inclure dans

cette invitation implique que nous supposons que lui aussi rend

grâces; il appréciera cette pensée. Notre invitation met également en

évidence le fait que nous connaissons le Dieu vivant, et que nous

nous adressons à lui. Par la suite, l’occasion peut se trouver de

demander à notre ami quelle est son attitude â l’égard de Jésus-Christ.

En privé, la situation est différente. Au sein de notre foyer,

aucun problème quant à ce que nous devons faire. Un simple mot

d’explication, tel : “C’est notre habitude de rendre grâces avant le

repas; aussi Jean va-t-il dire la prière.” Ainsi l’invité n’est-il pas sur­

pris. Si c’est un incroyant et qu’aucune explication ne le mette au

courant, il peut être agacé par ce qui lui apparaîtra comme un rite;

c’est pure courtoisie de l’initier. Le même principe est de mise si

nous lisons la Bible et faisons une prière le soir. Pourquoi nous excu­

ser de cette habitude ou la tronquer sous prétexte que nous avons

un hôte? Mais étant donné l’impression de bizarrerie et de nouveauté

qu’il éprouve, nous devons le mettre au courant. Par contre, si nous

sommes invités chez une personne qui ne rend pas grâces, il serait

malséant de la mettre en mauvaise posture en disant ostensiblement

notre prière. Son ressentiment quant à notre manque de savoir-vivre

sur ce point mineur risque de bloquer par la suite une discussion sur

des questions fondamentales.

ADRESSEZ DES INVITATIONS PRECISES

Inviter des non-chrétiens dans notre foyer est une manière heu­

reuse d’établir des contacts avec le prochain. Nous pensons souvent ;

“Je n’ai rien en commun avec un incroyant.” Alors toute ouverture

est barrée d’avance. Si nous n’avons vraiment aucun intérêt réci­

proque, pourquoi nous rencontrer et laisser nos relations se finir

en queue de poisson? Nous avons tout lieu de craindre que notre

59

ami incroyant “se rase” s’il participe à l’une des activités dans les­

quelles nous nous complaisons; et nous-mêmes redoutons d’être mis

dans une situation gênante si nous l’accompagnons quelque part. Ce

dilemme trouve aisément sa solution si nous prévoyons d’avance ce

que nous allons faire ensemble. Au lieu de dire simplement : “Jean,

peux-tu venir chez moi mardi soir?” ou encore : “Je réunis quelques

amis chez moi pour le week-end; veux-tu être des nôtres?” nous

pouvons préciser à titre de suggestion : “pour jouer au ping-pong”

ou “pour aller faire du ski”. Cela résout le problème : “Qu’allons-

nous faire?” , avant même que la question soit posée. La personne

que nous invitons sait ce qui l’attend; elle peut décliner l’invitation

sans embarrasser quiconque, si le projet ne l’intéresse pas. Mais neuf

fois sur dix, elle acceptera notre proposition.

Il nous faut aussi envisager les questions secondaires que soulè­

vent nos relations avec un groupe. L’adhésion à la plupart de nos

associations corporatives est une quasi-obligation plutôt qu’une

affaire de préférence. Du fait que nous ne choisissons pas les autres

membres du groupe, ils considèrent rarement nos opinions person­

nelles comme un affront ou un défi. Les sentiments individuels ne

sont pas aussi facilement heurtés au sein d’un groupe’que dans des

contacts personnels. Dahs le groupe donc, nous pouvons adopter

des attitudes que nous hésiterions à prendre dans des relations privées

de peur de porter un jugement sur l’ami en cause.

NE SOYEZ PAS DES MOUTONS DE PANURGE

Fréquenter la faculté ou entrer en apprentissage ou en stage pro­

jette la plupart d’entre nous dans une vie grégaire vingt-quatre heures

sur vingt-quatre. Avant de nous insérer dans cette vie communautaire,

surtout s’il s’agit d’une longue période, il est bon de déterminer

exactement quelles habitudes nous allons conserver en tant que

chrétiens, et alors de nous y tenir dès le début. Si vous rendez grâces

habituellement, n’oubliez pas de le faire dès le premier repas. Si

vous consacrez chaque jour un moment au recueillement, incluez-le

dans votre emploi du temps quotidien le tout premier jour. Si vous

n’imposez pas votre image de marque dès le début, chaque jour où

vous remettez ces obligations rendra plus difficile leur démarrage.

Les groupes décident souvent d’une action commune en tant que

60

corps constitué. Mais nous, chrétiens, que devons-nous faire si nous

estimons ne pas devoir participer à l’activité projetée? Nous sommes

membres d’un groupement démocratique qui a pris sa décision à la

majorité. Or, si nous suivons tel groupe nous serons infidèles à

notre Seigneur. Chaque fois qu’un tel dilemme se pose, que les impli­

cations soient plus ou moins directement liées avec le christianisme,

il convient de nous esquiver courtoisement. Nous pouvons expliquer

à nos camarades, sans tourner autour du pot : “Je n’ai pas à établir

de nouveaux règlements à votre place, mais personnellement je ne

suis pas d’accord sur ce point: il vaut mieux que vous ne comptiez

pas sur moi.” Bien que la plupart des gens aujourd’hui se laissent

entraîner par le flot, ils n’en respectent pas moins les quelques-uns

qui vont à contre-courant. Dans la conversation, ils laissent percer

leur admiration; ils voudraient bien avoir assez de courage et de con­

viction pour résister également. Aussi ont-ils des égards pour nous,

parce que notre comportement est basé sur une conviction intérieure

au lieu d’être dicté par des considérations extérieures. De même, ils

nous respecteront si, alors que nous avons le courage de nos convic­

tions, nous n’imposons pas arbitrairement notre manière de voir.

MANIFESTEZ DE L’AMOUR

Dans toutes ces questions accessoires, une réflexion préalable

peut prévenir bien des tracas. Nous n’avons pas à combiner des

trucs pour investir subrepticement des gens avec l’Evangile. Nous

cherchons des façons d’exprimer l’amour de Jésus-Christ. Parce que

le Seigneur est entré dans nos vies, notre vocation d’amour s’est

approfondie. Il remplit notre cœur de son amour, afin que nous

puissions en faire profiter les autres. Nous aimons les gens pour eux-

mêmes, comme des êtres vivants plutôt que des entités. Si Jésus-

Christ est pour nous une réalité personnelle, par notre intermédiaire,

son amour atteindra des gens que personne n’aime et qui se sentent

méprisés. Il nous donne la capacité de les aimer en tant qu’étres

humains.

Le désir de leur communiquer l’Evangile est une expression de

notre amour pour eux. Mais notre amitié ne saurait être fonction de

leur degré de réceptivité concernant l’Evangile. Malheureusement,

beaucoup d’incroyants aujourd’hui se méfient de tous les chrétiens

61

à cause de contacts antérieurs avec un ami pratiquant dont l’amitié

n’était basée que sur un prosélytisme agressif. Quelques athées se

refusent à écouter un seul mot sur notre Seigneur tant qu’ils n’ont

pas la certitude que nous resterons leur ami, même s’ils rejettent

Jésus-Christ. Nous devons aimer tout être pour lui-même.

Aucun de nous ne saurait remplacer Dieu auprès d’une autre

personne. Nous ne pouvons déterminer le degré d’influence du Saint-

Esprit dans la vie d’autrui. Il faudra peut-être plusieurs années à

une personne pour venir au Sauveur; une longue période d’indiffé­

rence peut précéder sa décision. Mais nous devons l’aimer en Christ,

quoi qu’il en soit. C’est le Saint-Esprit, et pas nous, qui convertit

un individu. Ambassadeurs privilégiés de Jésus-Christ, nous pouvons

transmettre un message verbal; nous pouvons prouver, par notre

caractère et notre vie, ce que la grâce de Jésus-Christ peut accomplir.

Mais surtout ne pas se mettre en vedette et comptabiliser les scalps,

en nous appropriant l’œuvre du Saint-Esprit et en nous écriant:

“J’en ai remporté sept! et vous seulement trois.” Une ostentation

spirituelle aussi stupide et ridicule donne la nausée. Nous avons

la *prérogative* d’être ambassadeurs. Nous devons escompter la possi­

bilité de moissonner, d’être éventuellement le dernier maillon d’une

longue chaîne, d’inviter une personne à accueillir le Sauveur. Mais

n’ayons jamais la naïveté de croire que *nous* avons converti quel­

qu’un et que *nous* l’avons amené à Jésus-Christ. Lorsque quelqu’un

annonce: “J’ai converti douze personnes!” je crois savoir ce qu’il

veut dire. Mais je hoche la tête avec étonnement et je souhaite qu’zï

sache un peu mieux ce qu’implique une conversion. Nul ne peut

appeler Jésus *Seigneur* si ce n’est par le Saint-Esprit.

Et cependant, le formidable privilège de présenter Jésus-Christ

nous est réservé. Nous sommes ses seuls représentants dans un monde

perdu qui soupire après la réalité.

62

*On peut éviter les dangers de la circulation*

*sans s’installer sur un passage protégé.*

1. Quel est notre message?

La fonction d’un ambassadeur consiste à communiquer un mes­

sage. S’il n’est pas persuadé de la valeur de ce message, il ne sera

jamais un ambassadeur efficace. Nombre de chrétiens sont des ambas­

sadeurs inefficaces, parce qu’ils ne sont pas sûrs du sens de leur mes­

sage et sont incapables de le transmettre à d’autres de façon compré­

hensible. Pour beaucoup, comprendre l’Evangile est comme com­

prendre un problème de mathématique. Ils écoutent l’explication

donnée en classe et la comprennent clairement au fur et à mesure

que le professeur commente. Mais quand un copain, qui a manqué

le cours, leur demande d’expliquer le problème, ils sont perdus et

incapables de le faire en termes intelligibles. Combien ont cru et

compris l’Evangile pour eux-mêmes, mais sont incapables de l’expli­

quer clairement afin que d’autres puissent comprendre et connaître

la communion de leur Seigneur!

Certains chrétiens incluent des à-côtés vrais, mais hors de propos

dans leur présentation de l’Evangile. En co'nséquerlce, beaucoup de

leurs interlocuteurs se débattent dans le noir. D’autres encore ont

une claire notion du contenu du message, mais se servent d’un voca­

bulaire hermétique pour l’athée ignorant le patois de Canaan. Il y a

quelque temps, un étudiant, accompagné d’un ami incroyant, filait

en auto sur une grande route de Pennsylvanie. Ils aperçurent au pas­

sage un panneau qui proclamait *Jésus saves.* Bien entendu, celui qui

avait installé cette publicité voulait dire *Jésus sauve.* Mais ce verbe

anglais “to save” veut également dire: économiser, épargner. Le

compagnon de route attribua le second sens au panneau publici­

taire. Avec une évidente sincérité, il remarqua: “Jésus économise!

Tiens, je n’y avais pas songé auparavant. Si Jésus est économe, il

faut que je le sois aussi...”

65

En proclamant l’Evangile, il est essentiel de prendre conscience

que le christianisme n’est pas une philosophie ou un mode de vie,

mais une personne vivante, Jésus-Christ. A moins qu’un incroyant

se rende compte que l’important est sa communion avec Jésus-Christ

plutôt que son adhésion à une église, ou l’abandon de certains diver­

tissements, ce sera l’échec de nos efforts. Croire que la Bible est la

Parole de Dieu, question pourtant cruciale, ne saurait être la pierre

de touche pour le salut. Trop de chrétiens sont bloqués dans leurs

tentatives de témoignage avant même de démarrer, parce qu’ils

s’entêtent à vouloir prouver que la Bible est la Parole de Dieu. Il

suffit de montrer que la Bible est un document historique digne de

foi et sur ce fondement mettre l’interlocuteur en face des exigences

du Christ. \* C’est après s’être confié au Sauveur qu’il est logique

d’adopter sa position quant aux Saintes Ecritures, à savoir qu’elles

sont la Parole de Dieu inspirée.

L’Evangile n’est donc autre que Jésus-Christ lui-même: qui il

est, ce qu’il a fait, et comment on peut se l’approprier en une expé­

rience personnelle.

Puisque l’Evangile a trait à une personne, il n’existe pas de

manière rigide et routinière pour le faire connaître. Chaque fois que

nous parlons d’une personne plutôt que d’un concept abstrait, nous

commençons par esquisser les aspects de son physique, de son carac­

tère et de sa personnalité qui s’adaptent le mieux aux circonstances.

Si vous avez un frère blond qui étudie la chimie à Grenoble et que

vous rencontriez un jeune qui étudie également cette discipline dans

la même faculté, vous n’allez pas engager la conversation en disant:

“J’ai un frère qui est blond et qui étudie la chimie à Grenoble.”

Vous commencerez plutôt par: “Ça alors, j’ai un frère qui est à

l’Université de Grenoble”, et vous pouvez continuer par les autres

détails, s’ils présentent un intérêt au cours de l’entretien. Par contre,

si vous rencontrez quelqu’un qui ressemble à votre frère comme un

jumeau, vous ne commencerez pas en précisant que votre frère étudie

la chimie. Vous direz plutôt : “Ce que vous ressemblez à mon frère ! ”

et alors vous enchaînerez sur les autres faits.

De même, quand nous parlons du Seigneur Jésus-Christ, il se

peut qu’en une circonstance donnée, sa résurrection soit l’aspect le

plus significatif de sa personne et de son œuvre. Une autre fois,

♦ F.F. Bruce: The New Testament Documents (Inter-Varsity Press-Londres).

66

ce sera sa mort — ou son diagnostic de la nature humaine — ou sa

propre nature. Peut-être serons-nous amenés à dévoiler tout l’Evan­

gile en des occasions successives. Il nous faut donc être très au cou­

rant des faits essentiels concernant le Seigneur Jésus-Christ qu’un

homme doit connaître pour devenir chrétien. C’est un impératif de

savoir retrouver les versets adéquats dans le Nouveau Testament.

LES FAITS FONDAMENTAUX

Quels sont ces faits? Nous allons en donner un bref aperçu. Il ne

sera nullement exhaustif, mais nous aurons au moins un canevas sur

lequel appuyer notre réflexion; ces quelques faits de base nous servi­

ront de points de départ pour présenter l’Evangile. D’où découle le

principe : rapporter les paroles mêmes de notre Seigneur, autant que

faire se peut, et utiliser des références aussi claires que possible pour

étayer le fait.

1. *Qui est le Seigneur?*

*Il est pleinement Dieu.* Bon nombre de citations du Nouveau

Testament appuient cette assertion, mais voici les plus nettes :

“Jésus appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à

Dieu” (Jean 5.18). “Moi et le Père nous sommes un” (Jean 10.30,

lire à partir du v. 10). “Celui qui m’a vu a vu le Père” (Jean 14.9).

En présentant les affirmations de Jésus-Christ, il est recommandé

d’utiliser les propres termes de Jésus, si possible,.car certaines per­

sonnes soutiennent qu’elles n’acceptent rien qui n’émane de lui seul.

Il est primordial également de citer les textes les plus probants. Les

versets que *nous* connaissons contenant une prédiction, ou une

affirmation de déité, peuvent ne pas être clairs pour un incroyant,

par exemple Genèse 3.15, en tant que promesse d’un Sauveur.

*Il est pleinement homme:* “Jésus, fatigué du voyage, était assis

au bord d’un puits” (Jean 4.6); “Jésus pleura” (Jean 11.35).

1. *Son diagnostic sur la nature humaine*

En de nombreuses paroles, notre Seigneur met l’accent sur le

fait que le péché est chez l’homme une maladie foncière qui le souille

et le sépare de Dieu. Le péché présente une grande diversité de

symptômes dont l’origine est dans l’homme et non extérieure à lui.

67

Il vaut mieux définir le péché par des faits d’expérience plutôt que

par un raisonnement abstrait. Affirmer simplement à quelqu’un que

“tous ont péché” ne l’atteint généralement pas, mais décrire le péché

en termes d’expériences vécues conduit presque tout individu à

convenir que lui aussi est dans le coup. Le péché, c’est un mot qui

ne dit plus rien à notre société actuelle. On pense habituellement à

l’immoralité sous tel ou tel aspect. Si les gens ne se sont pas rendus

coupables de cette forme d’immoralité, ils sont enclins à se tresser

des couronnes parce qu’ils ne se sentent pas pécheurs en ce domaine.

Le péché, cependant, est une maladie innée, une attitude de rébel­

lion contre Dieu, la volonté délibérée de suivre notre propre voie et

non la sienne. Les symptômes en varient grandement selon les indi­

vidus, mais la maladie et ses conséquences sont universelles. C’est

cette rupture, résultant de notre péché, qui est au cœur de tous nos

maux : sentiment d’abandon, morosité, indigence morale, absence

de but dans la vie, etc.

1. *L "événement et le sens de sa crucifixion*

Le récit en est repris dans chacun des quatre évangiles. Dans

Matthieu 26.28, notre Seigneur déclare explicitement qu’il est mort

“pour la rémission des péchés”. Pierre, qui fut l’un des disciples les

plus proches du Seigneur, et qui de ce fait connaissait bien sa pensée,

l’indique sans possibilité de confusion dans 1 Pierre 3.18: “Le Christ

lui-même est mort pour vous; il est mort une fois pour toutes pour

les péchés des hommes; lui qui était bon, il est mort pour des

méchants, afin de vous amener à Dieu.” Jésus-Christ revendique la

sentence de mort qui nous était infligée comme conséquence de

notre transgression de la loi morale de Dieu. Ayant pris notre place

pour subir la condamnation, il peut maintenant nous offrir le pardon

gratuit et renouer pour nous les liens que Dieu avait prévus lors de

la Création.

1. *L "événement et le sens de sa résurrection*

La résurrection également est rapportée dans chacun des qua­

tre évangiles. Le récit le plus suggestif se trouve dans Luc 24.

36-48. Nous y trouvons le compte-rendu de l’apparition de notre

Seigneur aux disciples à Jérusalem. Un grand effroi les saisit et

ils s’imaginèrent voir un fantôme, mais le Seigneur répondit par

68

ces mots bien connus: “Touchez-moi et voyez: un esprit n’a ni

chair, ni os, comme vous pouvez constater que j’en ai.” Jésus-Christ

s’éleva d’entre les morts dans une forme corporelle, confirmant ainsi

la réalité de sa divinité. Et ce simple fait révolutionna les premiers

chrétiens; ils furent effrayés et abattus le Vendredi-Saint, mais ils

lancèrent la puissante offensive chrétienne comme conséquence du

Dimanche de Pâques. Et les implications de la résurrection demeu­

rent : Le Seigneur Jésus-Christ est aujourd’hui une personne vivante.

Il est vivant et puissant pour conquérir tout être qui l’invite à entrer

dans sa vie. C’est cette puissance de résurrection, toujours aussi effi­

cace, qui donne au christianisme son caractère unique.

1. *Devenir chrétien*

Toute personne a besoin d’apprendre comment venir à Jésus

personnellement. C’est à ce stade que beaucoup de chrétiens, ins­

truits des faits essentiels de l’Evangile, sont incapables de les exposer

avec clarté. Nous nous servons de termes vagues et abstraits, tel que

croire, avoir la foi, etc., qui ne décrivent pas de manière concrète ce

qu’implique le fait de devenir chrétien. Il me paraît que la déclara­

tion la plus claire du Nouveau Testament à ce sujet se trouve dans

Jean 1.12: “Cependant, quelques-uns l’ont reçue et ont cru en elle;

elle leur a donné alors la possibilité de devenir enfants de Dieu.”

Cette affirmation contient trois verbes chargés de sens : *croire, rece­*

*voir, devenir.* On a dit que pour devenir chrétien, il y a *quelque chose*

à croire et *Quelqu’un* à recevoir, ce qui résume fort bien ce verset.

Il est significatif que le mariage soit l’une des images qu’utilise

le Nouveau Testament pour illustrer le fait d’être et de devenir chré­

tien. Croire aux qualités d’un jeune homme ou d’une jeune fille, si

intense que soit cette croyance, ne conduit pas nécessairement au

mariage. Si, de surcroît, nous éprouvons un sentiment profond et si

nous sommes réellement “mordus”, nous ne sommes pas encore

mariés pour autant. On a besoin d’aboutir à un engagement volon­

taire et de déclarer: “Oui, je le veux”; on reçoit alors l’autre per­

sonne dans sa vie, on se lie à elle, et la communion totale s’éta­

blit. Cette communion inclut un accord complet entre notre pen­

sée, nos sentiments et notre volonté. C’est ainsi qu’il faut croire

en Jésus-Christ, le recevoir personnellement dans sa vie et devenir

de ce fait un enfant de Dieu. Le processus est le même pour le

69

mariage : un jeune homme tout d’abord croit en une jeune fille, puis

l’accueille dans sa vie et l’épouse.

Un simple acquiescement intellectuel aux faits ne saurait faire

d’un individu un chrétien, pas plus que l’assentiment intellectuel ne

dispense du mariage. La désaffection de beaucoup de gens à l’égard

du christianisme vient de leur faux raisonnement, semblable à celui

du jeune homme qui déclarait: “Je crois au mariage, je suis toqué

du mariage, j’ai lu une douzaine de bouquins sur ce sujet, et, au

cours de ces trois derniers mois, j’ai assisté à quinze mariages mais

pour ma part, je ne vois pas pourquoi je devrais m’astreindre à ces

liens du mariage.” Le mariage n’est pas la philosophie numéro 67

opposée à un type de liaison numéro 12, comme s’il s’agissait d’un

catalogue. Pas davantage le christianisme n’est-il, par exemple, la

doctrine philosophique 78, opposée à l’existentialisme numéro 3,

à l’agnosticisme numéro 14 ou au positivisme numéro 21. Non, c’est

une relation dynamique avec une personne vivante, le Seigneur

Jésus-Christ. De même que contracter mariage implique le renonce­

ment à notre indépendance, ainsi en est-il en recevant Jésus-Christ.

L’essence du péché, c’est justement de vivre à l’écart de Dieu, suivre

notre propre voie, plutôt que la sienne. Le principe de la’repentance,

c’est le renoncement à l’égocentrisme pour faire du Christ et de sa

volonté le centre de notre vie. Quand nous contractons mariage, il

nous faut désormais inclure une autre personne dans toutes nos

décisions. Quand nous recevons le Christ, nous entrons dans une

relation de consultation permanente avec lui au sujet de chaque

domaine de notre vie. Notre première préoccupation doit être : Que

pense-1-il à tel sujet et que désire-1-il?

Comment donc alors un être reçoit-il effectivement Jésus-Christ?

Dans Apocalypse 3.20, Jésus-Christ compare notre vie à une mai­

son et dit: “Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu’un

entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui, je souperai avec

lui, et lui avec moi.” En citant ce verset à une personne intéressée,

je lui dis souvent: “Supposez que quelqu’un vienne frapper à votre

porte. Comment le feriez-vous entrer?” Après un instant de réflexion,

elle répond: “Eh bien, j’ouvrirais la porte.” Je continue: “Exact.

Et alors que feriez-vous?” Invariablement, elle répond: “Je le prie­

rais d’entrer.” D’habitude, l’intéressé se trouble car il se rend compte

soudain que c’est exactement ainsi qu’on devient chrétien. Le

70

Seigneur Jésus-Christ frappe à la porte de notre vie. Il n’enfonce pas

la porte et ne pénétrera pas de force. Il n’entrera qu’à notre invita­

tion. Cette invitation peut s’exprimer dans les quelques mots d’une

prière. Et quand nous le recevons, il promet de rester avec nous

pour l’éternité.

LE PROCESSUS TYPIQUE

Non seulement il nous faut connaître les faits fondamentaux de

l’Evangile afin de nous fonder sur eux, mais nous avons aussi besoin

d’un cadre dans lequel nous puissions exposer l’Evangile (en admet­

tant que l’occasion s’en présente sans obstruction ni objection). Je

trouve très utile le modèle triptyque suivant. Au cours d’un entretien,

il est possible d’ordinaire d’obtenir de notre interlocuteur qu’il

convienne que ce monde ne tourne pas rond. Le pas suivant est

d’établir le *diagnostic* de ce qui ne va pas, en se rendant compte que

si un diagnostic exact n’est pas trouvé, aucune guérison ne peut être

atteinte par l’absorption de remèdes. Le Seigneur Jésus-Christ énonce

le diagnostic, à savoir que l’homme souffre de la maladie du péché

qui l’a séparé de son Créateur. Il affirme que telle est la raison origi­

nelle qui nous fait souffrir et qui provoque les frustrations, les pro­

blèmes, les sentiments de solitude et d’ennui que nous constatons

tout autour de nous. La solution à ces problèmes et à beaucoup

d’autres réside dans la restauration des liens avec Dieu. Nous en arri­

vons alors à la prescription des remèdes : le Seigneur Jésus-Christ

lui-même. Ce cadre — la maladie, le diagnostic, la guérison — peut

rendre service pour atteindre le but.

Comme nous l’avons remarqué, nous vivons dans une société

païenne qui ignore la Bible. Il faut donc être particulièrement atten­

tif à se garder de ce qu’Eugène Nida appelle “le latin protestant” et

qu’on désigne également par l’expression “patois de Canaan”. Une

statistique récente montre qu’à New-York, 74 pour cent des enfants

scolarisés étaient incapables d’énumérer sans erreur les quatre pre­

miers livres de la Bible. Qu’en serait-il donc pour Paris, Bruxelles ou

Genève? Quel désappointement n’éprouverons-nous pas si nous sup­

posons qùe notre interlocuteur connaît et comprend la Bible! Nous

devons être capables de définir clairement quelques termes riches de

sens pour nous mais ne disant quasiment rien à des athées, tels que :

71

né de nouveau, régénération, salut, sauvé, propitiation, sanctifica­

tion, justification. Que voulons-nous dire exactement par ces mots?

La meilleure façon de s’en tirer, c’est de s’asseoir et de rédiger une

définition sans utiliser le mot lui-même.

TROIS PROCEDES

Comment améliorer notre connaissance et notre compréhension

du message? Voici quelques suggestions pratiques. Tout d’abord,

annoncez l’Evangile en écrivant une lettre à un ami imaginaire qui

ne soulève pas d’opposition, mais qui ignore tout de l’Evangile. Priez

un incroyant de relire ce que vous avez écrit, et demandez-lui s’il

comprend. Cette astuce vous aidera à tester votre aptitude pour le

témoignage et, par la même occasion, un athée aura pris contact

avec l’Evangile.

En second lieu, vous pourriez expliquer l’Evangile à un ami

chrétien et apprendre ainsi de façon pratique à vous exprimer en pré­

sence d’un sympathisant.

Enfin, essayez d’annoncer oralement la bonne nouvelle à un

athée en lui expliquant que vous vous exercez dans l’art oratoire et

que son avis vous serait fort utile; ce procédé vous fournit l’occasion

de témoigner et de découvrir rapidement les faiblesses de votre argu­

mentation et de votre exposé. Le seul garant que notre transmission

du message est claire, c’est que l’auditeur soit capable de répéter en

termes compréhensifs ce que nous venons de lui expliquer.

Chaque chrétien est un témoin et un ambassadeur. A ce double

titre, il nous faut connaître avec clarté le message à diffuser.



*"Ainsi que vous le disiez, Monsieur l’Ambassadeur. "*

1. Les fondements

de notre foi

A notre époque, il n’est pas suffisant de savoir ce que nous,

chrétiens, croyons; il nous faut aussi savoir *pourquoi* nous croyons

en ces choses. Chaque chrétien devrait être armé pour défendre sa

foi. C’est une responsabilité spirituelle qui nous est clairement pré­

cisée dans 1 Pierre 3.15: “Sanctifiez dans vos cœurs Christ le

Seigneur, étant toujours prêts à vous défendre, avec douceur et res­

pect, devant quiconque vous demande raison de l’espérance qui est

en vous.”

Il s’agit d’un ordre et non d’une simple option. D’excellentes

raisons concrètes étayent ce commandement. En premier lieu, à

cause même de notre propre conviction quant à la vérité que nous

professons, nous devrions avoir toujours une réponse prête. A moins

que nous ne soyons intimement persuadés que Jésus-Christ est la

vérité, jamais nous ne ferons comprendre l’Evangile à quiconque. De

plus, notre propre vie spirituelle ne tardera pas à péricliter. On ne

peut persister longtemps à faire, par un pur effort de volonté, une

chose dont on n’est pas convaincu intellectuellement; un effondre­

ment émotionnel s’ensuit. Nous-mêmes devons donc être convaincus

de la vérité.

En second lieu, la responsabilité nous incombe d’aider l’incroyant

sensé en répondant à ses questions loyales au sujet du christianisme.

Si nous permettons à l’incroyant de nous clouer le bec constamment

par ses questions, nous l’ancrons dans son incrédulité. Par là je ne sug­

gère nullement qu’il nous est impossible de témoigner efficacement

de notre foi en Jésus-Christ si les réponses nous échappent. Nous pou­

vons toujours nous replier sur la réalité de notre expérience vécue,

tout comme le fit l’aveugle dans Jean 9. Quand on le harcela de

questions, il n’était pas à même de tenir tête, mais il répondit à

ses critiques: “Je sais une chose, c’est que j’étais aveugle et que

75

maintenant je vois” (verset 25). Lorsque nous ne connaissons pas la

réponse à toutes les questions qu’on nous pose, nous pouvons tou­

jours tenir ferme sur ce que nous savons irréfutablement: Jésus a

changé notre vie. Toutefois, cette attitude ne saurait être notre seul

recours. Il nous incombe de posséder à fond les réponses aux ques­

tions qui reviennent sans cesse dans tout entretien religieux.

DEUX ATTITUDES NEFASTES

En considérant de près les questions que nous posent les

incroyants, et les réponses à y apporter, il convient d’éviter deux

attitudes opposées mais également dangereuses. La première est par

essence une attitude irrationnelle. Quelques chrétiens affirment :

“Ne prêtez pas attention à la sagesse humaine. Le christianisme n’a

pas besoin qu’on s’appuie sur le raisonnement. Laissez tomber toute

argumentation intellectuelle.” Ils impliquent par là que tout effort

raisonné de justification est une erreur. “Ne vous laissez pas détour­

ner sur une voie de garage par les questions des gens. Contentez-vous

de prêcher l’Evangile.” Lorsqu’on adopte cette conception, beaucoup

d’incroyants concluent de notre comportement qu’il n’existe pas de

réponse à leurs questions d’une incontestable probité. Et alors nous-

mêmes commençons à nous demander si, oui ou non, nous possé­

dons la vérité: si nous osions affronter les faits bien en face, notre

foi supporterait-elle l’épreuve? L’attitude anti-intellectuelle n’est

généralement qu’une impasse, aussi bien pour les incroyants que

pour nous.

Deuxième danger à éviter: nous garder d’une confiance naïve

dans ces réponses que nous avons fignolées, comme si, en elles-

mêmes, elles pouvaient amener quelqu’un à Jésus-Christ. Parfois

nous inclinons à. penser que l’explication sensée et qui a été efficace

dans certains cas est une véritable baguette magique. Nous imaginons

qu’en l’agitant impérativement au-dessus du crâne des gens, ils

n’auront d’autre ressource que de croire. Quelle naïveté dans cette

illusion! Aucun homme n’appelle Jésus Seigneur, si ce n’est par le

Saint-Esprit, avons-nous déjà remarqué. A moins que le Saint-Esprit

n’éclaire 1 "intelligence d’un être pour qu’il discerne la vérité, à moins

qu’il ne courbe la volonté rétive de cet individu à se soumettre à

l’autorité de Jésus-Christ, aucune parole humaine ne l’atteindra.

76

Mais, entre les mains de Dieu, une réponse intelligente à une question

posée peut fort bien devenir l’instrument qui ouvrira le cœur et

l’esprit de cette personne à l’Evangile. Il nous faut prendre conscience

que notre interlocuteur et nous-même sommes impliqués dans un

combat spirituel. Paul explique le pourquoi du refus des gens à

croire : “Ils ne croient pas parce que le dieu mauvais de ce monde

a aveuglé leur intelligence. Ce dieu les empêche de voir la lumière

répandue par la Bonne Nouvelle qui concerne la gloire du Christ,

lequel est l’image même de Dieu” (2 Corinthiens 4.4). Si complète

que soit l’information, elle ne peut conduire les gens à la vérité, à

moins qu’une œuvre surnaturelle n’agisse en eux pour les éclairer.

Souvent, il est vrai, Dieu et le Saint-Esprit se servent d’un travail

fidèle d’information comme instrument efficace pour amener

quelqu’un à la foi en Jésus-Christ.

REPONDRE AUX EXIGENCES D’UNE INTELLIGENCE SCRU­

PULEUSE

John Stott, recteur de la paroisse de Ail Soûls, Langham Place,

au cœur de Londres, a défini un juste équilibre en déclarant : “Nous

ne pouvons nous prêter à l’arrogance intellectuelle d’un homme,

mais nous avons à répondre à sa quête intellectuelle loyale.”

L’homme tout entier, y compris son intelligence, son affectivité et

sa volonté, doit passer par la conversion. Si l’intelligence seule se

convertit, sans que la volonté soit touchée, nous n’aurons pas un

vrai chrétien. Dans le quatrième chapitre, nous avons montré

l’insuffisance d’un simple assentiment mental à des données propo­

sées. D’autre part, une adhésion émotionnelle au Christ, qui laisse­

rait à l’écart l’esprit et la volonté, constituerait une conversion

incomplète. L’intégralité de la personne — esprit, affectivité et

volonté — doit être convertie.

Je serais le dernier à prétendre que nous, en tant que chrétiens,

possédons toutes les réponses aux problèmes du monde, ou même

toutes les réponses aux problèmes du christianisme. Assurément

non ! Le philosophe et mathématicien Pascal mit en évidence que la

fonction suprême de la raison consiste à montrer à l’homme qu’il y

a des choses que la raison ne peut expliquer. Cependant notre

Seigneur parlant de lui-même dit : “Vous connaîtrez la vérité, et la

77

vérité vous affranchira”-(Jean 8.32). Il voulait dire sans doute que

nous avons vraiment quelques vérités absolues sur lesquelles fonder

notre vie et notre destinée. Sans ces vérités inébranlables, nous

aurions très peu à offrir au monde d’aujourd’hui en tant que chré­

tiens. Je suis troublé par une attitude que je découvre parfois chez

des chrétiens aussi bien que chez des incroyants : ils suggèrent que

la *poursuite* de la vérité est tout ce qui compte réellement. En fait,

les gens ne tiennent pas à recevoir d’affimations valables parce que

ce serait la fin de leur jeu. Pour eux, la poursuite de la vérité est

tout. La vérité en soi est moins séduisante, conclusion à laquelle on

donne une apparence rationnelle en affirmant que “la vérité est hors

de portée”. En conséquence, ils considèrent que presque toute

réponse n’est qu’une pirouette ou une parade fantaisiste. A mes yeux,

c’est une dangereuse façon de penser. Une explication valable n’est

pas forcément une flatterie. La désinvolture est révélée par l’attitude

de celui qui répond. Une réponse stéréotypée se déclenche comme

la chanson enregistrée quand vous glissez une pièce de monnaie dans

la fente du juke-box. La réponse qui tient compte du questionneur

et de sa question et qui est incontestablement centrée sur le point

soulevé n’est pas une “réponse bidon”. Nous n’avons'pas le droit

d’altérer les faits pour qu’ils cadrent avec les présuppositions de

quelqu’un, mais nous pouvons les présenter comme un appel à sa

probité intellectuelle. Ne nous laissons pas écarter d’un témoignage

sincère concernant la vérité que nous avons reçue.

UNE LICENCE EN THEOLOGIE N’EST PAS NECESSAIRE

Quand nous réfléchissons aux questions qu’on nous soumet,

nous nous laissons souvent submerger par la masse d’informations

que nous n’avons pas maîtrisées. Nous pensons qu’avant de donner

des réponses efficaces, il nous faudrait acquérir une licence en théo­

logie et dévorer cinq mille volumes. Nous risquons de perdre haleine

rien qu’à la pensée de cette tâche irréalisable. Alors nous concluons :

“Je ne peux pas y arriver. Probable que ce n’est pas mon champ

d’action.” Cependant, puisque j’ai eu le privilège de m’adresser à des

centaines d’auditoires d’incroyants dans près de deux cents univer­

sités publiques, tant à l’étranger qu’ici, je puis affirmer que cette

attitude de découragement et d’abandon n’est pas justifiée. Quand

78

j’ai débuté, j’ai cru que ce serait un fiasco complet. Ma première

séance d’évangélisation suivie de débats eut lieu, voici quelques

années, dans un amphi de l’Université de Kansas. Je me dis: “Sei­

gneur, pourquoi me faut-il ainsi commencer dans l’une de ces rési­

dences réservées aux cracks qui bénéficient d’une bourse. Ils vont

me déchiqueter membre après membre.” Je ne nourrissais pas

l’espoir de tenir toute la séance : j’y parvins cependant, grâce à la

bonté de Dieu. De surcroît, un étudiant se convertit, et depuis c’est

un témoin fidèle. Cette nuit-là, je commençai à glaner quelques

renseignements précieux. Je repérai quelques-uns des problèmes que

les incroyants ont à l’esprit. Au fur et à mesure que je visitais d’autres

universités et bavardais avec les étudiants, un canevas se précisa

parmi toutes les colles qu’on me posait.

En toute circonstance de la vie, nous redoutons tous l’inconnu.

Pourquoi répugnons-nous à faire du porte-à-porte? Certains d’entre

nous ont la tremblote rien que d’y penser. Nous avons peur parce

que nous ne savons pas ce qui nous attend derrière la porte. Pour­

quoi les gens ont-ils de la mort une frayeur atavique? Jusqu’à ce

que nous recevions Jésus-Christ en nous, la mort reste la grande

inconnus. N’importe quelle expérience qui comporte de l’inconnu

est hérissée de difficultés. Conduire mes premiers débats fut pour

moi un problème majeur parce que j’ignorais ce qui allait en sortir.

Maintenant je peux prédire, presque à coup sûr, les questions que

me poseront les incroyants dans n’importe quel type de discussion.

Certaines peut-être sortiront du cadre, mais la plupart s’inséreront

dans l’une des catégories de base.

Soit dit en passant, j’ai tenu récemment une session - vrai simu­

lacre de corrida — avec des étudiants d’une université confessionnelle.

Ils souhaitaient organiser un débat très libre, à cœur ouvert, et c’est

dans cet esprit que je vins leur parler. Je m’adressai donc à eux

comme je le fais d’habitude dans un club d’étudiants, puis je leur

demandai de me soumettre sans réserve tout problème qui leur tenait

à cœur. Il est significatif de constater qu’ils me posèrent toutes

sortes de questions qu’on ne m’avait jamais soumises au cours de

mes quinze années de réunions dans les universités d’Etat. Beaucoup

étaient formulées en termes théologiques ou se référaient aux appa­

rentes contradictions que renferment les Saintes Ecritures. La plu­

part des étudiants incroyants des universités publiques révèlent une

79

méconnaissance de la Bible : aussi formulent-ils des questions ayant

trait aux fondements mêmes de la foi. Cette comparaison prouve

que la tournure d’esprit d’un étudiant d’une université chrétienne et

celle d’un étudiant incroyant tendent à s’orienter dans des voies

divergentes. Alors même que cette différence est normale, elle crée

un problème pour les chrétiens qui essaient dé témoigner auprès des

incroyants. Nous devons connaître à fond les solutions aux pro­

blèmes que soulèvent les incroyants plutôt que de nous creuser les

méninges à propos de la douzaine de thèmes qui ne seront peut-être

jamais évoqués. Si nous possédons la vraie réponse à des questions

oiseuses, sommes-nous plus avancés?

Dernièrement, à l’Université de Géorgie, l’un des membres de

notre équipe fut impressionné par le rythme auquel certaines ques­

tions fusaient. Il avait lu mes courts articles reproduits dans la revue

*His:* “Ce que demandent les incroyants”, et il remarqua: “Savez-

vous, c’est absolument époustouflant! J’ai assisté cette semaine à

trois séances dans des cercles d’étudiants et, pratiquement, ce sont

les mêmes questions qui revenaient.” Ainsi son expérience initiale

d’un face à face avec des incroyants confirmait le déroulement habi­

tuel des débats. Du fait qu’il existe un cadre limitatif aux questions

qu’on nous posera, inutile d’accumuler des montagnes d’informa­

tions. Si nous assimilons pleinement les réponses aux questions types

fondamentales, nous nous sentirons en confiance pour venir en aide

à ceux que préoccupent de tels problèmes.

SEPT QUESTIONS FONDAMENTALES

A maintes reprises, dans les universités d’Etat, on m’a posé sept

questions fondamentales, quoique parfois avec de légères variantes

dans la formulation. J’aimerais vous suggérer brièvement quelques-

unes des réponses que j’ai fournies. Sans doute vous est-il possible

de les améliorer.

J. *Quel sort est-il réservé au païen ?*

Les incroyants, ainsi que bon nombre de chrétiens, posent fré­

quemment cette question au sujet des païens : “Qu’adviendra-t-il de

la personne qui n’a jamais entendu parler de Jésus-Christ? Est-elle

vouée à l’enfer?” De prime abord, je pense qu’il nous faut recon­

80

naître que nous ne possédons pas toutes les données quant à l’atti­

tude que Dieu adoptera à l’égard du païen. Il ne nous en a pas tenus

informés; certaines choses sont connues de Dieu seul. Dans Deutéro­

nome 29.29, nous lisons: “Les choses cachées sont à l’Etemel,

notre Dieu; les choses révélées sont à nous et à nos enfants, à perpé­

tuité.” Sur quelques points, Dieu n’a pas entièrement dévoilé ses

plans; ceci en est un exemple. Ce qui doit nous concerner, c’est les

choses qu’il a révélées. Toutefois, si nous nous penchons sur ce

problème, les Ecritures offrent quelques éclaircissements non négli­

geables et que nous devons garder à l’esprit.

*Premièrement,* Dieu est juste. Tout ce que nous savons de lui

prouve à l’évidence que nous pouvons faire confiance à son compor­

tement. Soyons-en sûrs : quelle que soit la manière dont il traite ceux

qui n’ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, ce sera équitable.

Tous les éléments en notre possession confirment que Dieu est juste.

*En second lieu,* aucun être ne sera condamné pour avoir rejeté

Jésus-Christ dont il n’a jamais entendu parler; par contre, il sera

condamné s’il a violé son propre code de morale, quel que soit le

niveau de ce code. Le monde entier, donc tout être humain, qu’il ait

ou non connaissance des dix commandements, est en état de péché.

Le deuxième chapitre des Romains nous dit clairement que toute

personne a un certain code de valeurs et que, dans toute civilisation,

des gens violent sciemment ce cadre reconnu. Les sciences anthro­

pologiques confirment cette donnée. Paul écrit :

*Tous ceux qui ont péché sans la loi périront aussi sans la loi, et*

*tous ceux qui ont péché avec la loi seront jugés par la loi. Ce ne sont*

*pas, en effet, ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu,*

*mais ce sont ceux qui la mettent en pratique qui seront justifiés.*

*Quand les païens, qui n’ont point la loi, font naturellement ce que*

*prescrit la loi, ils sont, eux qui n’ont point la loi, une loi pour eux-*

*mêmes; ils montrent que l’œuvre de la loi est écrite dans leurs cœurs,*

*leur conscience en rendant témoignage, et leurs pensées s’accusant*

*ou se défendant tour à tour. C’est ce qui paraîtra au jour où, selon*

*mon Evangile, Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des*

*hommes* (Romains 2.12-16).

*Troisièmement,* la Bible indique que tout homme peut tirer

suffisamment d’arguments de la seule observation de la création pour

81

savoir que Dieu existe. C’est nettement déclaré dans Romains 1.19-

20 : “Ce qu’on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu

le leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de

Dieu, sa puissance étemelle et sa divinité, se voient comme à l’œil,

depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvra­

ges. Ils sont donc inexcusables.” Le Psaume 19 confirme cette asser­

tion. D’après Matthieu 7.7-11 et Jérémie 29.13, on peut conclure

que si un homme agit selon les lumières qu’il a reçues, et s’il cherche

Dieu, Dieu lui accordera une occasion d’entendre la vérité sur Jésus-

Christ.

*Le quatrième point,* c’est la constatation que la Bible ne contient

aucune indication que l’homme puisse être sauvé en dehors de Jésus-

Christ. C’est clair comme du cristal. Notre Seigneur déclare lui-même

dans Jean 14.6 : “Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient

au Père que par moi.” Jésus parlait avec l’autorité de Dieu. A cause

de ce qu’il est et de ce qu’il a accompli sur la croix, il est évident

qu’il n’existe aucune autre voie d’accès à Dieu. Lui seul expia nos

péchés. Il est le seul pont qui franchisse l’abîme séparant les plus

méritoires efforts de l’homme de la sainteté infinie requise par Dieu.

Pierre n’a laissé aucune place au doute quand il affirme sans ambages

dans Actes 4.12: “Il n’y-a de salut en aucun autre; car il n’y a sous

le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par

lequel nous devions être sauvés.” De ce fait, une énorme responsa­

bilité pèse sur nous, qui nous disons chrétiens; il nous incombe

d’annoncer l’Evangile à ceux qui ne l’ont pas encore entendu.

*Le dernier point* à mettre en valeur auprès du questionneur, c’est

la netteté absolue des affirmations bibliques relatives au jugement

prévu pour l’homme qui a entendu l’Evangile, comme c’est juste­

ment le cas pour notre interlocuteur. Quand il devra affronter

Dieu, la sentence ne sera plus celle réservée au païen. Il aura à

rendre compte de l’attitude personnelle qu’il a adoptée à l’égard

de Jésus-Christ. En général, celui qui soulève le problème des

païens s’en sert comme écran de fumée, pour fuir sa propre respon­

sabilité. Dans son intérêt nous ne pouvons éluder sa question. Il

nous faut aussi la creuser pour accroître notre conviction et notre

confiance. Mais quand la discussion va s’achever, c’est notre devoir

d’attirer l’attention de l’interlocuteur sur lui-même et sa respon­

82

sabilité : comment va-t-il réagir, *lui,* en face de Jésus-Christ? \*

1. *Le Christ est-il le seul chemin vers Dieu ?*

La seconde question, qui n’est qu’un corollaire ou une légère

variante de la précédente, s’énonce ainsi : “Le musulman ou le

bouddhiste ou l’hindouiste sincères n’adorent-ils pas le même Dieu

que les chrétiens mais sous un nom différent?’’ En d’autres termes,

Jésus-Christ est-il le seul chemin qui conduise à Dieu?

Ni la sincérité, ni l’intensité de la foi ne peuvent créer la vérité.

La foi ne vaut pas plus que l’objet sur lequel elle se fonde. Le fait de

croire ne rend pas quelque chose vrai ipso facto; de même, refuser

de croire en une vérité ne la rend pas fausse pour autant. Le fond du

problème, c’est la notion de vérité. Comparons par exemple l’islam

et le christianisme. Dans les domaines de la morale et de l’éthique, il

est vrai que nous trouvons beaucoup de similitudes entre les deux

religions, mais elles sont diamétralement opposées sur la question la

plus cruciale : Qui est Jésus-Christ? L’islam nie que Jésus-Christ soit

Dieu le Fils. Il nie que sa mort sur la Croix ait une valeur expiatoire

et qu’il ressuscita d’entre les morts. Le christianisme, pour sa part,

affirme et place au centre de tout que Jésus-Christ, le Fils de Dieu,

mourut sur la croix pour nos péchés, puis ressuscita. Les deux

croyances ne peuvent être vraies simultanément sur ce point parti­

culier. L’une est vraie, l’autre non. Si la croix du christianisme est

fausse, notre foi est sans valeur.

Cette question relative aux autres religions revêt un aspect émo­

tionnel qu’il nous faut essayer de surmonter quand elle vient en

discussion. Nous voulons que les gens se rendent compte que les

chrétiens ne sont pas sectaires, aveuglés par leurs préventions et

présomptueux lorsqu’ils affirment que le Christ est le seul chemin

vers Dieu. Pour nous, chrétiens, il n’est pas d’autre option possible

puisque Jésus-Christ lui-même l’a proclamé. Bien qu’on puisse choi­

sir à son gré l’objet de sa croyance, on n’a pas le droit de remodeler

à sa guise le christianisme. Si nous tenons à rester fidèles à Jésus-

Christ, nous devons rester inébranlables sur ce qu’il a déclaré. Si le

Christ est Dieu, c’est évidemment la seule réponse possible. Prenant

acte de ce fait, personne n’aurait raison de supposer que si nous

\* “The case for Christianity”, par C. S. Lewis, contient une e'tude plus complète de

la loi morale naturelle que l’univers reconnaît.

83

étions moins intransigeants dans nos convictions, le groupe d’étu­

diants auquel nous adhérons serait plus homogène et pourrait assou­

plir ses règlements d’admission. De toute façon, cette suggestion

porte à faux. Nous avons affaire à la vérité qui nous a été donnée

par une révélation, par l’arrivée sur la scène de l’humanité de Dieu

lui-même en son Fils Jésus-Christ.

Une illustration m’a souvent aidé à éclaircir ce point. Dans quel­

ques domaines de la vie, les sanctions pour la violation des lois sont

fixées par la société. Par exemple, il y a un signal stop au coin de la

rue. La loi peut décider d’une amende de 20, 50 ou 200 francs pour

non-respect de ce panneau. Ou bien elle peut supprimer l’amende.

La sanction n’est pas déterminée par le fait même de franchir le

panneau; la sanction pénale n’est pas inhérente à l’infraction. Mais

dans d’autres aspects de la vie, tel le domaine de la physique, nous

trouvons des lois qui ne sont pas établies par la société. Supposez

que nos autorités votent à l’unanimité un décret qui suspende la

loi de la pesanteur une heure par jour, de 8 à 9.,Qui se joindrait à

moi pour sauter du toit afin d’en faire la preuve? Supposez qu’il

soit voté à trois reprises. Ce n’est pas pour autant que je trouverais

des amateurs. La société ne fixe pas les sanctions pour la violation

des lois de la gravitation; la sanction est inhérente à la transgression.

Voterions-nous des lois jusqu’à la semaine des quatre jeudis, il n’en

resterait pas moins que si vous sautiez du toit, on devrait vous

ramasser à la petite cuillère! Dans le domaine moral comme dans le

domaine physique, il y a des lois qui ne sont pas le fait de la société.

Nous discernons ces lois d’après ce que Dieu a révélé concernant

l’ordre inhérent à l’univers. \*

1. *Pourquoi un être innocent connaît-il la souffrance?*

La troisième colle, fréquemment posée, a trait au problème du

mal. “Si Dieu est toute bonté et toute puissance, pourquoi les inno­

cents souffrent-ils? Pourquoi des bébés naissent-ils aveugles ou men­

talement déficients ou estropiés? Pourquoi Dieu permet-il les guer­

res? Pourquoi?” Ou bien Dieu est infiniment bon, mais il n’est pas

assez puissant pour éliminer la maladie et les catastrophes; ou bien il

est tout-puissant mais il n’est pas infiniment bon et, par conséquent,

\* Voir le livre “The Mind of the Maker”, par Dorothy L. Sayers, qui fait une étude

plus fouillée de ce sujet.

84

il ne met pas un terme au mal. Une fois de plus, j’estime qu’il nous

faut admettre notre ignorance partielle à ce sujet. Nous ne possédons

pas la pleine explication de l’origine et du problème du mal, parce que

Dieu a jugé bon de ne nous en révéler qu’une partie. Il nous est dit

clairement, cependant, que Dieu créa un univers parfait. Liberté

fut donnée à l’homme d’obéir ou de désobéir à Dieu. Le mal est venu

dans le monde comme conséquence de la désobéissance humaine.

Du fait de la conformation de l’univers, les actions de l’homme ne le

concernent pas lui seul, mais rejaillissent toujours sur les autres.

Parce que l’homme a désobéi et qu’il a transgressé la loi divine, le

mal s’est répandu dans l’univers entier.

En discutant de cette question, il importe de ne pas oublier

l’existence du mal en chacun de nous. Beaucoup de personnes

demandent: “Pourquoi Dieu n’intervient-il pas pour extirper le mal?

Pourquoi ne foule-t-il pas aux pieds le fléau de la guerre?” Elles ne

se rendent pas compte que si Dieu exécutait sa sentence sans accep­

tion de quiconque, nul de nous ne survivrait. Imaginons que Dieu

décrète: “A minuit, ce soir, toute forme de mal sera balayée de

l’univers.” Lequel d’entre nous serait encore en vie à une heure du

matin?

Après avoir mis l’accent sur la responsabilité personnelle de

l’homme quant au péché, il nous faut faire ressortir que Dieu a accom­

pli tout ce qui était nécessaire pour faire face à ce problème du mal.

Non seulement Dieu est entré dans l’histoire humaine, mais il mou­

rut en son Fils Jésus-Christ pour résoudre le problème du mal. Tout

être qui accepte Dieu par décision délibérée reçoit son don d’amour,

de grâce et de pardon en Jésus-Christ. Ainsi que l’a remarqué C.S.

Lewis, il est vain pour l’homme de se complaire dans des spécula­

tions quant à l’origine du mal. Le problème que nous affrontons

tous est la *réalité* du mal. La seule solution face à cette réalité du

mal est celle de Dieu, à savoir Jésus-Christ.

1. *Les miracles sont-ils possibles ?*

La quatrième question concerne les miracles et oppose le naturel

au surnaturel. “Comment les miracles peuvent-ils être possibles?

Dans notre époque vouée à la science, comment toute personne

intelligente qui se réfère à l’ordre de l’univers peut-elle y croire?”

Si nous ne creusons pas à fond la question, nous risquons de gaspil-

85

1er de longues heures à discutailler pour savoir si Jésus a pu marcher

sur les eaux, s’il a vraiment nourri cinq mille personnes avec cinq

pains et deux poissons, si les enfants d’Israël ont traversé la Mer

Rouge à sec, etc. Nous ne pouvons répondre à cette question que si

nous l’approfondissons jusqu’en ses fondements. Ce qui est en jeu,

c’est de savoir si, oui ou non, Dieu existe. S’il existe, alors les miracles

sont logiques et ne soulèvent aucune contradiction intellectuelle.

Un ami japonais m’avoua un jour qu’il lui était impossible

d’admettre qu’un homme devînt Dieu. Je rétorquai: “Docteur

Fukuma, moi aussi, pendant assez longtemps, je l’ai refusé. Mais,

par contre, j’ai pu admettre que Dieu se fît homme.” C’est toute la

différence entre ces deux concepts qui divisent le monde. Par défini­

tion, Dieu est tout-puissant. Il peut donc intervenir dans l’univers

qu’il a créé, et il le fait.

En dernier ressort, on nous demande : “Comment puis-je avoir

la certitude que Dieu existe?” Diverses explications peuvent suggérer

l’existence de Dieu. L’une s’appuie sur la preuve de la finalité des

causes. Si ma montre bracelet, relativement simple en fait, n’existe

pas “par hasard”, il semble illogique et naïf de penser que l’univers

en son infinie complexité, ait pu s’organiser “par hasard”. Un argu­

ment similaire se base sur la loi de cause à effet. En tant qu’êtres

humains, si nous sommes pourvus d’intelligence, de sensibilité et de

volonté, nous devons admettre comme un postulat que seule une

cause supérieure à ces attributs qui nous sont propres a pu nous

créer. Toutefois ces réponses appellent des arguments opposés, et

un semblant d’évidence peut les mettre en échec. Aussi nous faut-il

les considérer comme des suggestions, plutôt que comme des preuves

décisives de l’existence de Dieu.

La plus grande manifestation de l’existence de Dieu est sa venue

dans l’histoire humaine. Ainsi quel’expime J.B. Philips, nous sommes

“la planète visitée”. En répondant à n’importe laquelle de ces ques­

tions, il nous faut en fin de compte déboucher sur la seule solution :

Jésus-Christ lui-même. Je sais que Dieu existe, non à cause de tous

les arguments philosophiques pour et contre, mais parce qu’il vint

dans l’histoire humaine en Jésus-Christ et que je l’ai rencontré, lui,

personnellement dans ma propre vie. Notre réponse se fonde sur lui.

Du fait que Jésus-Christ proclame être Dieu, nous devrions nous

demander si ses lettres de créance prouvent le bien-fondé de son

86

assertion. N’importe qui, après tout, peut émettre cette prétention :

moi, comme vous. Un homme, à Philadelphie, clama qu’il était Dieu

et s’intitula “Le Père divin”. Mais par quels actes quelqu’un peut-il

justifier une telle proclamation? J’ose affirmer qu’en cinq minutes

je puis réduire à néant votre prétention et vous pourriez probable­

ment démolir la mienne en moins de deux. Quant à notre imposteur

de Philadelphie, il ne serait pas difficile d’enfoncer son affirmation.

Mais quand nous considérons Jésus-Christ, ce n’est pas si simple.

Ses faits et gestes authentifient vraiment sa déclaration. La preuve

suprême est évidemment le fait qu’il est ressuscité d’entre les morts.

En aidant un incroyant à sonder les bases intellectuelles du

christianisme, notre meilleure défense est l’attaque. Il n’est pas

besoin de nous cantonner dans les réponses aux problèmes soumis.

Nous aussi pouvons poser des questions à notre interlocuteur. Puis­

qu’il ne croit pas, il n’y a pas de raison qu’zï élude nos demandes à

nous. Une façon de stimuler sa réflexion consiste à l’interroger:

“Puisque vous ne croyez pas que Jésus-Christ était la Vérité,

laquelle des trois autres possibilités le concernant acceptez-vous?”

Il n’existe que quatre conclusions possibles au sujet de sa personne

et de ses prétentions. Il était ou bien un menteur, ou un dément, ou

une légende, ou la Vérité. La personne qui n’admet pas qu’il était la

Vérité, doit obligatoirement le classer dans l’une des trois autres

catégories. De ceci, l’incroyant ordinaire ne se rend pas compte.

Aussi devons-nous lui rappeler qu’en affirmant son incrédulité, il ne

lui reste que les autres solutions.

“A quelle conclusion vous arrêtez-vous et quelles preuves pouvez-

vous avancer à l’appui de votre thèse? Jésus-Christ était-il un men­

teur?” Or, même ceux qui nient sa divinité se hâtent invariablement

d’affirmer qu’il était un grand philosophe et un grand maître. Trai­

ter de menteur ce maître remarquable serait une antithèse dans les

termes. Il est hautement invraisemblable que Jésus ait menti au

sujet du point le plus primordial de son enseignement, sa déité.

Peut-être était-ce un fou! Cette conclusion ne saurait porter

atteinte à son intégrité morale : il pensait que sa cause était juste,

mais il avait la folie des grandeurs. Il y a des gens, de nos jours, qui

s’imaginent être Napoléon ou même Jésus-Christ. La faille dans

cette conclusion, c’est que les symptômes cliniques de la paranoïa,

tels que nous les connaissons actuellement, ne cadrent pas avec les

87

éléments de la personnalité de Jésus-Christ. Nous ne trouvons dans

sa vie aucune trace du déséquilibre qui afflige de tels malades. Consi­

dérez par exemple le moment de sa mort, alors qu’il était dans un

état de tension démesurée. La pondération et le calme que nous

voyons en lui ne sont pas les caractéristiques des gens atteints de

troubles paranoïaques. Le récit biblique ne révèle aucune preuve

qu’il souffrait de paranoïa ou autre affliction mentale.

Il est une troisième éventualité que tous les récits sur Jésus-

Christ soient pure légende. Il n’aurait jamais fait quelques-unes des

déclarations qu’on lui attribue. Elles lui furent imputées par des

disciples débordant d’enthousiasme au troisième ou quatrième

siècle. Il se retournerait dans sa tombe s’il connaissait les préten­

tions qu’on lui prête. L’archéologie moderne, toutefois, rend de

plus en plus ardue la défense de cette théorie. De récentes décou­

vertes, par exemple, confirment la croyance que les documents cons­

tituant le Nouveau Testament furent écrits par des contemporains

de Jésus-Christ. L’élaboration d’une légende aussi fouillée dans ses

détails aurait requis un laps de temps plus important. Les gens de

cette époque de scepticisme n’auraient vraisemblablement pas

consenti à entériner et à diffuser une telle légende, pas plus que nos

voisins d’aujourd’hui n’atcepteraient d’accréditer un récit où le

Président X ou Y se proclamerait Dieu, affirmant qu’il a le pouvoir

de pardonner les péchés et qu’il ressuscitera. Trop de gens qui ont

connu ce Président X ou Y sont encore vivants. Avec de si nombreux

témoignages opposés à cette thèse, la rumeur aurait aussitôt les ailes

coupées.

Lors d’une discussion sur l’existence de Dieu, il nous faut consi­

dérer avec notre interlocuteur ce que signifie prouver ou non la

réalité de Dieu. Sans en avoir conscience, il attend probablement

des preuves basées sur la méthode scientifique. Or, il est impossible

de prouver Dieu par la méthode scientifique. Mais cela n’implique

pas que notre cause soit perdue. La méthode scientifique en tant

que moyen de vérification se borne aux manifestations mesurables

de la réalité. Elle est par conséquent inapte à vérifier maints aspects

de la vie. Personne n’a jamais vu deux mètres d’amour ou trois kilos

de justice, mais nous ne nions pas pour autant la réalité de ces senti­

ments. Exiger que tout soit soumis à la méthode scientifique pour

vérification serait aussi grotesque que d’insister pour mesurer du gaz

88

chlorhydrique à l’aide d’un microphone. Ce n’est pas là l’usage d’un

microphone; nous ne pouvons le rendre apte à faire ce qui n’est pas

dans ses possibilités, et en conclusion nier la présence du gaz dans

cette expérience !

Une autre limitation de la méthode scientifique est la nécessité

de vérifier un fait par la répétition : un tel contrôle est inhérent à la

méthode scientifique. Or, il se trouve que l’Histoire n’est pas répé­

titive. Puisqu’aucun homme ne pourra être à nouveau Napoléon,

nous pouvons donc assurer avec emphase que la réalité de Napoléon

ne peut être prouvée par la méthode scientifique, n’est-ce pas? Mais

qu’est-ce que cela prouve? Pas grand-chose. Parce que l’Histoire ne

peut se répéter, elle se situe hors du domaine de la méthode scienti­

fique de vérification. Cependant, il y a une science de l’Histoire. Si

nous examinons les données du christianisme, et en particulier l’évi­

dence de la résurrection, nous y trouvons un cas solide sur quoi baser

notre conviction. \*

Ce sont là des idées que nous devons suggérer à un contradicteur

féru de la thèse matérialiste et qui soutient que, puisque le surnaturel

n’existe pas, les miracles sont impossibles. Si quelqu’un commence

par cette présupposition, nulle accumulation d’évidences ne saurait

le convaincre de la vérité. Si vous ouvrez le dialogue en niant la pos­

sibilité des miracles, quelle preuve irrécusable pourrait-elle vous faire

convenir qu’un miracle a eu lieu? Aucune. Les gens qui disent: “Si

Dieu voulait bien m’apparaître maintenant, je croirais en lui”, sont

d’une naïveté déconcertante. Sans attacher la moindre importance

aux événements passés, ils leur trouvent des causes naturelles et

nullement miraculeuses. Jésus a traité ce problème dans Luc 16.27-

31, où l’on voit l’homme riche, en enfer, prier Abraham d’envoyer

Lazare auprès de ses frères pour les mettre en garde. Abraham lui

rappela: “Ils ont Moïse et les prophètes; qu’ils les écoutent. Le riche

dit : Non, père Abraham, mais si quelqu’un des morts va vers eux, ils

se repentiront. Et Abraham lui dit: S’ils n’écoutent pas Moïse et les

prophètes, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu’un

des morts ressusciterait.” Ce principe n’est pas périmé. Les éléments

dont nous disposons relatifs à la visitation de Dieu sur notre planète

sont des'fondements suffisants pour étayer notre foi. Si quelqu’un

♦ Christian ity : The Witness of History par J.N.D. Anderson, Tyndale Press London

1966.

89

refuse d’accepter cette évidence, aucune preuve supplémentaire ne

saurait le convaincre.

1. *La Bible n "est-elle pas truffée d "erreurs ?*

La cinquième question fuse : “Comment concilier votre foi avec

le fait que la Bible regorge d’erreurs?” La fiabilité des Ecritures est

mise en doute. D’entrée de jeu, il est bon de demander à l’interlocu­

teur quelles erreurs particulières il a dans l’esprit. Quatre-vingt-dix-

neuf fois sur cent, les gens n’en ont aucune à la pensée. Ils ont

entendu dire que la Bible est bourrée d’erreurs et ils ont gobé le

morceau sans discussion. Mais, par hasard, le vis-à-vis peut penser à

un problème spécifique. Si vous n’avez pas de réponse à sa question

particulière, ne paniquez pas. Au contraire, souriez avec le plus grand

naturel et dites-lui: “Je ne vois pas la réponse dans ce cas, mais je

me ferai un plaisir de la chercher et de vous en faire part.” On a

écrit des volumes sur quelques-uns de ces sujets. Au bout de deux

mille ans, personne ne saurait découvrir soudain la question inédite

qui terrassera le christianisme.

Si le protagoniste n’a pas lu la Bible, c’est un indice sûr de son

manque de sincérité quand il la met en doute. Mais gardez cette

critique dans votre for intérieur. En aucune circonstance il ne con­

vient de se moquer d’un interlocuteur ou de le désarçonner par le

ridicule. C’est un comportement des plus répréhensible quand nous

discutons avec quelqu’un de ces questions importantes. La foi chré­

tienne a subi des torts considérables lorsque des croyants, mus

cependant par le désir de bien faire, ont tenté de faire triompher

leur cause en couvrant de ridicule l’argumentation de leur contradic­

teur. Ils n’ont réussi qu’à jeter le discrédit sur l’Evangile.

Il est indéniable que la Bible contient des antinomies apparentes.

Toutefois, notre ami sceptique ne se rend probablement pas compte

qu’à maintes reprises une apparente contradiction a trouvé sa justi­

fication dans les découvertes de l’archéologie moderne. Le docteur

Nelson Glueck, archéologue juif éminent, lance cette remarquable

déclaration : “Aucune découverte géologique n’a jamais contredit

une donnée biblique.” \* Cette affirmation extraordinaire émane

de l’un des archéologues de réputation mondiale. A propos des con­

tradictions non encore éclaircies entre la Bible et l’Histoire, notre

♦ Nelson Glueck: Rivers in the Desert (Weidenfeld, London, 1959), page 31.

90

attitude logique devrait être l’expectative; des preuves tôt ou tard se

révéleront. Nous ne possédons pas toutes les réponses à toutes les

questions. Mais tous les faits confirmés à ce jour font naître la con­

viction absolue que nous pouvons faire confiance aux assertions

bibliques quant aux détails encore apparemment contestables.

La théorie de l’évolution ne constitue un problème en vue de

l’évangélisation que pour autant qu’elle débouche sur une conclusion

d’athéisme. Il n’est pas sage de se laisser embarquer dans une discus­

sion technique relative à l’évolution parce que là n’est pas la clé du

vrai problème. D’habitude je demande: “Quelle conclusion tirez-

vous de votre option en faveur de l’évolution : — que l’univers est le

seul effet du hasard? — ou, soutenez-vous que Dieu a créé l’univers

en conformité avec certains processus d’évolution? Cette prise de

position ne me convainc point, mais admettons pour le moment

qu’elle tienne debout. Quelle déduction en tirez-vous?” En partant

de là, j’oriente alors l’attention de la personne sur ce que Jésus-Christ

a dit et fait. *Comment* Dieu créa l’univers n’est pas aussi important

que *ce* qu’il en fit. La présupposition de l’interlocuteur, et non l’évi­

dence réaliste, détermine souvent sa conclusion. S’il essaie de suggé­

rer que. Dieu n’est pas l’auteur de la création mais que l’univers est

le fruit du hasard, alors il nous faut discuter de ce problème avec lui.

L’adoption de la thèse de l’évolution naturelle peut sembler inexpu­

gnable parce qu’on ne fait aucun cas de la réalité de Jésus-Christ.

Mais si un individu veut être intellectuellement honnête, il en viendra

obligatoirement aux prises avec le Christ. Un nombre étonnant

d’incroyants lucides et de bonne foi n’ont jamais vraiment réfléchi

à la réalité de Jésus-Christ.

1. *L "aventure chrétienne n "est-elle pas purement subjective ?*

Cette sixième question est subtile et peut prendre un tour per­

sonnel : “Ne peut-on expliquer l’expérience chrétienne en termes

strictement psychologiques?” Certaines personnes avancent que

nous avons la foi tout bonnement parce que nous avons été condi­

tionnés dès notre tendre enfance à ce mode de pensée et de vie. Elles

estiment que nous avons été élevés comme les chiens de Pavlov. Mais

elles simplifient la situation à l’extrême. Celui qui a parcouru le

monde et rencontré de nombreux, chrétiens sait fort bien que le

conditionnement ne peut expliquer maintes conversions, car la con­

91

version intervient dans les environnements les plus variés qu’on

puisse imaginer. Des milliers de chrétiens n’ont jamais eu le moindre

contact dans leur enfance avec le christianisme. Cependant, chacun

d’entre eux atteste que sa rencontre personnelle avec Jésus-Christ

a transformé sa vie. Dans ses recherches, le psychologue s’efforce de

ne sélectionner qu’un ou deux facteurs permanents. Pour vérifier

ses conclusions, il doit éliminer autant d’éléments inconstants que

faire se peut. Mais si l’on compare la vie de tous les chrétiens, on

constate que le seul facteur permanent est le Seigneur lui-même.

Tous les autres composants des divers cas envisagés peuvent varier.

Mais lui seul demeure le même. Lui seul, par son pouvoir, peut

rendre un voleur honnête, un débauché pur, un menteur digne de

confiance. Lui seul peut remplir d’amour un cœur dévoré par la

haine.

D’autres personnes férues de psychologie affirment que la

croyance en une réalité spirituelle n’est rien d’autre que la matéria­

lisation de nos désirs. On peut faire remonter toute expérience reli­

gieuse, soutiennent-ils, à une soif de l’homme pour un Dieu dont il

crée l’image dans son esprit, et alors il adore une projection mentale.

Cette réalité spirituelle imaginaire est, il va de soi, dépourvue de

toute réalité concrète. Et, à nous en rebattre les oreilles, nous enten­

dons qualifier la religion “d’opium du peuple”, de ceux que la vie

semble brimer.

Comment pouvons-nous être sûrs que nous ne nous sommes pas

hypnotisés au point de croire ce que nous désirons croire? Si notre

expérience spirituelle n’est Que la matérialisation d’un désir ou

d’une réflexion formelle, il devrait nous être possible de considérer

n’importe quel objet, un organe par exemple, comme étant Dieu. Si

nous pensons durant un laps de temps suffisant que cet organe est

Dieu, alors il deviendra Dieu pour nous; et voilà que nous avons une

expérience subjective. Mais où est la preuve objective qui justifierait

cette expérience subjective?

Imaginons une autre situation. Supposez que quelqu’un se balade

dans votre studio avec un œuf frit comme pendentif à son oreille

gauche, en assurant: “Eh, l’ami, cet œuf frit est le summum. En lui

je trouvé la joie, la paix, la jouissance et le sens de ma vie. Formidable,

eh, l’ami — cet œuf frit est réellement tout ça.” Que dites-vous?

Vous avez beau analyser le phénomène, en fin de compte, vous ne

92

pouvez contester l’expérience d’autrui. C’est pourquoi le témoi­

gnage d’un chrétien est si efficace; personne ne peut le mettre en

doute. Et vous ne sauriez discuter d’après votre propre expérience

avec ce type à l’œuf frit.

Mais vous pouvez y voir plus clair dans son expérience en lui

posant plusieurs questions primordiales (du même genre que celles

auxquelles tout chrétien devrait être prêt à répondre concernant son

expérience religieuse): “Comment savez-vous que c’est l’œuf frit

et non l’auto-hypnose qui vous procure cette satisfaction et cette

joie? Qui d’autre a retiré les mêmes bienfaits de cet œuf? A quel

fait objectif cette expérience est-elle liée?” Le christianisme diffère

de l’auto-hypnose, de la matérialisation de vœux, et de tous les

autres phénomènes psychologiques en cela : l’expérience subjective

du chrétien est liée à un fait objectif historique, la résurrection de

Jésus-Christ d’entre les morts.

Un professeur de sémantique de l’Université de Californie, à

Berkeley, assista à l’une de mes séries de réunions. C’était un relati­

viste convaincu. En plein milieu de mes causeries, il lui prenait la

fantaisie de se dresser pour commenter et réfuter brièvement ce que

j’avais dit. J’admets qu’il le faisait dans une intention loyale, mais

c’était tout de même un peu crispant. Il soutenait l’idée très répan­

due que ce que nous croyons est vrai pour nous mais pas nécessaire­

ment pour les autres. Pour illustrer ses dires, il racontait: “Des étu­

diants, à titre de blague, peuvent attacher un individu sur des rails.

Quand le train s’approche .en sifflant, cet homme meurt d’une crise

cardiaque, car il ignore que le convoi n’est pas sur sa voie mais sur la

seconde. En ce qui le concernait, le train aurait pu fort bien être sur

la première voie. L’homme le croyait et cette conviction devint vérité

pour lui. Vous voyez donc que ce qui est vrai pour vous peut ne pas

l’être pour moi.” A maintes reprises, nous avons essayé de montrer

à ce professeur la différence fondamentale qui est l’essence même

du christianisme : le fait de la résurrection. Enfin la quatrième fois,

le mécanisme se déclencha: debout au tableau, un morceau de craie-

à la main, il s’arrêta soudain au milieu d’une phrase et dit: “Hum...

oui, ça ferait vraiment une différence”, et il alla se rasseoir.

Si la' résurrection est vraie, c’est là toute la différence. C’est la

confirmation que Dieu s’est révélé en Christ, vérité absolue, fait his­

torique hors du commun, fait objectif auquel se rattache ces deux

93

réalités, objectives et subjectives, sous leur vrai jour. Le fait que

Jésus-Christ se leva d’entre les morts ne signifie rien pour moi,

personnellement ou expérimentalement, jusqu’à ce que je reçoive

Jésus dans ma propre vie en tant que Sauveur et Seigneur. D’autre

part, si je ne puis m’appuyer que sur ma propre expérience, j’en

arriverai à me demander tôt ou tard si elle est effective ou simple­

ment un effet d’auto-suggestion. J’éprouve le besoin de savoir que

mon expérience est bâtie sur des fondations solides et sur un fait

objectif de l’histoire. \*

1. *Le respect d’une morale intègre peut-il m ’ouvrir le ciel?*

C’est une attitude très répandue de nos jours, que reflète la

septième question : “Ne suffit-il pas de mener une vie morale irré­

prochable pour mériter le ciel?” Ou, comme l’exprimait un étudiant

après une discussion : “Si Dieu nous classe d’après des graphiques de

valeur, alors je passerai.” Ces mots sont un condensé caractéristique

de la confusion qui règne généralement à notre époque au sujet de

la religion. La plupart des gens adhèrent à cette philosophie qu’il

suffit d’agir au mieux de ses possibilités; alors tout ira bien, ou tout

au moins nous parviendrons à nous faufiler tant bien'que mal. Ce

révè d’espoir fumeux traduit un optimisme incroyable concernant la

droiture humaine ainsi qu’une ignorance effarante de l’infinie sain­

teté divine. Dieu ne classe pas sur une courbe des mérites. Il a une

norme absolue : Jésus-Christ.

Quand on manœuvre le commutateur, la lumière chasse l’obscu­

rité. De même, la nature de Dieu est d’une pureté si flamboyante

qu’elle consume tout le mal. Tels que nous sommes, nous ne pour­

rions subsister en sa présence, nous serions consumés à cause de la

corruption de notre vie. La rectitude parfaite de Jésus-Christ est

la seule base sur laquelle nous puissions entrer en communion avec

le Dieu vivant.

L’exemple suivant peut aider les gens à prendre la mesure de

leur incompréhension sur ce point. Supposons que toute la race

humaine soit alignée en bordure de la côte du Pacifique, aux Etats-

\* La brochure “Evidence for the Résurrection’’, de J.N.D. Anderson, professeur de

sciences orientales à l’Université de Londres donne un aperçu bref mais très utile de ce pro­

blème; cette brochure est éditée par les G.B.U. L’auteur y discute de l’évidence de la résur­

rection et réduit à néant à la lumière des faits les argumentations opposées.

94

Unis, avec un seul objectif: cap sur Hawaï. Convenons que ce but

corresponde au standard de droiture que Dieu requiert. Un coup de

canon et, plouf, tous les nageurs piquent une tête dans les vagues.

Alors que nous portons au loin nos regards sur l’Océan, nous discer­

nons le meilleur de tous les concurrents. C’était un professeur épa­

tant et un homme excellent, faisant toujours son maximum et res­

pectueux des plus hautes exigences de la morale; cependant, il était

le premier à reconnaître ses imperfections et son état de péché. Mais

il est là-bas dans les flots à cent kilomètres du rivage. Puis nous repé­

rons l’étudiant qui n’est tout de même pas passible du bagne ou de

la prison. Il est vrai qu’il triche quelque peu aux examens et fait la

bamboche de temps en temps; il se met quelquefois dans le pétrin,

et se permet quelques actions douteuses. Mais, en fait, il n’est pas si

mauvais que ça. Il se trouve à environ vingt kilomètres de la rive.

Une épave des ruelles mal famées est en train de se noyer à quelque

cinquante mètres du bord. Le reste de la race humaine est éparpillé

dans l’onde entre les deux extrêmes. Quand notre regard va du che­

napan des bas quartiers à l’étudiant farceur puis au professeur à la

moralité irréprochable qui est au loin, à cent kilomètres, nous appré­

cions la différence. C’est en effet une différence énorme. Mais que

devient cette différence si l’on pense à Hawaï, le but ultime? Eh

bien ! tous seront noyés.

Un manuel de natation ne leur serait d’aucun secours en cette

circonstance. Il leur faut quelqu’un qui les emmène à Hawaï. Et

voilà où intervient Jésus-Christ. Si vous pouvez atteindre tout seul

Hawaï à la nage, si vous êtes capable de\* vivre une vie parfaite en

pensée, en paroles et en actes, vous pouvez aussi aller jusqu’au ciel

sur votre propre lancée. Mais cet exploit ne s’est jamais produit dans

le passé et ne se verra jamais dans le futur. Toutes les autres religions

du monde ne sont que des cours de nage, des codes d’éthique préco­

nisés en vue d’un modèle de vie merveilleux. Or, le problème fonda­

mental de l’homme n’est pas de savoir *comment* il doit vivre; ce qui

lui manque, c’est la *puissance* pour vivre comme il le devrait. La

bonne nouvelle du christianisme est que Jésus-Christ, en venant dans

ce monde, accomplit à notre place ce que nous ne pouvions faire

par nous-mêmes. Par lui nous pouvons être réconciliés avec Dieu,

revêtir sa justice, et jouir de la communion qui naît de sa présence

réelle en nous.

95

LE PROBLEME FONDAMENTAL EST MORAL

Maintenant que notre réflexion a rapidement porté sur ces sept

questions, nous devons nous souvenir que le problème fondamental

de l’homme n’est pas d’ordre intellectuel mais moral. Il se peut que,

de temps en temps, une de nos réponses ne satisfasse pas notre vis-

à-vis. Ce rejet de la réponse ne la rend pas pour autant sans valeur.

D’autre part, notre interlocuteur peut être convaincu par notre

argumentation et ne pas devenir chrétien. Certaines personnes

m’avouaient: “Vous avez répondu à chacune de mes questions à ma

pleine satisfaction.” Après les avoir remerciées de leur amabilité, je

demandais: “Allez-vous maintenant devenir chrétien?” Elles ont

souri d’un air embarrassé. “Eh bien, non.” — “Pourquoi non?” —

“Franchement, ce serait un bouleversement dans ma façon de vivre.”

Beaucoup de gens ne sont pas disposés à permettre à quiconque,

fût-ce Dieu, de s’immiscer dans leur vie. Ce n’est pas qu’ils ne *peu­*

*vent* pas croire; mais il ne *veulent* pas croire. Ils discernent main­

tenant tout au moins quelles exigences impliquerait leur décision.

En utilisant, lors de nos entretiens, les informations contenues dans

ce chapitre, notre responsabilité est d’amener nojs interlocuteurs à

cette conclusion.

On nous dit souvent : “Si le christianisme est vrai, pourquoi la

majorité des gens intelligents ne croient-ils pas?” C’est exactement

la même raison qui fait aussi que la majorité des gens inintelligents

ne croient pas. Ils ne veulent pas croire parce qu’ils refusent d’accep­

ter les exigences morales que la foi leur imposerait. Nous pouvons

conduire un cheval à l’abreuvoir, mais nous ne pouvons le forcer à

boire. Un individu doit avoir le désir de croire avant qu’il croie

effectivement. Il n’est rien que vous ou moi puissions faire pour un

homme qui, en dépit de toutes les évidences fournies, persiste à

affirmer que noir c’est blanc.

Il nous faut être nous-mêmes profondément convaincus de la

vérité que nous proclamons. Autrement nous ne saurions convaincre

personne d’autre. Il nous faut être capables de dire comme Pierre et

avec la même confiance: “Ce n’est pas, en effet, en suivant des

fables habilement conçues que nous vous avons fait connaître la

puissance et l’avènement de notre Seigneur Jésus-Christ” (2 Pierre

96

1.16). Alors notre témoignage retentira avec autorité et conviction

et avec la puissance du Saint-Esprit.



*Le chrétien ne commet pas un suicide intellectuel.*

97

1. Christ

est toujours d’actualité

Beaucoup de personnes de nos jours ne se sentent pas tellement

concernées par ce problème: “Le christianisme est-il vrai?” Elles

ont à l’esprit une question plus pratique : “Est-il encore d’actualité?”

Les étudiants ont souvent la réaction : “Oui, je crois ce que vous

avez dit au sujet de Jésus-Christ — et alors? Quel rapport avec la vie

moderne? En quoi cela peut-il me concerner, *mort”* Si nous voulons

être efficaces dans la transmission du message de l’Evangile de Jésus-

Christ, il nous faut savoir comment il nous concerne personnelle­

ment. Puis nous devons réfléchir comment relier tout ce qui con­

cerne Jésus-Christ, y compris les événements d’il y a deux mille ans,

aux réalités de notre vie du vingtième siècle.

A cause du climat de notre temps, beaucoup de gens aujourd’hui

sont plus ouverts qu’autrefois aux réalités spirituelles. Peu avant sa

mort, le Docteur Karl Compton lançait l’avertissement que l’huma­

nité devrait affronter l’anéantissement, à moins que la race humaine

n’accomplisse très vite des progrès moraux et spirituels équivalant

aux progrès techniques. La revue *Life,* dâns son compte rendu du

Prix Nobel de physique, voici sept ans, faisait ressortir que les pro­

grès ultra-rapides des connaissances scientifiques suivaient seulement

une progression arithmétique, alors que l’accroissement de ce qu’on

ignorait s’effectuait en une progression géométrique. Chaque décou­

verte nouvelle amplifie chez l’homme la conscience de ce qu’il ne

connaît pas et ne peut maîtriser. Cette notion l’incite à engager ses

recherches dans de vastes domaines inexplorés — que le résultat soit

bénéfique ou malfaisant — par exemple l’énergie nucléaire, qui peut

supprimer une ville ou le cancer. En dépit du fait que de nombreux

savants .tentent de séparer la morale et la science, si bien que cette

dernière devient totalement amorale, les conséquences métaphy­

siques sont plus évidentes à notre époque que jamais auparavant.

99

LE VIDE INTERIEUR

Nombre de gens sensés se rendent compte maintenant qu’ils ne

peuvent se nourrir d’un régime diététique de lieux communs. Com­

ment le Christ vivant peut-il combler leur attente? En réfléchissant

aux besoins de l’homme, présents et étemels, nous découvrons que

l’actualité de Jésus-Christ quant à l’homme du vingtième siècle se

révèle dans ses propres paroles. Les affirmations “Je suis”, répétées

dans l’évangile de Jean, nous fournissent le fil conducteur, car elles

s’adaptent à l’homme moderne et à ses besoins.

Combler le vide interne, qui est la plaie de trop d’existences

aujourd’hui, est un besoin vital. Les gens se dopent souvent par

toutes sortes d’activités et de stimulants extérieurs. Mais écartons

cette excitation extérieure, laissons-les en tête-à-tête avec leurs pen­

sées, et ils deviennent moroses, anxieux et misérables. Ils ressentent

en eux ce vide douloureux auquel ils ne peuvent échapper. Ils pren­

nent conscience de leur manque de ressources intérieures pour

affronter les épreuves de la vie; tous leurs soutiens sont extérieurs

à eux-mêmes. Or, rien venant de l’extérieur ne saurait engendrer un

effet durable. Un contentement permanent ne peut venir que de ce

qui est en nous-mêmes.

Dans Jean 6.35, le Seigneur Jésus-Christ déclare: “Je suis le

pain de vie. Celui qui vient à moi n’aura jamais faim, et celui qui

croit en moi n’aura jamais soif.” Quel éblouissement merveilleux se

produit quand nous entrons en communion personnelle avec Jésus-

Christ en tant que personne vivante ! Il pénètre en notre être intérieur

et comble le vide spirituel, car lui seul le peut. Parce qu’il demeure

en nous par la présence permanente du Saint-Esprit, nous ressentons

une quiétude sans pareille. Saint Augustin, et beaucoup d’autres au

cours des siècles, ont fait écho à cette révélation : “Tu nous as faits

pour toi, ô Dieu, et notre cœur est rongé d’inquiétude jusqu’à ce

qu’il trouve en toi son repos.” Dieu nous a ainsi formés: des créa­

tures dépendant de leur Créateur pour atteindre leur stature normale

et l’accomplissement de leur plénitude. Nous ne pouvons accomplir

les desseins de notre Maître à notre égard que s’il occupe le centre

de notre, vie.

Etre libéré de la dépendance des choses extérieures en ce qui

concerne les plaisirs et l’épanouissement de la vie, cela revient à

100

s’attabler devant un steak de faux filet après s’être contenté pendant

des mois d’épluchures de pommes de terre. Quand nous ne sommes

plus soumis à la sujétion des choses matérielles extérieures, cela

n’implique pas que nous devions nous en abstenir. Nous pouvons,

par exemple, jouir d’un concert, d’un superbe coucher de soleil, en

glorifiant Dieu. Mais nous ne dépendons plus de ces choses pour

satisfaire nos aspirations. Tout comme notre Seigneur, nous dispo­

sons pour notre subsistance d’une nourriture que les autres n’ont

pas, à savoir, faire la volonté de notre Père qui est dans les cieux

(Jean 4.34). Nous profitons des ressources qui sont en notre être

intérieur par le Seigneur Jésus-Christ. Nous tirons plaisir des choses

extérieures mais nous ne sommes plus sous leur dépendance.

Jésus-Christ est “la chose” après laquelle soupirent beaucoup

d’êtres. C’est lui seul qui remplira leur vide douloureux et les libé­

rera de leurs fausses sujétions.

L’ABSENCE DE BUT DANS LA VIE

Il est un autre domaine essentiel où il nous faut intervenir : c’est

l’absence de but, le manque d’idée directrice qui caractérisent notre

époque et particulièrement le milieu étudiant. A la suite d’une cause­

rie, pas mal d’étudiants viennent me trouver et me disent: “On

pourrait croire que vous avez fait mon portrait. Je me demande ce

que je fabrique ici à l’université. Je ne sais pas pourquoi je prends

trois repas par jour, pourquoi j’étudie l’architecture (ou la physique,

ou toute autre discipline). Je suis ici parce que j’ai obtenu une allo­

cation d’études (ou parce que mes parents casquent), mais je ne pige

pas à quoi tout cela rime et où ça me mènera. Je suis coincé dans un

tas de routines journalières. C’est dur de potasser bouquin après

bouquin sans connaître le but ni le pourquoi de son boulot !”

A ce besoin, le Seigneur Jésus-Christ répond : “Je suis la lumière

du monde, celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais

il aura la lumière de la vie” (Jean 8.12). Quand nous suivons le Sei­

gneur, nous découvrons un but et un sens à notre vie, parce que nous

vivons dans la lumière de Dieu lui-même qui nous révèle sa volonté

à notre égard. Nous ne sommes jamais réduits à tâtonner dans les

ténèbres de la confusion. Ne vous est-il pas arrivé de vous diriger à

101

l’aveuglette dans une pièce obscure en essayant de trouver le com­

mutateur? Vous frôlez un objet. Puis vous sentez quelque chose

racler votre visage. Vous franchissez un mètre et vous heurtez une

corbeille à papier. Votre cœur bat la chamade. Vous éprouvez une

impression d’insécurité. Enfin vous trouvez le commutateur, la

lumière jaillit et vous vous orientez. Immédiatement vous êtes rassuré.

Vous savez exactement où vous en êtes.

Notre expérience est du même genre quand nous parvenons à la

connaissance du Seigneur Jésus-Christ. Il nous conduit hors de notre

confusion et de notre insécurité vers sa lumière. Nous situons notre

vie dans le contexte de la volonté de Dieu et du sens qu’il attribue

à l’Histoire. Cette vision confère à notre existence sa portée, son

sens et son but.

L’essentiel de la volonté de Dieu nous est déjà révélée dans les

Ecritures. Lorsque nous obéissons à la volonté de Dieu telle que

nous la connaissons, il nous précise plus clairement les détails qui

nous sont nécessaires. Quand nous lui confirmons que nous sommes

prêts à accepter sa volonté, quelle qu’elle soit, il nous révèle progres­

sivement les autres détails relatifs au lieu et à la nature de notre

action. Ces précisions, qui revêtent tant d’importance pour nous

individuellement, sont en un sens de simples incidents dans l’optique

de la vision divine. Dieu rassemble pour lui-même un peuple de toute

tribu, de toute langue, de toute race et de toute nation, un peuple

qui portera témoignage par sa conformité au Christ. C’est ainsi que

Dieu fait l’Histoire. Quand il amènera l’Histoire à sa conclusion, alors

vous et moi aurons le privilège d’avoir participé à l’œuvre étemelle

de Dieu.

Notre vie a une portée, un sens et un but, non seulement pour la

durée de notre existence terrestre, mais pour l’éternité. Songez-y.

Beaucoup de gens se fixent un but pour le moment présent, mais

dans la plupart des cas, à fort brève échéance; ces buts divers ne

procurent pas une satisfaction pleine et entière; ils n’ont aucun sens

en termes d’éternité. Pour avoir un sens final, notre vie ne doit pas

être envisagée pour un laps de temps limité, mais projetée jusqu’en

éternité. J1 y a tellement d’individus aujourd’hui qui ne savent ce

qu’est la vie; ils tâtonnent dans les ténèbres, sans Christ. Ils sont

aussi désemparés qu’un navire sans gouvernail. Si nous leur révélons

que le Seigneur Jésus-Christ est celui qui peut diriger leur vie errante

102

et leur fixer un but ultime, ils peuvent être attirés vers lui et le lais­

ser agir pour répondre à leurs aspirations.

LA PEUR DE LA MORT

L’homme cherche un antidote à sa peur atavique de la mort;

seul le Seigneur Jésus-Christ peut satisfaire ce besoin. Quand on est

jeune, la mort paraît une notion académique, abstraite. On ne

s’attend pas à mourir bientôt et l’on ne réfléchit guère à cette éven­

tualité. Mais la mort peut s’imposer brutalement à la pensée comme

une possibilité à brève échéance.

A notre époque nucléaire, des jeunes en nombre surprenant se

sont mis à penser sérieusement à la mort. Ils ont la conscience aiguë

que nous vivons tous à deux doigts de l’anéantissement. Que quel­

qu’un appuie sur un bouton et tout saute. Le sondage profond sur

la psychologie des Américains, effectué par Samuel Lubell, qui étudie

ce que disent les gens pour en déduire ce qu’ils pensent réellement,

met en évidence le souci majeur des personnes interrogées. Pour la

plupart, le point crucial de l’élection présidentielle était de choisir le

candidat qui réussirait à éviter la guerre nucléaire. Cette menace

d’une ruine et d’une mort soudaine hante l’esprit des gens, bien

qu’ils la dissimulent en leur for intérieur.

La crise de Cuba ébranla les optimistes invétérés comme l’avait

déjà fait le blocus de Berlin. Qu’adviendra-t-il, se demandaient-ils,

si les Etats-Unis se trouvent entraînés. Je venais tout juste de com­

mencer mon travail parmi les étudiants lorsque, en 1950, éclata la

guerre de Corée. A coup sûr, au cours de chacune de mes discus­

sions avec les étudiants, l’un d’eux me demandait : “Supposez qu’on

m’embarque pour la Corée, et que, là-bas, une balle me soit destinée

comme spécialement marqué à mon numéro matricule. Où irai-je

après ma fin? Quelle assurance puis-je avoir d’une vie après la mort?”

Avec puissance, le Seigneur Jésus-Christ s’adresse à ceux dont

l’esprit est troublé par la pensée de la mort. Dans Jean 11.25-26,

il déclare: “Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi

vivra, quand même il serait mort; et quiconque vit et croit en moi

ne moufra jamais.” Quand nous venons à le connaître dans une

expérience personnelle, Jésus-Christ nous délivre de la crainte de la

mort. La mort cesse d’être la grande inconnue. Par le Sauveur nous

103

sommes introduits en la présence du Dieu vivant que nous aimons.

Cette certitude permit à Paul de s’écrier avec une joie triomphante:

“O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon” (1 Corin­

thiens 15.55)? Au lieu de redouter la mort, nous savourons par

anticipation l’expérience la plus exaltante que nous puissions jamais

connaître.

J’espère qu’aucun d’entre nous ne s’est jamais complu dans

cette image naïve d’un ciel où, confortablement assis sur un nuage

rose numéroté, on est en train de gratter une harpe. Il est évident

que nous en aurions marre du ciel dès la première semaine. Nous

n’avons pas à nous suggestionner par des idées aussi saugrenues;

soyons sûrs que le ciel ne sera pas un lieu ennuyeux. Certes, nous ne

sommes pas en possession de tous les détails, car Dieu n’a pas jugé

utile de nous en informer. Mais d’après ce qu’il nous a révélé, nous

pouvons déduire que le ciel sera une expérience dynamique, bien

au-delà de ce que peut imaginer notre esprit borné. Ce sera la quin­

tessence de la joie, de la plénitude et des chants. Bien que nous ne

comprenions pas complètement ce que sera le ciel, nous portons nos

regards en avant vers ce moment où nous serons pour toujours avec

le Seigneur. Aussi sommes-nous à même de faire comprendre aux

autres que Jésus-Christ lui-même est la solution à leur crainte

actuelle de la mort. Tant que nous ne voyons pas personnellement

la mort à l’affût, nous ne pouvons être sûrs par expérience que le

Christ nous a délivrés de cette peur. Qu’il est merveilleusement facile

d’affirmer que le Christ possède ce pouvoir quand on se délasse avec

des amis autour d’un bon feu, après un repas délicieux! Mais c’est

tout à fait différent de le dire quand il est vraisemblable que vous

allez affronter la mort. Des circonstances telles qu’une opération

chirurgicale critique amènent souvent un individu face au trépas.

Quand j’ai subi une intervention sur le cœur il y a quelques années,

j’ai fait l’expérience profonde de la puissance du Christ pour juguler

la crainte de la mort. Cette preuve fut un des résultats secondaires

mais combien précieux de l’opération chirurgicale. Jusque-là, j’avais

toujours défendu l’idée que les chrétiens n’éprouvent aucune peur

de la mort, mais cette assurance n’était pas basée sur une expérience

vécue.

Quand, au matin de l’intervention chirurgicale, on vint m’injec­

ter la pré-anesthésie, je connaissais mes chances. Je savais que selon

104

toute probabilité l’opération réussirait; cependant subsistait l’éven­

tualité que je ne revienne pas vivant du bloc opératoire. Une inter­

vention chirurgicale sur le cœur, savez-vous, peut être couronnée

d’un plein succès mais il se peut que le malade meure parce qu’une

des soixante-quatorze autres incidences en jeu peut flancher. Ce

matin-là, une joie et une paix dont je connaissais l’origine extérieure

à moi-même inondèrent mon être; jamais je ne l’oublierai. Si j’avais

nourri l’idée que la paix devant la mort pouvait naître d’un pur rai­

sonnement, cette illusion se serait dissipée d’un seul coup; j’eus la

révélation que je ne pouvais par moi-même affronter cette crise.

Une frayeur mortelle s’était emparée d’un autre malade qu’on

amenait pour une ablation de l’appendice. Si un raisonnement logi­

que avait fait l’affaire, notre homme aurait pu bannir sa peur. Quant

à moi, les accents du *Messie* de Haendel résonnaient dans ma tête

pendant que le chariot m’emmenait vers la salle d’opération. Alors

que les infirmières préparaient la piqûre de pentothal, je plaisantais

même avec elles sur le temps que je résisterais avant de sombrer

dans l’inconscience; je crois que j’ai pu compter jusqu’à six. Quelle

expérience merveilleuse de soumettre ainsi sa conviction théorique

à l’épreuve des faits et de constater qu’elle était indéniablement vraie !

Et parce que c’est vrai, nous pouvons inviter quiconque cherche à

s’affranchir de la crainte de la mort à se tourner vers le Seigneur

Jésus-Christ pour trouver en lui la seule solution valable.

LA SOIF D’UNE PAIX INTERIEURE

Une autre forme du besoin qui se manifeste aujourd’hui est

l’aspiration à une paix intérieure. Un médecin chrétien de la côte

ouest des Etats-Unis effectua parmi ses malades, et pendant trois

années consécutives, une enquête informelle. Il désirait savoir quel

vœu unique ils formuleraient s’ils étaient sûrs de l’exaucement. La

paix du cœur, de l’esprit et de l’âme fut le souhait primordial de

quatre-vingt-sept pour cent de ses clients. La vente phénoménale

des livres religieux, ces dernières années, confirme cette soif que

rien n’étanche. Les gens n’ont pas la paix intérieure mais ils la dési­

rent désespérément. Au tréfonds d’eux-mêmes, ils se rendent compte

que tout ce qui les comble dans la vie — les biens matériels, le pou­

voir, le prestige, la renommée — se réduira en poussière et en cendres.

105

Ils soupirent après cette paix et cette joie intérieure qui surpassent

les choses éphémères.

Une fois encore notre Seigneur fournit la réponse à ce besoin de

l’homme. Sa promesse dans Jean 14.27 est plus que suffisante: “Je

vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas

comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne

s’alarme point.” Sa paix diffère de celle que le monde donne. La

paix que nous trouvons dans le monde peut sembler de bon aloi sur

le moment, puis elle s’évanouit. “Je ne suis pas du monde”, dit

notre Seigneur (Jean 17.14). Par conséquent, il peut donner une

paix qui transcende ce monde, une paix profondément ancrée, per­

manente, étemelle. Cette quiétude du cœur, de l’esprit et de l’âme,

aux fondements si solides, est bâtie sur notre communion person­

nelle avec Jésus-Christ, de qui nous attendons tout. Il nous demande

simplement d’accepter son invitation : “Venez à moi, vous tous qui

êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos” (Matthieu 11.

28). Les gens donneraient des millions si le repos'pouvait s’acquérir

avec de l’argent. Mais on ne peut l’obtenir ainsi. Le Seigneur Jésus-

Christ accorde sa paix seulement à ceux qui veulent la recevoir

comme un don gratuit.

SOLITUDE ET SENTIMENT D’ABANDON

En cinquième lieu, bien que nous éprouvions tous un besoin

fondamental d’affection et de sécurité, le sentiment d’abandon est

général de nos jours. Un sociologue d’Harvard, David Riesman, attira

notre attention sur ce fait dans son livre à fort tirage: *La foule soli­*

*taire.* Il souligne que beaucoup d’individus n’existent que comme de

simples figurants au sein de la foule.

Avec force, notre Seigneur s’est identifié à ce besoin particulier

en proclamant: “Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie

pour ses brebis” (Jean 10.11). Un berger veille sur son troupeau, et

il en prend grand soin. Notre Seigneur a tellement pris sa tâche à

cœur qu’il donna sa vie pour ses brebis. Il nous a ensuite pleinement

réconfortés par ces mots: “Voici, je suis avec vous tous les jours jus­

qu’à la fin du monde” (Matthieu 28.20), et aussi: “Je ne te délais­

serai point, et je ne t’abandonnerai point” (Hébreux 13.5). Un après-

midi, alors que nous vivions dans la cité de New-York, une étudiante

106

vint trouver ma femme. Elle se sentait lamentablement abandonnée;

elle ne pouvait, pensait-elle, se confier à personne à cause d’incom­

préhensions et rebuffades à ce sujet, tant de la part de sa famille que

d’amis. Alors que mon épouse lui exposait la façon dont Jésus-Christ

pouvait satisfaire les aspirations de sa vie, la jeune fille leva vers elle

des yeux embués de larmes en demandant : “Voulez-vous dire qu’il

ne m’abandonnerait jamais; qu’il m’aimerait toujours si je lui con­

fiais ma vie?” Ma femme lui assura qu’il en était bien ainsi, car

l’autorité des paroles du Christ, et la preuve que constituait sa propre

expérience, confirmaient la fidélité du Seigneur.

La présence de Jésus-Christ a-t-elle jamais dissipé votre impres­

sion d’abandon? Du fait de mes très fréquents déplacements, il

m’arrive d’être seul dans une grande gare, et de n’y rencontrer per­

sonne de ma connaissance. C’est alors merveilleux, dans de telles

circonstances, de s’approprier par la foi la présence du Seigneur et

de sentir que je ne suis jamais seul. C’est une expérience exaltante

de savoir que nous ne serons jamais seuls parce que le Seigneur Jésus-

Christ est toujours avec nous.

*Non; jamais tout seul (bis)*

*Jésus mon Sauveur me garde*

*Jamais ne me laisse seul.*

Quand nous imaginons parfois que nous sommes seuls, la tenta­

tion peut se présenter de faire des choses que nous ne ferions pas si

nous nous souvenions que le Christ habite en nous. Mais lorsque

nous admettons consciemment de vivre dans la lumière de sa pré­

sence, c’est un préventif contre le péché aussi bien qu’une énergie

puissante pour promouvoir une vie consacrée.

ABSENCE DE MAITRISE DE SOI

Beaucoup de gens sont confrontés avec le problème du manque

de maîtrise de soi-même. “Je me surprends à faire des choses que je

refusais même d’envisager. Je fais vœu de m’amender, mais je n’y

parviens pas.” Quand des étudiants s’ouvrent à moi de leurs diffi­

cultés, ils admettent presque toujours ce problème. Ils se trouvent

plongés et entraînés dans le comportement général des autres étu­

107

diants, alors qu’ils n’avaient jamais osé concevoir un tel abandon

quand ils étaient encore chez eux. La tornade des pressions sociales

les aspire. Ils essaient de résister, certes, mais ils ne peuvent échapper

à cette emprise tentaculaire. Notre Seigneur évoque cette question

en promettant de nous donner la vie et la puissance. Dans Jean 14.6,

il dit: “Je suis le chemin, la vérité et la vie.” Si, fuyant la tentation,

nous nous reposons sur ses promesses, nous vaincrons nos impulsions

coupables; confions-nous dans sa force pour nous délivrer des tenta­

tions qui surgissent à l’improviste. Il nous remplit de sa puissance et

change notre manque de maîtrise sur nous-mêmes en victoire sur

l’esclavage du péché. Ce pouvoir de transformation caractérise la vie

de beaucoup d’êtres qui sont venus à Jésus-Christ. C’est particulière­

ment manifeste chez les individus issus d’un environnement païen

et qui s’insèrent dans un mode de vie radicalement différent. Jésus-

Christ a brisé les chaînes qui les privaient de volonté et de self-

contrôle et leur a donné la puissance qui, ils le savent bien, ne pou­

vait avoir sa source en eux-mêmes. C’est là un des attributs les plus

puissants de Jésus-Christ et qui concerne particulièrement l’homme

du vingtième siècle.

LA PENSEE VEUT S’INTEGRER A UN ENSEMBLE

Dans ses paroles: “Je suis le chemin, la vérité et la vie”, notre

Seigneur évoque également une autre aspiration essentielle de

l’homme: l’intégration de sa pensée dans un tout. Un étudiant de

l’Université de Wisconsin soumit à l’un de mes amis le problème sui­

vant: “J’ai terminé mes 144 heures obligatoires de cours, et dans

quinze jours je me présente à l’examen final. Mais j’ai l’impression

de quitter l’Université avec, pour tout bagage, un sac de billes à la

main. Je ne saisis pas les relations entre les divers cours que j’ai suivis.

Ils ne me semblent pas aller de pair. On dirait plutôt des billes indé­

pendantes dans un sac.” Ce garçon-là ne connaissait pas celui qui est

la Vérité — le seul qui soit la vérité absolue, duquel toute vérité

découle, dans lequel toutes les formes de la vérité sont solidaires

et liées en faisceau. Toutes sortes de choses commencent à se ranger

à leur vraie place en Jésus-Christ quand nous arrivons à le considérer

comme celui qui est l’ultime et unique vérité.

108

JESUS-CHRIST EST LA VERITE

En tant que chrétiens nous détenons l’autorité pour annoncer

Jésus-Christ, car il est la Vérité. Nous ne propageons pas le message

en nous basant sur des fondements purement pragmatiques, bien

que l’Evangile soit vrai du point de vue pragmatique. Notre démarche

ne présente pas Dieu comme un groom à l’échelle cosmique prêt à

satisfaire tous nos caprices. Nous ne proclamons pas que le christia­

nisme est vrai puisqu’il agit. Non; le christianisme agit parce qu’il est

vrai. Jésus-Christ est la Vérité. Notre Seigneur parla avec une autorité

irrésistible quand il déclara: “Le ciel et la terre passeront, mais mes

paroles ne passeront point” (Marc 13.31). Aussi'ne devrions-nous

pas présenter Jésus-Christ aux autres simplement d’un point de vue

pragmatique, bien que ce soit vraiment un aspect très *dynamique*

de l’Evangile. Il nous faut toujours fonder notre message sur la vérité

révélée de Dieu et l’autorité de Jésus-Christ lui-même. Ainsi nous

pouvons montrer à quel point Jésus-Christ répond aux besoins

contemporains, et comment il peut satisfaire, par une expérience

personnelle vécue, tous ceux qui nous entourent. Notre propre

expérience en ce domaine aidera un individu à voir combien sont

actuelles et dignes de confiance les promesses de Jésus-Christ.

Dans ce court chapitre, nous n’avons certainement pas exploré

le domaine de toutes les aspirations de l’homme de notre époque ni

envisagé comment Jésus-Christ peut pourvoir à tous les cas spéci­

fiques. Nous n’avons pas non plus la prétention de croire que toutes

nos luttes prennent fin du fait de notre conversion. Croyez-le, nous

avons encore des problèmes dans la vie chrétienne, et en masse. En

fait, beaucoup de chrétiens en ont plus que jamais. La différence

c’est que le Seigneur Jésus-Christ se tient à nos côtés tout au long

de la lutte, et c’est lui qui fait vraiment toute la différence.



*Grattez quelqu'un où ça le démange.*

109

1. La liberté chrétienne

Les vrais chrétiens désirent mener une vie sainte. Jacques nous

invite avec insistance à nous “préserver des souillures du monde”

(Jacques 1.27). Paul reprit le commandement de F Ancien Testament :

“Sortez du milieu d’eux, et séparez-vous, dit le Seigneur; ne touchez

pas à ce qui est impur”(2 Corinthiens 6.17). Pierre, de façon encore

plus catégorique, fît écho aux exigences de Dieu : “Vous serez saints

car je suis saint”(l Pierre 1.16). Aujourd’hui les pasteurs et même

des amis bien intentionnés sont aptes à nous exhorter par ces versets,

ou d’aut-res de la même veine.

Mais quel sens donnons-nous aux termes “spirituel et “mon­

dain”? Avant de pouvoir avancer dans la voie de la spiritualité, il

nous faut avoir une compréhension claire et réaliste de ces expres­

sions. Nos idées à ce sujet affectent notre conduite envers les jeunes

chrétiens issus de milieux non religieux; elles conditionnent les con­

seils que nous donnons aux autres pour qu’ils mènent une vie sainte;

elles infléchissent les méthodes que nous utilisons à l’égard des

enfants de l’école du dimanche ou de notre propre foyer. Notre

conception de la sainteté influe aussi sur nos relations avec les chré­

tiens qui sont plus stricts ou plus libéraux que nous-mêmes dans

leur attitude à l’égard de certains divertissements et coutumes.

Beaucoup de gens considèrent la spiritualité et la mondanité

comme un catalogue de choses “à faire” ou “à ne pas faire”. Sans y

prendre garde, ils rabaissent la sainteté que Dieu requiert en la rédui­

sant à l’observance de règlements.

La Bible est explicite quand elle établit la loi qui s’applique à

certains domaines du comportement chrétien. Par exemple: “Tu

ne tueras pas. Tu ne commettras pas d’adultère. Tu ne déroberas pas.

111

Tu ne convoiteras pas.” De tels commandements sont universels. Ils

concernent tous les hommes, en tout lieu et en tout temps; ils ne

laissent aucune place pour le doute ou pour la divergence d’opinion.

Quiconque cherche dans la prière l’indulgence de Dieu pour se com­

plaire dans l’un de ces péchés perd son temps; on peut le lui affirmer

en s’appuyant sur l’autorité de la Parole de Dieu.

Nos conflits d’opinions relatifs à l’attachement aux choses de ce

monde portent sur d’autres activités que la Bible ne mentionne pas

explicitement: radio, télévision, cinéma, danse,jeux de cartes, ciga­

rettes, fards, *ad infïnitum.* La liste est sans fin parce qu’on trouve

toujours un groupe pour discréditer un certain comportement, ce qui

restreint la liberté d’autres chrétiens-. L’objet n’existait pas quand la

Bible fut écrite; aussi est-il naturel qu’elle n’en fasse pas mention.

L’absence d’une codification biblique explicite pour beaucoup

de ces points contestables est justement à l’origine du problème. Les

diversités géographiques et culturelles au sujet de la conduite chré­

tienne compliquent encore davantage la question. Pendant les trois

premières années que nous avons passées au Texas, la comparaison

des normes de vie chrétienne entre le Nord et le Sud dçs Etats-Unis

se révéla pleine d’intérêt,. Un exemple typique: l’usage des cosmé­

tiques. L’emploi des produits de beauté ne soulève aucune objection

pour la femme chrétienne au Texas. Elle les utilise jusqu’à outrance,

malgré sa foi véritable et sans faille. Au contraire, dans le Nord où

j’ai été élevé, beaucoup de milieux religieux considèrent l’utilisation

d’un rouge à lèvres comme le signe évident que celle qui en fait

usage est “mondaine” et ne saurait être en communion totale avec

Jésus-Christ. Comme quoi, l’échelle des valeurs est variable.

Quand j’ai visité l’Europe, j’ai découvert que beaucoup de chré­

tiens français boivent du vin comme une chose toute naturelle.

Leur foi ne s’oppose pas à cette habitude ancrée dans les mœurs. Et

pourtant, dans beaucoup de régions des Etats-Unis, on fait de la

boisson un critère de jugement majeur. Certains attribuent une auto­

rité biblique à leur propre mode de vie (habitudes que des circons­

tances particulières peuvent justifier scripturairement); mais partant

de là, ils généralisent et s’efforcent d’ériger en règle impérative leur

code de conduite. Les normes du comportement chrétien varient et

la diversité qui en résulte est extrême; on s’en rend compte dans un

institut international de formation pour les futurs missionnaires.

112

QU’EST-CE QUI EST LEGITIME?

Le problème d’une conduite chrétienne normative n’est pas neuf,

tant s’en faut. Au premier siècle, Paul dut faire clairement le point,

aussi bien auprès des chrétiens de Rome que de Corinthe. Evoquant

la situation à Rome, Paul établit les principes de base dans Romains

14. Il s’adressait à une église cosmopolite qui comprenait des Gentils,

dont certains n’avaient jamais adoré des idoles et d’autres issus de

l’idolâtrie païenne, ainsi que des judéo-chrétiens qui tenaient ferme­

ment à leur héritage de cérémonies et de jours saints. En Jésus-Christ,

tous ces croyants ne formaient plus qu’un seul corps. Mais leurs

antécédents et leurs codes de conduite provoquaient néanmoins des

divergences.

La viande était l’objet d’une controverse. Cette viande litigieuse

avait servi probablement au culte des idoles avant d’être mise en

vente sur la place du marché. On peut supposer qu’à Rome les

malentendus étaient semblables à ceux que connaissait Corinthe,

tels qu’ils sont décrits dans 1 Corinthiens 8.1-13 et 10.25-29. Quel­

ques croyants, probablement les judéo-chrétiens, mangeaient cette

viande sans le moindre scrupule de conscience. On peut imaginer

l’un d’entre eux, alors qu’il déambulait entre les étals des bouchers,

se disant : “Elle a été offerte à une idole vaine et sans valeur? Et

alors? La viande, c’est de la viande, et j’aime la viande.” Voyez-vous,

les Juifs ne tenaient aucun compte du saçrifice païen qui n’altérait

pas la qualité de la viande. Mais les autres fidèles — ceux qui avaient

adoré les idoles — étaient fortement choqués de voir leurs frères en

la foi se régaler de cette viande. Ils en avaient mangé autrefois en

participant au culte idolâtre. En renonçant aux idoles, ils avaient du

même coup renoncé à la viande; dans leur esprit, les deux actes

étaient indissolublement liés. Aussi étaient-ils bouleversés de voir

acheter et consommer cette viande.

Une seconde controverse déchira l’église de Rome. Cette fois,

vraisemblablement, les initiateurs en furent les chrétiens juifs qui ne

pouvaient admettre le dédain scandaleux des Gentils à l’égard des

jours saints et des cérémonies religieuses. Les Gentils, surpris qu’une

aussi petite affaire trouble les Juifs, s’enquirent probablement:

“Qu’a-t-elle à voir, cette observance, avec le christianisme? La seule

chose qui compte, c’est Jésus-Christ. Maintenant nous avons le privi­

113

lège de le connaître. Vous pouvez célébrer vos jours saints et vos

fêtes si cela vous chante. Nous n’y voyons pas d’inconvénients;

agissez à votre guise. Mais nous ne saurions considérer ces obser­

vances comme partie intégrante du christianisme.”

La tension était réelle entre les deux camps qui se complaisaient

chacun dans la même erreur: ils prétendaient que leurs coutumes et

leur forme de culture constituaient les règles exclusives du christia­

nisme. Mais la source du malentendu était encore plus profonde.

Les contestataires tiraient du comportement extérieur de leurs

opposants des conclusions d’ordre spirituel, au lieu de chercher à

comprendre les réactions et motivations intérieures. Cette erreur

subtile risque de nous circonvenir également si nous n’y prenons

garde. Puisque notre église contemporaine affronte des problèmes

semblables, référons-nous aux principes judicieux et pratiques que

Paul précise dans Romains 14.

*Ne portez pas de jugement*

Ce premier principe est exposé dans les versets 3 et 4 ainsi que

10 à 13 : “Que celui qui mange ne méprise point celui «qui ne mange

pas, et que celui qui ne'mange pas ne juge point celui qui mange,

car Dieu l’a accueilli. Qui es-tu, toi qui juges un serviteur d’autrui?

S’il se tient debout, ou s’il tombe, cela regarde son maître. Mais il se

tiendra debout, car le Seigneur a le pouvoir de l’affermir.” Dieu est

notre maître et notre juge. Il ne nous incombe pas de nous ériger en

juge de quiconque. Si l’Ecriture n’est pas explicite concernant telle

activité, nous n’avons aucun droit de critiquer ou d’absoudre une

personne parce que sa conduite n’est pas conforme à nos concep­

tions. Ce principe joue à double sens. Appliquons-le à une distraction

qui ne prête pas à controverse, le jeu de patience. Je puis croire que

j’ai entière liberté de m’absorber dans ce jeu. Mais cette liberté ne

me confère pas le droit d’appeler “vieille baderne” la personne qui

s’en abstient. D’autre part, je peux ne pas me sentir la liberté de me

complaire en ce passe-temps. Je ne peux en conséquence accuser un

autre chrétien de mondanité parce qu’il s’installe devant son jeu de

puzzle.

C’est notre attitude à l’égard des autres chrétiens qui compte.

Quatre-vingt-dix pour cent de la tension que suscite la conduite

seraient éliminés si notre comportement correspondait à nos convic­

114

tions. Se conformer au comportement ambiant n’est pas une solu­

tion. Il n’est pas nécessaire d’adopter les règles de conduite d’autrui.

Mais nous, qui sommes si prompts à juger, devons accepter tout frère

chrétien et prendre conscience que, soit qu’il se tienne ferme soit

qu’il chute, c’est Dieu seul qui peut le juger et pas nous.

*Que la conviction dicte la conduite*

Le second principe, qui apparaît au verset 5, met l’accent sur

notre propre responsabilité devant Dieu : “Tel fait une distinction

entre les jours, tel autre les estime tous égaux. Que chacun ait en

son esprit une pleine conviction.” La conviction personnelle — et

non la pression sociale ou quelque motivation encore moindre —

devrait façonner notre conduite. En tant que chrétiens, nous dési­

rons honorer le Seigneur Jésus-Christ en faisant tout ce qui lui plaît

et le glorifie. Ainsi fondons-nous nos actes sur ce que nous croyons

être la volonté de Dieu à notre égard. Ce principe intérieur reste

impératif en tout lieu, en toutes circonstances, et en tout temps.

Nous pouvons mieux en saisir le sens si nous considérons l’édu­

cation d’un enfant. Comme j’ai deux jeunes enfants, j’attache un

grand prix à l’application de ce principe. Si, par exemple, nous ten­

tons d’immobiliser notre fils dans une camisole de “permis” et

“interdit”, sans l’aider à comprendre “pourquoi”, il est prêt à rejeter

toutes nos interdictions dès qu’il échappe à l’emprise de ses parents.

Pourquoi? Parce qu’il ne comprend pas les raisons qui nous poussent.

Les chrétiens néophytes sont des enfants, spirituellement parlant.

Nous les incitons à se conformer à notre type conventionnel de vie

chrétienne avant même qu’ils aient eu l’occasion de découvrir per­

sonnellement la volonté de Dieu à leur intention; alors, quand ils

s’éloignent de nous, ils abandonnent généralement en bloc notre

code familier de conduite pour revenir à certaines de leurs habitu­

des d’avant leur conversion. Il nous faut avoir la conviction que

*notre* conduite glorifie Dieu. Quand nous agissons, ou nous abste­

nons d’agir, que ce soit avec conviction au nom du Seigneur; alors

ce que nous devons faire ou ne pas faire ne pose plus de problème

et ne constitue pas un fardeau mais une joie. Aussi longtemps que

nous sommes personnellement convaincus, ce principe tiendra

ferme, en dépit des circonstances et des personnes. Mais chacun de

nous a besoin de penser et repenser sa propre conduite à la lumière

115

du Nouveau Testament pour s’assurer qu’il suit la voie que Dieu a

tracée pour lui.

*Toute notre vie appartient à Dieu*

Ce troisième principe a trait aux bases de notre conviction per­

sonnelle. Au verset 8, nous lisons: “Si nous vivons, nous vivons

pour le Seigneur; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur.

Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes

au Seigneur.” L’intégralité de notre vie doit être remise à Dieu pour

sa gloire. Toute la trame quotidienne de notre vie — pas seulement

les moments consacrés à la prière, à la lecture de la Bible ou au

témoignage — appartient à Dieu. Dans une vie chrétienne, il n’y pas

de cloisons étanches entre ce qui relève du domaine spirituel et ce

qui appartient au monde séculier. Nous méditons les Ecritures en

vue de la gloire de Dieu. Une partie d’échecs devrait également glori­

fier Dieu. Comment peut-on jouer aux échecs àJa gloire de Dieu?

C’est très simple, si nous reconnaissons d’emblée que notre vie

entière, chaque once d’énergie, chaque minute de notre temps,

chaque centime, appartiennent à Jésus-Christ. Nous sommes seule­

ment ses serviteurs; et il attend de nous que nous mettions à sa

disposition toutes les composantes de notre vie pour que sa volonté

s’accomplisse en nous. Il y a des moments où c’est un devoir pour

moi de jouer aux échecs au lieu d’étudier la Bible., A d’autres, la

méditation de la Bible s’impose au lieu d’une partie d’échecs. Nous

faisons alors l’expérience d’une libération merveilleuse (tension inu­

tile) lorsque nous prenons conscience de cette vérité et que nous

vivons pleinement dans la communion divine, avec l’intention

dlionorer Jésus-Christ.

Certains chrétiens se reprochent parfois de profiter de la vie.

Avez-vous jamais éprouvé un sentiment de culpabilité parce que

vous avez savouré avec délices un steak de premier choix? Il n’y a

aucune raison de s’estimer fautif. Dans 1 Timothée 6.17, Paul rap­

pelle à Timothée l’un des points forts de l’Ecriture, à savoir que

“Dieu nous donne avec abondance toutes choses pour que nous en

jouissions”. Justement parce que nous sommes chrétiens, nous pou­

vons goûter plus complètement que les autres toutes les formes de la

beauté et de la joie. Un très bel hymne anglais exprime fort bien ces

vérités: “Le ciel est d’un bleu plus doux, la nature qui nous envi­

116

ronne est d’un vert plus tendre et dans chaque nuance de couleur vit

et vibre un quelque chose qu’un œil non dessillé encore par Christ

ne saurait discerner.” Au lieu de s’en tenir â une impression de

malaise confus quand nous trouvons notre plaisir dans quelque

chose, profitons sans arrière-pensée, pour la gloire de Dieu, de tout

ce qu’il met à notre disposition.

“Est-ce bien ce que je devrais faire maintenant?” Telle est la

question que nous devrions nous poser. Parfois notre devoir est

d’être sur le seuil de notre porte à déblayer la neige au lieu de prier;

à d’autres moments, il nous faut oublier la neige accumulée et tom­

ber à genoux. Le vrai christianisme ne se limite pas aux activités

dites spirituelles ni aux heures consacrées à la communion de nos

frères en la foi. Jésus-Christ est tout aussi réel et agissant à quatre

heures le mardi après-midi au laboratoire ou à la bibliothèque, chez

nous ou au bureau, que le dimanche matin au culte de dix heures. Il

se tient à notre côté tout au long de notre pèlerinage terrestre. Cha­

que aspect, chaque instant de notre vie appartiennent à Dieu et

peuvent le glorifier. Cette notion a-t-elle un jour jailli dans votre

esprit? Ou vous en tenez-vous à une existence cloisonnée? L’habi­

tude que nous avons de trier mentalement les choses spirituelles et

les choses matérielles et de les ranger dans des compartiments

étanches peut expliquer pourquoi notre vie chrétienne connaît des

échecs au lieu d’une plénitude permanente. Si nous tenons fermes

sur cette conviction que chaque moment peut être vécu dans la

volonté de Dieu et pour sa gloire, alors la vie prend en bloc une

toute nouvelle dimension.

*Dieu se préoccupe de la motivation*

Le quatrième principe apparaît au verset 14: “Je sais et je suis

persuadé par le Seigneur Jésus que rien n’est impur en soi, et qu’une

chose n’est impure que pour celui qui la croit impure.” Un grand

nombre de choses ne sont pas nuisibles en elles-mêmes, mais c’est

l’usage que nous en faisons qui peut être répréhensible. Nous avons

parlé d’un steak succulent. La nourriture est nécessaire, mais nous

pouvons- en faire un mauvais usage et en abuser jusqu’à la goinfrerie.

Le sexe, don si merveilleux de Dieu, devient une des choses les plus

sordides quand sa fonction est dénaturée. En soi, ces actions ne sont

pas critiquables : leur nocivité réside dans leur perversion. Aussi Paul

117

se préoccupe-t-il de notre attitude à l’égard de ces choses. Si nous

croyons qu’il est mauvais pour nous de nous complaire dans une

certaine pratique, et si nous l’exerçons quand même, notre culpabi­

lité est indéniable, même si quelqu’un d’autre estime que cette

action est légitime en ce qui le concerne.

L’attitude que nous adoptons sur tel point est notre propre

affaire à l’égard de notre “frère faible”. Ne considérons pas simple­

ment un frère faible comme une personne pas assez affermie pour

faire ce que nous estimons pouvoir faire. Il n’a pas davantage raison,

le chrétien confirmé qui veut imposer à tous son catalogue légaliste

d’interdictions. Au premier chef, le frère faible est un chrétien qui

n’est pas encore adulte dans sa façon de penser. C’est probablement

un jeune chrétien qui n’a pas encore appris à différencier l’acte de la

motivation qui l’inspire. Au lieu de poser la question essentielle :

“Pourquoi dois-je faire ceci... ou ne pas le faire?” le frère faible juge

des choses spirituelles en fonction d’actes concrets, en prenant cer­

tainement comme critères d’appréciation ceux en usage dans sa

famille ou dans son église.

Ce qui intéresse Dieu — il est bon de le rappeler — c’est la moti­

vation qui commande nos actes. Dans Romains 14.6, Paul dit avec

fermeté : “Celui qui mange, c’est pour le Seigneur qu’il mange, car

il rend grâces à Dieu; celui qui ne mange pas, c’est pour le Seigneur

qu’il ne mange pas, et il rend grâces à Dieu.” Il est question dans ce

texte de deux extrêmes dans le comportement chrétien mais tous

deux sont observés en l’honneur du Seigneur. Un frère faible en la

foi adopte l’un de ces extrêmes comme la *seule* manière juste d’agir

et néglige la motivation qui légitime cette conception. Si donc il

voit quelqu’un pratiquer l’autre extrême, il en sera offensé ou trou­

blé, ou même éprouvera conjointement ces deux sentiments. Il a

besoin d’apprendre - et nous aussi quelquefois — que chez le chré­

tien l’amour pour Jésus-Christ et le désir de lui rendre honneur et

gloire doivent sans cesse tout primer. Alors ce que le chrétien doit

faire ou ne pas faire en découlera comme une conséquence normale.

Aussi quelle attitude adoptons-nous à l’égard des frères faibles? Les

laisser à l’écart et continuer sur notre lancée? Quelques-uns des

chrétiens ont dû avoir la tentation de s’écrier : “Laissons tomber ces

frères faibles! Ils ne sont pas encore adultes; alors pourquoi se tra­

casser à leur sujet?” Paul n’a pas mâché ses mots quand il les a répri­

118

mandés: “Si, pour un aliment, ton frère est attristé, tu ne marches

plus selon l’amour” (Romains 14.15). Nous, chrétiens supposés

adultes, qui avons conscience de l’inanité de fonder des jugements

spirituels sur des actes extérieurs, nous devons faire preuve d’une

maturité suffisante pour nous adapter à nos frères encore dans

l’incertitude. Mus par l’amour de Dieu, nous refuserons d’étre une

cause de trouble, de faux pas ou de chute pour l’un de nos frères,

alors qu’il ne s’agit que d’une question accessoire. Dans 1 Corin­

thiens 8, 9, 10 (et si le sujet vous intéresse, méditez les passages 8.

10-13; 9.19-23 et 10.23-33), Paul précise notre responsabilité à

l’égard des frères plus faibles. Pour sa part, il a décidé que si un

aliment scandalise un frère, il n’en mangerait pas afin de ne pas

scandaliser ce frère. C’est le royaume de Dieu, comprenez-vous, et

non notre liberté personnelle, qui est enjeu. Or, le royaume de Dieu

implique des questions autrement profondes que le respect d’un

jour saint, le fait de manger de la viande, ou quelque acte au goût

du jour. Méditons sur le sens de ce verset 17 de Romains 14: “Le

royaume de Dieu, ce n’est pas le manger et le boire, mais la justice,

la paix et la joie, par le Saint-Esprit.”

En considérant les choses à ce niveau il se peut que nous soyons

amenés à conformer notre comportement à celui d’un frère faible

en la foi, afin justement de l’aider à mieux comprendre le royaume

de Dieu. Mais, conjointement, il ne serait pas bon de lui laisser croire

qu’il peut imposer aux autres sa mesquine conception de la vie chré­

tienne. Nos conseils peuvent l’aider à acquérir une pensée plus mûre.

Telle était l’intention de Paul quand il écrivit ses épîtres aux chré­

tiens de Rome et de Corinthe. Il les aidait à dépasser leur enthou­

siasme naïf concernant l’action extérieure et les encourageait à faire

montre d’une plus grande indulgence envers les chrétiens dont la

conduite différait de la leur.

J’ai acquis une expérience de première main à ce sujet lors

d’une conférence à New-Jersey voici quelques années. J’y fis la

connaissance d’un courtier qui littéralement adorait le base-bail

avant de devenir chrétien. Il s’échinait en hiver comme un esclave

pour réserver les mois d’été à son dieu. Pendant quelque douze

années, 'il n’avait pas manqué une seule partie à Philadelphie.

Il connaissait tous les scores depuis 1910. Pour lui, le base-bail

c’était le dormir, le manger, le boire et le souffle... Alors, il ren­

119

contra le Sauveur et abandonna son idole aux pieds de Jésus.

Vers la fin de notre conférence plutôt houleuse et épuisante, cet

homme m’entendit suggérer à un autre membre de l’équipe : “Dis

donc, après la conférence, je te propose d’aller au stade voir jouer

l’équipe des Phillies. Ils rencontrent les gars de Saint-Louis.” Le

courtier fut frappé de stupeur. Il n’en croyait pas ses oreilles et me

demanda, sidéré : “Comment, vous chrétien, pouvez-vous aller assis­

ter à un match de base-bail?” Certes, je connaissais les tabous de

tout genre repérés dans les milieux chrétiens, mais c’était bien la

première fois que j’entendais vitupérer contre le base-bail. J’en fus

abasourdi et ne sus que répondre sur le coup. Quand il s’enquit pour

la seconde fois: “Comment vous-même et Fred osez-vous prétendre

être chrétiens alors que vous allez à une rencontre de base-bail?”

Fred et moi, nous commençâmes à réfléchir à la situation. Au cours

de notre conversation avec le courtier, nous avons découvert son

problème. Il était semblable à ces chrétiens de Rome qui avaient

autrefois adoré les idoles. Le base-bail avait été sa passion exclusive;

maintenant, il était persuadé que quiconque assistait à une partie de

base-bail (comme le fait de manger de la viande selon l’épître),

fût-il à cent lieues de toute pensée idolâtre, faisait de ce jeu une

idole. Fred et moi, nous avons renoncé à notre match, puisque

notre assistance à cette festivité aurait inutilement perturbé notre

ami à une étape délicate de sa vie chrétienne. Mais nous avons saisi

l’occasion de discuter avec lui et de le conseiller; peu à peu, il

convint que le base-bail ne constituait pas un problème pour tous

les chrétiens. Mais le base-bail restera probablement pour lui, du fait

de ses antécédents, une dangereuse tentation tout au long de sa vie;

de ceci il était nettement conscient. Par la suite, il se rendit compte

qu’il ne lui incombait pas de légiférer pour ceux à qui ce sport ne

posait pas de problème. Quel réconfort pour nous de constater que

son comportement devenait plus adulte.

La responsabilité de notre frère plus faible pèse sur nous. Les

exigences bibliques ne nous permettent pas de poursuivre notre che­

min avec désinvolture, en nous disant : “Il a tort, c’est un naïf : de

toute façon, il ne sera pas d’accord; aussi vais-je l’ignorer.” Mais les

préceptes bibliques n’exigent pas non plus une soumission aveugle

aux conceptions d’autrui; c’est notre propre investigation des Ecri­

tures et la méditation personnelle qui doivent dicter notre conduite.

120

L’exigence biblique requiert que nous examinions les motifs de nos

actes: “Est-ce que vraiment je fais ceci — ou ne fais pas cela — à

cause de mon amour pour Jésus-Christ et dans le désir de l’honorer

ou de le glorifier? Ou la raison en est-elle plus contestable, une raison

qui flanchera si je change de milieu social et culturel?”

Après que notre motif a été précisé, il reste encore à décider

quelle devrait être notre attitude envers telle activité particulière.

C’est surtout un problème quand la position scripturaire n’est pas

explicite. Beaucoup de questions accessoires relatives au comporte­

ment chrétien se situent dans la zone grise du relativisme. Ce qui est

juste pour vous peut être mauvais à mes yeux. Mais Paul nous donne

des conseils judicieux. Dans les versets 14, 22 et 23 de Romains 14,

il trace la ligne de démarcation : “Je sais et je suis persuadé par le

Seigneur Jésus que rien n’est impur en soi, et qu’une chose n’est

impure que pour celui que la croit impure... Cette foi que tu as,

garde-la pour toi devant Dieu. Heureux celui qui ne se condamne

pas lui-même dans ce qu’il approuve ! Mais celui qui a des doutes au

sujet de ce qu’il mange est condamné, parce qu’il n’agit pas par con­

viction. Tout ce qui n’est pas le produit d’une conviction est péché.”

Mon ami le courtier ayant compris la situation, je n’avais plus d’hési­

tation à prendre un moment de détente en assistant à un match de

base-bail. Par contre, mon ami aurait eu tort d’y assister car, dans

son cas, le doute et d’autres troubles de conscience pouvaient en

résulter.

J’ai trouvé que c’était là une règle très utile du point de vue pra­

tique : s’il subsiste le moindre doute quant à la légitimité d’une acti­

vité envisagée, abstenez-vous. Mais si votre conscience est pure

devant Dieu et si la chose peut être accomplie pour sa gloire sans

choquer quiconque dans son exécution, alors faites-la avec plaisir.

Réjouissez-vous. Soyez heureux au sujet de tout ce que Dieu vous a

donné pour la joie de votre cœur et de vos sens. Tel est le principe

clairement énoncé par Paul.

Certains, il va de soi, interpréteront toujours abusivement ce

privilège de liberté personnelle, le confondant avec la licence de

faire tout ce qui leur chante. Une telle conduite annule toutes les

prescriptions de Paul. Je me méfie toujours de celui qui s’enorgueillit

de son comportement original pour montrer à quel point il est

121

“libre”. 11 s’écarte de plusieurs lieues du ton et des intentions de

Paul.

L’amour est le facteur qui contrôle tout ce que nous faisons

quand notre vie entière est consacrée à la gloire de Dieu. Après la

cérémonie du mariage, il ne viendrait pas à l’idée d’un jeune époux

de déclarer à sa bien-aimée : “Eh bien ! maintenant que l’engagement

est conclu et que la cérémonie est terminée, je m’en vais faire la

foire. Alors, à bientôt!” L’amour qui rassemble deux êtres en un

seul est l’élément fondamental et permanent de leur union. Quand

on aime une personne, on éprouve le désir d’être avec elle et de faire

tout pour lui plaire. Quelle peine énorme ne ressent-on pas quand

l’être aimé manifeste du déplaisir ou du dépit alors qu’on avait cru

faire pour le mieux! L’amour est une contrainte. Saint Augustin ne

se trompait pas, dans son affirmation bien connue : “Aime Dieu, et

fais ce qu’il te plaît.” Il ne suggérait pas de cloisons étanches. L’atti­

tude de celui qui dit: “Mes péchés me sont pardonnés; maintenant

je peux vivre à la diable” montre avec une évidence flagrante qu’une

telle personne ne connaît pas l’amour de son Père céleste et de son

Sauveur crucifié (Romains 6).

Une attitude d’amour envers le Seigneur Jésus-Christ et le désir

de vivre totalement pour sâ gloire, voilà l’évidence d’une vie nouvelle

en Jésus-Christ. Quand notre liberté personnelle en Christ naît

d’une telle motivation, c’est une merveilleuse libération, d’où décou­

lent la gloire pour le Christ, la joie pour nous-mêmes, l’encourage­

ment et l’édification pour nos frères.

LA MONDANITE:

ATTITUDE DE COMPLAISANCE ENVERS SOI

En fin de compte, la mondanité est essentiellement une attitude

d’indulgence envers soi-même. Elle peut revêtir diverses formes;

mais c’est une attitude intérieure bien plus qu’une observance de

codes de conduite. La forme la plus fréquente et la plus subtile de

la mondanité parmi les chrétiens est certainement l’orgueil. Quelques

individus les plus attachés aux biens de ce monde s’abstiennent juste­

ment de faire tout ce que nous cataloguons généralement comme

mondanités. Ils sont mondains parce que ce qui les intéresse au pre­

mier chef, c’est eux-mêmes, leur confort, leur prestige, leur prospé­

122

rité. La seule abstention de certaines pratiques ne garantit nullement

notre spiritualité.

Une spiritualité authentique consiste à considérer toute chose

selon le point de vue de Dieu : concevoir et vivre chaque instant de

notre vie en fonction des normes divines et en suivant la volonté de

Dieu telle qu’il nous la révèle; de sorte que chaque parole que nous

prononçons, chaque acte que nous accomplissons, concourent à la

gloire de Celui qui nous aime et s’est donné pour nous.



*La mondanité est un état d’esprit.*

123

1. La foi est la clé

La foi est la clé pour entretenir la réalité de notre expérience

chrétienne. Nous faisons nôtre la doctrine du salut parla foi; par la

foi nous venons à Jésus-Christ et nous l’invitons dans notre vie

comme Seigneur et Sauveur. Mais trop aisément nous oublions que

la foi doit continuer à opérer dans notre vie chrétienne jour après

jour.

QU’EST-CE QUE LA FOI?

Je me demande combien parmi nous comprennent ce qu’est la

foi? Beaucoup d’étudiants la confondent avec la superstition. Ils

estiment qu’il faut au préalable envoyer promener la raison pour

s’ouvrir à la foi. “Je suis trop sensé pour que la foi puisse me

coincer”, disent-ils. Toutefois les athées ne sont pas les seuls à penser

ainsi. Quelques chrétiens confondent de même la foi et la supers­

tition. Dans les profondeurs cachées de leur être, ils acquiescent à

cette définition que donnent de la foi quelques gamins de l’école du

dimanche: “C’est croire à quelque chose que vous sa^ez n’être pas

vrai.” Beaucoup d’entre nous, dans un élan de franchise, pourrions

déclarer qu’il y a du vrai dans cette boutade. La bonne image de

nous-mêmes que nous mettons en vedette n’est qu’une façade. Sous

cette apparence de foi, nous savons bien que telle ou telle affirmation

biblique soulève des objections en notre for intérieur de sorte que

notre croyance pose un réel problème. Il convient que nous fassions

le point sur cette notion de foi; alors seulement serons-nous capables

de prendre en considération son rôle pratique dans notre vie quoti­

dienne.

125

*L’expérience quotidienne*

Constatons en premier lieu que la foi est monnaie courante. Que

de gens se fourvoient en considérant la foi comme un phénomène

réservé aux personnes perturbées émotionnellement et qui ne

sauraient avancer d’un pas dans la vie sans béquilles. Cependant,

même les esprits forts qui ne voient dans la foi qu’un tuteur ou un

tranquillisant pratiquent la foi chaque jour de leur vie. Vous avez

certainement mangé aujourd’hui un repas que vous n’avez pas préparé

ou même vu préparer. Vous n’aviez aucune possibilité de contrôler

si cette nourriture était empoisonnée et néanmoins vous l’avez man­

gée, en confiance. Peut-être était-ce une foi aveugle; il se peut que

dans une heure vous souffriez d’un empoisonnement. Cependant,

vous avez mangé le repas parce que vous avez confiance dans la per­

sonne qui l’a préparé, bien que dans un restaurant le cuisinier ne

soit qu’un inconnu pour vous. Vous avez fait montre d’une foi

raisonnable. Vous avez foi également dans votre institution acadé­

mique et vous comptez bien qu’elle vous décernera un diplôme

quand vous achèverez vos études. Recherche scientifique et progrès

dépendent aussi de la croyance. Bien que l’objectivité de la science

et des hommes de science soit proverbiale, leur travâil repose sur

divers axiomes non prouvés qui doivent être acceptés — si vous vou­

lez bien me pardonner l’expression — par la foi. Les hommes de

science, par exemple, sont tenus de croire qu’il convient de respec­

ter une réalité méthodique, les lois causales qui s’appliquent à cette

réalité, et que la logique humaine est apte à décrire la réalité phy­

sique - même à comprendre l’univers. Ainsi la foi est une expé­

rience véritable que fait chacun de nous. La question qui nous con­

fronte n’est pas : “Avons-nous la foi ou non?” mais : “En qui avons-

nous la foi et jusqu’où sommes-nous prêts à aller avec lui?”

*La validité de la foi*

En second lieu, la foi ne vaut que par la personne ou la chose

qui en est l’objet. Peut-être avez-vous une confiance implicite dans

votre compagnon de chambre. S’il vous prie de lui prêter deux cents

francs cet après-midi et si vous disposez de cette somme, vous la lui

donnerez. Mais supposez que vous ne le connaissiez pas, qu’il ait été

expulsé de la Faculté et quitte définitivement la ville. Toute la foi

et la confiance que vous avez placées en lui ne vous restitueront pas

126

votre argent si, demain, il disparaît sans laisser de traces. Votre foi

en lui ne vaut pas plus que le crédit qu’il mérite en tant qu’emprun­

teur.

Ou alors imaginons une petite fille malade que son père emmène

à travers la jungle vers le sorcier guérisseur. Le père peut avoir une

foi implicite dans la décoction malaxée pour guérir la fillette. Mais

quelle importance pour lui de croire dans les vertus de la potion !

Sa foi dans la valeur du breuvage ne sauvera pas sa fille si la mixture

n’est qu’un poison. La foi n’est pas plus valable que l’objet dans

lequel elle se concrétise. La foi du père n’est rien que de la supers­

tition.

Ce principe a un corollaire: l’intensité de la foi ne crée pas la

vérité. La validité de la foi n’est nullement accrue par son intensité.

Il se manifeste dans le monde d’aujourd’hui une débauche de pensées

naïves à ce sujet. Les gens disent : “Eh bien ! je pense que c’est mer­

veilleux pour vous de croire ainsi. C’est vrai pour vous, bien que

pour moi ce ne soit pas vrai.” Croire n’entraîne pas la réalisation

d’un désir. Les généralisations qui emportent notre adhésion peuvent

n’être que purement superficielles. Lorsqu’un jeune homme, qui

avait loué une chambre chez une bonne petite vieille, lui déroba ses

économies, elle commenta tristement : “Ça alors, c’était un si gentil

garçon! Pensez, ses serviettes portaient même le sigle U.C.J.G.” \*

Bien qu’elle désirât encore croire dans l’intégrité de son voleur, sa

croyance ne pouvait créer une vérité objective. La confiance ne crée

pas la vérité, pas plus que le refus de croire ne détruit la vérité.

Il y a quelques années, un habitant du Texas reçut une lettre

l’avisant qu’il héritait de la très grosse fortune d’un parent d’Angle­

terre. Ce Texan reclus, végétant dans la misère, ignorait l’existence

de ce lointain parent. Bien qu’il fût près de mourir d’inanition, il

ne voulut pas ajouter foi à cette nouvelle. Son refus de croire n’enle­

vait rien au fait qu’il héritait d’un million de dollars; par contre, son

manque de confiance le priva de la jouissance de cette somme fabu­

leuse. Il mourut dans la plus extrême disette. La vérité objective

demeurait, mais il n’en tira aucun profit parce qu’il négligea de récla­

mer son.dû, par manque de foi.

Dans le domaine de l’expérience humaine quotidienne, nous

sommes enclins à considérer les faits en eux-mêmes. Peu d’hommes

\* U.C.J.G.: Union Chrétienne de Jeunes Gens.

127

font la moindre objection à ce concept, à savoir: la croyance ne

peut créer un fait objectif et le refus de croire ne peut détruire un

fait objectif. Mais lorsqu’on aborde la question de Dieu, beaucoup

de gens font preuve d’une naïveté déconcertante. Que de fois ai-je

entendu un étudiant s’écrier: “Oh! je ne crois pas en Dieu”, comme

si cette affirmation péremptoire réglait le problème. Et un ami peut

dire : “Le ciel et l’enfer? Vous ne me ferez pas croire qu’ils existent

en fait.” Ainsi donc, pense-1-il, pourquoi s’inquiéter à leur sujet? Par

son incrédulité il les a, du moins le suppose-t-il, rejetés dans le néant.

La distinction que fait le Docteur A.M. Tozer entre la foi et la

superstition, peut se révéler utile : la foi voit les choses invisibles,

mais ne saurait voir celles qui n’existent pas. C’est ce qu’exprime

ainsi Hébreux 11.1 : “La foi est une ferme assurance des choses qu’on

espère, une démonstration de celles qu’on ne voit pas.” Les yeux de

la foi voient ce qui est réel, même si c’est invisible. Ce que voit la

superstition, c’est l’irréel et l’inexistant. A mesure que nous appre­

nons à discerner entre l’irréel et la réalité invisible, se dévoile tout

un univers de différences entre les deux.

*Bien se graver dans la mémoire: tout individu croit en quelque*

*chose.* Pour chacun, l’objet de sa foi, non l’intensité de sa croyance

ou de son incrédulité, détermine la validité de sa foi. La foi placée

dans quelque chose d’irréel n’est que de la superstition.

CHRIST : OBJET DE LA FOI CHRETIENNE

Puisque l’objet de la foi chrétienne est le Seigneur Jésus-Christ,

il nous faut nous demander si Jésus-Christ mérite d’être l’objet de

notre foi. Nombre d’entre nous, après une étude sérieuse des faits,

ont conclu par une affirmation sans réticence. En soumettant cette

hypothèse à l’épreuve, par l’expérience personnelle de la communion

avec lui, nous démontrons qu’il mérite une confiance absolue. En ce

qui concerne le salut, nous ne pouvons mériter le pardon de nos

péchés et le don de la vie étemelle. C’est par la foi que nous les rece­

vons. La foi seule, ainsi que nous en faisons l’expérience, nous pro­

cure une- communion vitale avec Jésus-Christ. Par la suite, il peut

nous arriver de mettre en veilleuse notre pensée, de manière incons­

ciente peut-être, mais combien dévastatrice! Après avoir inauguré

notre vie chrétienne par un pur acte de foi, nous essayons de la vivre

128

par les œuvres. Nous convenons, certes, que le salut ne puisse être

acquis par les œuvres: et cependant, nous imaginons parfois que

nous devons manifester notre foi chrétienne par l’accomplissement

de certaines œuvres. Cette idée est foncièrement fausse. La même

foi qui nous introduit à la vie en Jésus-Christ, doit continuer à être

le moteur de toute notre vie chrétienne. L’objet de notre foi reste le

même : Jésus-Christ, le Seigneur.

Les Ecritures nous indiquent clairement que Jésus-Christ est

l’objet permanent de notre foi. Dans 1 Corinthiens 1.30, Paul nous

rappelle : “Dieu vous a unis à Jésus-Christ et il a fait du Christ notre

sagesse: par le Christ nous sommes rendus justes devant Dieu, nous

sommes amenés à vivre pour Dieu et nous sommes délivrés.” Jésus-

Christ doit être notre sagesse. Il est notre justice, notre sanctification

et notre rédemption. Pierre fait une déclaration encore plus nette au

sujet du Seigneur dans 2 Pierre 1.3: “Sa divine puissance nous a

donné tout ce qui nous est nécessaire pour vivre dans l’attachement

à Dieu, en nous faisant connaître celui qui nous a appelés à participer

à sa propre gloire et à sa bonté.” Tenez ferme cette assurance : dans

la connaissance de Jésus, qui nous a appelés par sa grâce, sa divine

puissance nous a déjà accordé toutes choses qui concernent la vie et

la sainteté. Avez-vous vraiment conscience que, du fait que vous avez

accueilli dans votre vie Jésus-Christ comme Sauveur et Seigneur, ipso

facto vous avez dès maintenant tout ce qui est nécessaire pour une

vie de piété et de sainteté?

La plupart d’entre nous — je le fais, moi aussi — avons tendance

à demander à Dieu de petits cadeaux. Nous disons: “J’ai besoin

d’une plus grande dose d’amour”, ou “j’ai besoin de plus de joie,

Seigneur, et il me faudrait aussi une plus grande quiétude d’esprit”.

Nous avons besoin d’une plus grande mesure de ceci, et de cela. Mais

Dieu n’envoie pas ainsi un colis d’amour, de joie et de paix. S’il le

faisait, nous serions assez insensés pour nous attribuer ces enrichis­

sements et nous irions nous vanter partout: “Voyez à quel point

j’aime les autres. Constatez la puissance qui anime ma vie. Et ne

faites pas fi de ma paix de l’esprit.”

Non, Dieu ne procède pas ainsi, car sa connaissance est plus pro­

fonde. Il nous a donné, à vous comme à moi, tout ce dont nous

avons besoin dans le Seigneur Jésus-Christ. Une fois que nous l’avons

reçu dans notre vie et que nous avons établi ce lien personnel maintes

129

fois évoqué dans les chapitres précédents, nous possédons tout ce

que Dieu a promis de nous donner. Absolument tout ce dont nous

avons besoin en ce moment est en Jésus-Christ; il nous incombe de

nous l’approprier si telle est notre volonté. Et Jésus-Christ vit au-

dedans de nous. Si nous saisissons chaque jour par la foi ses promes­

ses, il nous dispensera toute chose qui nous est nécessaire.

LES EXPERIENCES CHRETIENNES DE LA FOI

Comment cet exposé théorique prend-il corps dans la pratique?

Comment nous saisissons-nous de notre Seigneur par la foi? Et com­

ment expérimentons-nous la réalité de la foi? Nous entendons par

réalité ce qui est vrai et authentique, qu’on peut s’approprier et sur

quoi l’on puisse se fonder avec certitude. Notre vie a besoin d’une

telle réalité; c’est capital à la fois pour notre communion person­

nelle avec Jésus-Christ et nos contacts avec le monde environnant.

Comment faire l’expérience de l’authenticité de notre foi en Jésus-

Christ?

*Comment l'expérience chrétienne se manifeste-t-elle ?*

D’emblée il nous faut bien savoir ce que nous recherchons. Nous

sommes tous tombés sur un incroyant qui déclare: “Je croirai en

Dieu si vous pouvez me prouver qu’il existe.” Si vous lui rétorquez :

“Quelle preuve accepteriez-vous?” il reste tout pantois. Il n’a jamais

pris le temps de réfléchir à ce qu’il cherchait. Soyez sûrs qu’il ne se

rendrait pas à l’évidence, même s’il trébuchait sur elle dans sa marche.

Dans notre quête de la véracité au sujet de la vie chrétienne,

notre attitude rappelle celle de ce sceptique invétéré. Nous sommes

plutôt dans le brouillard quant à l’objet de notre recherche. Sommes-

nous à l’affût de l’expérience qu’un autre frère fera, ou d’une voix

venue du ciel? Un ami nous a peut-être confié: “Dieu m’a parlé...”

et nous nous écrions : “C’est prodigieux !” Mais alors le doute s’insi­

nue en nous : “Dieu ne m’a jamais parlé, à moi. Pourquoi n’ai-je

jamais entendu sa voix? Peut-être y a-t-il dans ma vie spirituelle

quelque chose qui cloche, un interdit?” Il est facile de commettre

une erreur d’interprétation dans les confidences d’autrui. Le trouble

s’empare de nous, et sans trop savoir ce que nous recherchons, nous

essayons de renouveler pour notre compte l’expérience de notre frère.

130

Si nous sommes persuadés qu’il nous faut vivre une merveilleuse

expérience, extatique, qui nous mènera à faire la roue et à tournoyer

comme une toupie, nous perdons les pédales. Bientôt nous ressen­

tirons une frustration.

Quand Dieu me parle, ce n’est pas une voix audible que j’entends.

J’entends sa Parole. En lisant votre Bible, chaque matin, n’avez-vous

jamais eu l’impression qu’un verset particulier était le message que

Dieu vous destinait ce jour-là? N’avez-vous jamais senti que Dieu

s’adressait à vous directement à travers sa Parole? C’est cela une

expérience de réalité. Avez-vous jamais connu la paix de Jésus-Christ

lors d’une crise? Ça, c’est le réel. Pouvez-vous repérer dans votre vie

quelque chose qui est différent parce que Jésus-Christ en est le

centre? Cette différence est une réalité de la vie chrétienne. Prenez

le temps de vous demander où vous en seriez aujourd’hui si vous

n’aviez jamais rencontré Jésus-Christ. Vous pouvez alors découvrir

que l’évidence objective de l’œuvre de Jésus-Christ en vous est bien

plus nette que vous ne l’aviez jamais supposé.

Par la foi nous connaissons la réalité de Jésus-Christ. Par la foi

nous le trouvons plus réel pour nous qu’un membre proche de notre

famille.. Par la foi, il nous est possible de faire l’expérience pratique

de sa présence; autrement dit, nous pouvons prendre l’habitude de

penser à lui comme une personne qui se tient constamment à nos

côtés. Bien entendu, l’omniprésence est un attribut de Dieu. Les

chrétiens ne contestent pas l’omniprésence divine, mais peu s’y

conforment dans l’action. Il nous faut nous.entraîner à penser à Dieu

dans toutes les circonstances concrètes, prendre conscience qu’il est

avec nous *ici* et *maintenant,* nous souvenir que ses richesses sont

toujours à notre disposition. Si nous agissons ainsi, nous trouverons

en lui la source inépuisable de tout ce qui nous est nécessaire.

*Les tentations*

Jésus-Christ, lui-même, est tout ce dont nous avons besoin. Sup­

posez que vous soyez dans une situation tendue, tenté de tout

envoyer promener. Vous ne pouvez supporter une minute de plus

votre camarade de chambre. Qu’allez-vous faire? A ce moment pré­

cis, vous pouvez vous tourner par la foi vers Jésus-Christ et dire :

“Seigneur, il m’est impossible d’aimer ce minable! Tout seul je ne

peux y arriver. Seul ton amour le peut. Aime-le à travers moi.”

131

Conscient de vos lacunes, vous venez par la foi à Jésus-Christ pour

qu’il supplée votre défaillance.

Pour quelques-uns d’entre nous, le terme *tentation* ne suggère

qu’une chose: l’impureté. Certes, l’impureté est une tentation qui

compte, mais maintes autres choses nous tentent, tel le désir irré­

pressible de médire ou d’anéantir quelqu’un sous la raillerie. Les

chrétiens sont prédisposés aux péchés de l’esprit bien plus qu’aux

actes répréhensibles. Nous pouvons faire peu de cas des nombreuses

tentations extérieures qui ne nous tourmentent guère, mais il nous

faut être sur le qui-vive quant aux tentations intérieures qui surgis­

sent constamment. Le Seigneur est à l’écoute attentive de notre

prière: “Seigneur, j’ai besoin de ta patience car je suis impatient. Les

tensions de la vie me mettent à bas et je n’ai pas la force de les com­

battre. Merci, car tu vis en moi et tu veux me dispenser ta patience.

Veuille donc le faire maintenant dans ma vie.”

Il faut clouer au pilori les tentations de l’intellect dès qu’elles

naissent. Sans doute connaissez-vous ce vieil adage, mais il supporte

la répétition : “Vous ne pouvez empêcher les oiseaux de voler au-

dessus de votre tête, mais vous pouvez les empêcher de construire

leur nid dans vos cheveux.” Dès le moment où nous sommes tentés

par une pensée impure, injuste ou malveillante, nous avons besoin

de nous tourner vers Jésus-Christ et de lui dire: “Seigneur, je ne

possède pas la force de vaincre cette tentation. Dans mon for inté­

rieur se cache le consentement au mal. Mais toi, tu détiens le pouvoir.

Je me tourne vers toi pour que tu déverses ta puissance dans ma vie.”

Au lieu de regarder à Jésus pour remporter la victoire, certains ont

essayé de combattre par eux-mêmes la tentation. C’est justement ce

qui nous vaut l’échec. Supposez que je vous propose: “Ne pensez

pas à des éléphants blancs pendant cinq minutes.” Essayez avec toute

votre volonté tendue, vous n’y réussirez jamais. Cette tentative de

ne pas évoquer d’éléphants blancs, c’est le meilleur moyen de con­

centrer votre attention sur leur image.

Nous avons besoin de regarder au-delà de la tentation, vers Jésus :

“Seigneur, tu es la vraie source de l’amour. Je ne peux aimer cet

individu (je le méprise presque); mais toi, tu l’aimes. Viens à mon

aide.” Jésus est tout ce dont nous avons besoin. Au lieu de nouvelles

dispensations occasionnelles d’amour, de paix, de pureté ou de puis­

sance, il s’offre lui-même à nous, lui, personne vivante. Que penses-

132

tu, en toute sincérité de son offre? Qu’est donc Jésus-Christ pour

toi? Pour toi, n’est-il qu’une suite d’événements inscrits sur du

papier; ou est-il, en ce moment même, une Personne vivante? Si

Jésus-Christ ne semble pas vivant — et pourtant il l’est, que tu l’ad­

mettes ou non — si tu ne fais pas l’expérience qu’il est vivant en toi

par le Saint-Esprit et qu’il veut communier avec toi, alors sans con­

teste, il ne signifie plus rien pour toi. Posséder la conviction que le

Seigneur Jésus est une Personne vivante qui s’impose à nouveau à

toi, est une expérience révolutionnaire. La vie par la foi, jour après

jour, n’est rien d'autre que cet acte permanent d’allégresse au Sei­

gneur ressuscité et vivant.

*Concentrer l'attention sur le Christ*

Nous sommes quelquefois à bout de forces parce que nous pas­

sons trop de temps à nous demander si notre foi est assez solide.

Satan nous fait marcher par le bout du nez. Hudson Taylor dut

apprendre cette vérité, et nous le devons aussi. Il décrivit sa situa­

tion — et donc la nôtre — dans une de ses lettres : “J’étais toujours

sûr, sans l’ombre d’un doute, qu’en Christ se trouvait tout ce dont

j’avais besoin; mais la question pratique c’était: Comment puis-je

entrer en possession de ces biens... Certes, je voyais que la foi était

le seul sésame requis... mais je n’avais pas cette foi.” \* Un jour, en

Chine, Taylor reçut une lettre d’un ami qui lui signalait la solution :

“Comment affermir notre foi? Non en la poursuivant à grandes

enjambées, mais en se reposant sur Celui qui est fidèle, en levant les

yeux vers Celui qui est le fidèle.” Ce n’est pas la foi en soi qui

requiert notre attention, mais l’objet de notre foi. Il ne faut jamais

se laisser absorber par sa croyance en négligeant l’objet qui la motive.

Regardez à Jésus. On dit qu’une forte foi sur une planche légère

vous lâchera au milieu de la rivière, mais qu’une faible foi sur un

solide madrier vous amènera sur l’autre bord.

La foi s’agrippe aux promesses de la vie chrétienne et s’épanouit

à leur lumière. Ce n’est pas toujours facile à réaliser. La dépression

frappe: vous vous sentez effondré. Comment pouvez-vous chasser

ces idées noires? Non pas en vous délectant de votre abattement

♦ Mrs Howard Taylor: Hudson Taylor’s Spirituel Secret (Moody Press, Chicago

1966). C’est la biographie'condensée du fondateur de la China Inland Mission (Mission

à l’intérieur de la Chine), maintenant appelée l’Union Missionnaire d’Outre-Mer.

133

et en ressassant tout ce qui est allé de travers. Détendez-vous, et

méditez sur les réalités merveilleuses concernant Jésus-Christ :

qui est-il, ce qu’il a fait dans l’Histoire, ce qu’il a réalisé dans votre

propre vie. Pensez à lui maintenant, tel le grand-prêtre, se présentant

pour vous dans la présence de Dieu, compatissant et capable de vous

tirer de l’abîme le plus profond. Prenez le temps de méditer dix ou

quinze minutes au sujet de Jésus-Christ et, sans le vouloir, vous vous

retrouverez fredonnant un cantique.

Une communion personnelle et quotidienne avec le Dieu vivant

est d’une importance vitale. Lorsque nous n’avons pas consacré un

moment seul à seul avec Dieu, nous avons du mal à fixer notre atten­

tion sur autre chose que les problèmes qui nous talonnent. Essayez

cette recette dès maintenant. Méditez sur ce que Dieu a fait en Jésus-

Christ, qui est le don de Dieu pour vous. Vous ferez l’expérience

qu’il vous arrache à vous-même. Les prières que la Bible nous rap­

porte respectent ce canevas classique : l’individu d’abord se rappelle

qui est Dieu, et tout ce qu’il a déjà accompli; ensuite seulement il

présente en prière sa propre situation. De tels hommes de prière

peuvent remonter jusqu’à la création, se remémorer ensuite ce que

Dieu a réalisé en se servant d’Israël ou d’Elie. Après avoir récupéré

force et confiance, ils prient: “Maintenant, Seigneur, nous voici

devant toi. Donne-nous courage et sagesse pour faire face à la situa­

tion actuelle.”

Nous avons besoin qu’on nous remette en l’esprit les bienfaits

que Dieu nous a prodigués. Les chrétiens ont la mémoire courte

quand il s’agit de leurs expériences avec Dieu. Le souvenir de ce que

Dieu a fait dans le passé augmente notre confiance pour affronter

les problèmes présents. Je crois que ces rappels concrets de l’amour,

de la sagesse et de la puissance de Dieu sont le bouclier de la foi que

Paul, dans Ephésiens 6.16, nous exhorte à revêtir pour éteindre les

traits enflammés du malin, Quels sont ces dards? Certainement

s’agit-il, entre autres, des tentations du doute et du trac qui s’empa­

rent de nous quand nous évoquons le sentier inconnu qui se perd

devant nous.

*Tout est entre les mains de Dieu*

La foi reconnaît que Dieu contrôle toute ma vie. Que je le croie

ou non, c’est un fait que Dieu exerce son contrôle sur le monde

134

entier. Si je ne crois pas, je me prive du privilège joyeux d’être sous

la garde de Dieu. Mais si je réfléchis à cette évidence et si j’en prends

conscience, mes craintes concernant l’avenir s’évanouissent.

L’expérience le prouve. La plupart de mes pérégrinations d’une

université à l’autre s’effectuent par air. Juste avant que soit établi

mon horaire de vol, il arrive que mon épouse — par une étrange

coïncidence — entende parler de plusieurs accidents récents. De

telles nouvelles ne sont guère rassurantes. Sans doute annulerais-je

mon périple si je n’avais la certitude que ma vie est entre les mains

de Dieu, qu’il garde aussi ma famille et que rien n’arrivera par aveugle

fatalité. Certaines personnes, qui n’ont aucune certitude quant à leur

avenir, transpirent d’angoisse au cours d’un vol. Moi, pas. Voyez-

vous, un être a foi dans la sollicitude de Dieu, ou il ne l’a pas. L’affir­

mation que Dieu supervise tout est vraie ou elle est fausse. Si elle

n’est pas vraie, nous ferions mieux d’oublier Dieu. Mais si elle est

vraie, et si nous acceptons la révélation que Dieu nous fait de sa

puissance, notre foi nous permet de nous réjouir de tous ses bienfaits,

et de nous confier en la certitude de sa divine providence.

Croire donne à notre vie une nouvelle perspective prestigieuse.

La foi admet la souveraineté de Dieu, mais elle n’est pas fataliste.

Le fatalisme se soumet à une force aveugle, impersonnelle, sur

laquelle l’homme n’exerce aucun contrôle. La foi dans la sollicitude

de Dieu s’abandonne volontiers à un père céleste plein d’amour, qui

voit les deux passereaux tombant à terre, et qui compte les cheveux

de notre tête. La foi est à l’opposé du fatalisme. C’est un réconfort

de faire confiance à Dieu.

La foi provoque des contre-attaques. Le Docteur Edward Camell

compare le chrétien à un physicien assistant à une séance de magie.

Chaque tour réussi menace la foi du physicien dans la loi du confor­

misme. Il peut reconnaître que ces manifestations le déroutent, mais

sa foi n’est pas ruinée parce que la loi d’uniformité se fonde sur des

bases scientifiques plutôt que sur des prestidigitations épisodiques.

De même, la foi du chrétien se renforce s’il garde les yeux fixés sur

les promesses de Dieu et s’attache non “aux difficultés dans la mise

en œuvre des choses promises, mais à la nature et aux ressources de

Dieu qui a fait la promesse”. \* Job agit de même en réponse aux

♦ Citation du livre de.Edward J. Camell. The case for orthodox Theology (Westmins­

ter Press - Philadelphie).

135

sarcasmes de sa femme, alors que Dieu semblait l’avoir abandonné

aux pires souffrances. “Ne sois pas insensé. Maudis Dieu et meurs!”

Mais Job déclare: “Même devant la mort, je garderai confiance en

lui.”

Habakuk était désemparé par les événements de son époque.

Juda était la proie de l’immoralité, mais Dieu ne portait pas de juge­

ment sur le peuple. Quand le prophète s’enquit: “Jusques à quand,

ô Etemel?” le Seigneur lui répondit: “Je vais me servir des Chal-

déens pour châtier mon peuple.” Habakuk trouva très dur d’admettre

cette solution, car les Chaldéens étaient encore plus corrompus que

les membres de la tribu de Juda. Il lui fallait apprendre à considérer

les choses à très longue portée, ainsi que Dieu le fait dans ses rapports

avec les hommes. C’est seulement alors qu’il put affirmer en toute

confiance : “Bien que je ne voie aucune manifestation de ta présence

et de ta puissance, ô Etemel, je veux me confier en toi. Bien que le

figuier ne fleurisse plus, que les étables soient désertes, toutefois, je

veux me réjouir en l’Etemel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon

salut” (cf. Habakuk 3.17-18). En ce cri d’espérance, nous décou­

vrons la foi et non un simple vœu de la pensée. La foi s’approprie

les réalités qui ont été révélées par la suite en Jésus-Christ. La foi

s’en empare et s’épanouit-à leur lumière.

*La foi dans la vie quotidienne*

La vie authentique par la foi est une expérience au jour le jour.

La manne qui reste d’hier ne saurait nous satisfaire aujourd’hui.

Chaque jour nous avons à persévérer en présence de Dieu. Il n’est

pas de contestation possible à ce sujet. C’est un fait simple mais pro­

fond — essentiel dans notre marche avec Dieu.

Peut-être avez-vous entendu parler de Georges Muller, fondateur

d’orphelinats en Angleterre. Homme de foi, il n’a jamais lancé un cri

d’alarme dans le public concernant ses besoins, mais il a compté sur

Dieu pour pourvoir à toute nécessité. Georges Muller m’a enseigné

une leçon précieuse et réconfortante quant à notre communion jour­

nalière avec Dieu. Voyez-vous, j’avais l’idée que pour un chrétien

ayant fait l’expérience de cette communion permanente, tous ses

problèmes verraient leur solution, quoi qu’il advienne. Il contemple­

rait toujours un soleil glorieux, entendrait le gazouillis des oiseaux

et ferait des cabrioles de joie. Or, même Georges Muller admettait:

136

“J’estime que mon premier besoin devant Dieu et les hommes, c’est

de me réjouir aux pieds du Seigneur chaque matin avant de rencon­

trer quiconque.” C’est la clé de toute quiétude. Son âme n’était pas

en paix et remplie de joie quand il s’éveillait. Sans doute éprouvait-

il le même sentiment que moi quand retentit la sonnerie du réveille-

matin. Vous connaissez aussi cette impression de bouche empâtée

au réveil quand tous vos soucis vous reviennent en mémoire. Je suis

sûr que Georges Muller ressentait cette impression. La première

obligation quotidienne pour Muller était de se placer en présence de

Dieu pour méditer jusqu’à ce que son âme se réjouisse dans le Sei­

gneur. Alors, il était d’attaque pour affronter la dure journée en

perspective.

La vie chrétienne n’est pas une affaire de totale passivité. Je

préfère l’expression “combat victorieux” à “vie de victoire”, parce

que la dernière formule risque de laisser la fausse impression que les

chrétiens n’ont plus de problèmes. Or, il y a des luttes. Mon étude

du Nouveau Testament et ma propre expérience en sont une confir­

mation. La vie est un combat, mais un combat victorieux quand,

par la foi, nous nous emparons des promesses de Jésus-Christ et le

laissons agir dans notre vie.

Je pense que, quelquefois, cette “vie chrétienne victorieuse”

ou “remplie du Saint-Esprit”, ou toute autre expression qui vous

agrée, nous en avons fait une affaire beaucoup plus compliquée

qu’elle ne l’est en réalité. Quelques personnes me prendront pour un

naïf, mais j’ai lu tout livre que j’ai pu trouver sur ce sujet et j’ai

discuté cette question avec des centaines de gens. J’ai entendu des

tas de définitions. De mes lectures bibliques et de mes entretiens,

j’ai conclu — tout en restant disposé aux rectifications éventuelles —

que la clé de toute chose a été remise une fois pour toutes à Jésus-

Christ.

La réalité d’une telle foi nous fait traverser toutes les vicissitudes

de la vie. Quelquefois l’émotion nous étreint en pensant à notre

Seigneur; à d’autres moments, nous ne ressentons pas cette impres­

sion. Ceci est sain. Nul ne pourrait supporter longtemps une fièvre

émotionnelle intense; ce serait l’épuisement. Imaginez ce qu’il

adviendrait de soutenir pendant toute une partie de football la fan­

tastique tension émotionnelle qui vous étreint pendant les dernières

secondes d’un match très serré, en championnat, alors que votre

137

équipe est en possession\* de la balle. Nous avons nos moments

d’intense émotion, mais heureusement la gamme de nos sentiments

est plus variée. Que notre émotion se situe à un niveau élevé, bas ou

simplement moyen, il subsiste toujours en nous la réalité de Jésus-

Christ, et son don de joie et de paix permanente.

Notre connaissance de Jésus-Christ nous libère de l’emprise des

circonstances. Nous ne subissons plus à leur guise des hauts et des

bas. Au contraire, nous sommes attachés au Dieu vivant et immuable.

Nous pouvons franchir les difficultés si nous marchons jour après

jour avec lui par la foi, consacrant notre vie à son service. A cause

de la présence de Jésus dans son cœur, Paul pouvait chanter en prison.

Mais ne l’enviez pas trop. Les sévices qu’il a subis, les coups de verges

qu’il a reçus, de telles épreuves étaient aussi pénibles pour lui qu’elles

le seraient pour nous. Mais en Jésus-Christ, Paul avait trouvé la force

qui lui permettait de dominer les circonstances. Parce que Paul

dépendait totalement du Christ, toute la vie du grand apôtre fut une

manifestation authentique de la foi.

Un hymne anglais exprime bien la réalité de la vie par la foi dans

toutes les circonstances de notre pèlerinage terrestre. Il est basé sur

la promesse que nous ne sommes jamais seuls. Dieu n’a-t-il pas dit :

“Je ne te délaisserai jamais, je ne t’abandonnerai jamais” (Hébreux

13.5) et notre Sauveur affirme: “Je vais être avec vous tous les

jours jusqu’à la fin du monde” (Matthieu 28.20). Quand nous nous

plaçons au bénéfice de cette promesse essentielle et vivons dans sa

lumière, nous pouvons avoir part à une vie de foi authentique, et

chanter avec le poète :

*Par la foi, Seigneur, je prends ta promesse*

*Dans sa plénitude et dans sa tendresse.*

*Qu "elle soit pour moi tout au fil des jours*

*Ton gage d’amour et mon seul recours.*

*Si ma route au loin fuit sous les nuages*

*Dans un décor bas d’hostiles visages,*

*Je ne connaîtrai jamais l’abandon,*

*Fort de ta présence et de ton pardon.*

*Sans doute viendront les jours de détresse*

*Où Satan rugit, où le mal me presse;*

138

*A u plus sombre jour je ne craindrai rien*

*Car tu seras là, et je suis ton bien.*

*Aux jours de bonheur, de suprême joie.*

*Quand la terre est belle et Vazur flamboie,*

*Mon Sauveur, tiens-moi blotti sur ton sein,*

*De peur que je cède au mirage humain.*

*Mon temps est tissé de mornes journées,*

*Sans relief, glissant au long des années;*

*Tâche terre â terre et souci léger.*

*Fardeaux trop petits pour les partager.*

*Tous ces jours sans pleurs, sans joie et sans gloire,*

*Qu 'ils soient, grâce à toi, des jours de victoire.*

*Quand la mort prendra mon être charnel,*

*Qu 'en toi je renaisse au jour éternel. \**



*Peu importe ce que vous croyez, pourvu que vous le croyiez.*

♦ Cantique de H .L. R. Deck, no 289 du recueil Christian Praise (Tyndale Press, London

1957) et no 129 du recueil Consécration and Faith: “I take Thy promise, Lord, in ail

its length...”

1. Rester aux sources

Le caractère, a-t-on dit, est ce que vous faites quand personne

ne vous voit. Mais la plupart d’entre nous attachent plus d’importance

à l’impression qu’ils font aux autres. Nous sommes obnubilés par

ce que nous disons ou faisons dans telle circonstance sociale, par

l’image flatteuse que nous voulons laisser de nous; nos pensées et

nos actes sont le moindre de nos soucis quand nous nous savons seuls.

C’est pourtant alors que se révèle notre vrai caractère. Nous en pre­

nons à notre aise et mettons les pieds sur la table; nous sommes vrai­

ment nous-mêmes.

Dans son livre si utile et à l’analyse si fine, *Médecine de la Per­*

*sonne,* le Docteur Paul Tournier fait un long commentaire à propos

de la disparité entre ce que nous sommes vraiment en notre être inté­

rieur et ce que nous paraissons être aux yeux d’autrui. Cette disparité,

il l’appelle la différence entre la personne et le personnage. Dans la

plupart des cas, notre niveau de santé meritale sera plus élevé si ce

que nous paraissons être est très proche de ce que nous sommes

réellement. Plus il y a d’écart entre notre personne et notre person­

nage, plus sérieux sera le problème de notre santé morale, car une

fraction de notre vie ne sera qu’un mensonge. \*

LE MOI SECRET

Tout au long des Ecritures, Dieu a mis en relief le fait que notre

être réel est la personne, notre moi intérieur et secret, le caractère

qui se révèle quand nous sommes seuls. Dieu connaît à fond notre

moi intérieur. Il rappela à Samuel la signification de la vie intérieure

\* Repris en plus développé dans l’ouvrage intitulé justement “Le personnage et la

personne”.

141

quand il l’envoya oindre comme roi l’un des fils d’Isaï. Samuel pen­

sait qu’Eliab, grand et beau, avait tout pour remplir ce rôle, jusqu’à

ce que le Seigneur lui dise : “Ne prends point garde à son apparence

et à la hauteur de sa taille, car je l’ai rejeté. L’Etemel ne considère

pas ce que l’homme considère; l’homme regarde à ce qui frappe les

yeux, mais l’Etemel regarde au cœur” (1 Samuel 16.7). Le cœur,

notre vie intérieure — ce foyer de notre personnalité comprenant

l’intellect, l’affectivité et la volonté — est le critère d’après lequel

Dieu nous évalue. L’auteur de l’épître aux Hébreux affirme que

Dieu a connaissance de tous les événements: “Nulle créature n’est

cachée devant lui, mais tout est nu et découvert aux yeux de celui

à qui nous devons rendre compte” (Hébreux 4.13).

Ce sont là quelques-unes des paroles à la fois les plus réconfor­

tantes et les plus terrifiantes de la Bible. Elles nous assurent que

toujours Dieu comprend tout. Il arrive que notre ami le plus intime

se méprenne à notre sujet. Souvent, sans arrière-pensée, il peut mal

interpréter un mot ou un motif, et la tristesse s’abat sur nous. Mais

Dieu connaît toute la vérité. Nous pouvons nous confier en lui

parce qu’il nous connaît jusqu’au tréfonds de notre être. Par contre,

de ce fait même, nous ne pouvons lui tenir tête. Parfois c’est effrayant

de se rendre compte qu’il sait tout ce que je sais de moi-même, et

bien au-delà. Le Dieu vivant me voit tel que je suis lors même que je

suis seul, dépouillé de tout masque.

Il nous faut considérer notre vie secrète, que nul ne connaît sauf

Dieu, dans une perspective à la fois positive et négative. Moïse

évoque l’aspect négatif dans le Psaume 90.8 : “Tu mets devant toi

nos iniquités, et à la lumière de ta face nos fautes cachées.” Cette

déclaration révèle plusieurs faits importants.

*Premièrement, nous avons tous des péchés secrets.* Moïse précise

spécifiquement *nos* iniquités, *nos* fautes cachées. Il n’exclut personne.

Notre péché secret peut être l’orgueil qui, sous l’effet de l’enflure

inhérente à l’homme, fait qu’un individu se voit meilleur, plus élé­

gant, plus bienveillant, plus séduisant et plus célèbre qu’il ne l’est.

Ce peut être aussi un complexe d’infériorité qui nous encourage à

infléchir notre conduite pour que nous ayons des raisons de nous

plaindre, de crier à la frustration et d’étaler une indignation

vertueuse. Peut-être sera-ce la malhonnêteté qui nous incite à dissi­

muler une partie de la vérité et qui, en paroles ou en actes, cherche

142

intentionnellement à créer une fausse impression. Et pourquoi pas

une hâte égocentrique, un gaspillage insouciant de temps ou de

talents, ou l’indolence à aimer comme Dieu nous aime. D’autres fois,

c’est le désir d’une chose ou d’une personne qui est contraire à la

volonté de Dieu pour nous. Peut-être l’amertume ou l’animosité

contre un individu ou un groupe constituent-elles ce péché secret qui

nous ronge et nous détruit comme le ver qui piqua le ricin de Jonas.

Et si c’était la manie de la fraude! ou l’impureté! Mais quelle que

soit cette faute secrète, Dieu la connaît entièrement; nous ne pou­

vons pas la lui cacher. Il est préférable, en présence de Dieu, d’avouer

notre péché et de l’attaquer à bras le corps.

*En second lieu, le péché secret peut éventuellement se manifester*

*au grand jour.* Les péchés visibles sont les fruits issus des racines des

péchés secrets, portant souvent sur les mobiles de nos pensées et de

nos actes. Cette constatation m’effraie. Notre Seigneur s’est préoc­

cupé de cette situation critique lorsqu’il essaya d’expliquer aux

Pharisiens que le péché ne consiste pas obligatoirement en actes

visibles. Il dira aux disciples: “Vous ne comprenez pas. Ce n’est pas

ce qui est dans l’homme qui peut le souiller; ce n’est pas ce qu’on lui

voit faire ou refuser de faire. C’est du dedans, du cœur de l’homme

que sortent les mauvaises pensées, les impuretés et toutes les choses

mauvaises. L’homme est souillé par ce qui est en lui” (cf. Marc 7.

14-23).

Le péché secret, connu de nous seuls, précède toujours la faute

visible, apparente à tous. Jacques fait le point: “Un homme est tenté

quand il est attiré et pris au piège par son propre mauvais désir;

ensuite, le mauvais désir conçoit et donne naissance au péché; et

quand le péché est pleinement développé, il donne naissance à la

mort” (Jacques 1.14-15). A travers la Bible nous trouvons maints

exemples: le vol que commit Acan fut le résultat de sa convoitise.

L’adultère dont David se rendit coupable prit naissance dans son

imagination. La fourberie dissimulée d’Ananias et de Saphira

n’apparut que lorsqu’ils mentirent à Dieu. Dans chaque cas, le péché

était caché dans l’être intérieur bien avant qu’un acte extérieur le

manifestât.

Peut-être lançons-nous une remarque acerbe au sujet de quel­

qu’un - c’est une'manifestation extérieure; mais une inclination

impure préexistait à l’acte. Quel que soit le péché commis, il peut

143

être rattaché à une disposition intérieure condamnable, un péché

secret. Cette constatation nous aide à comprendre l’affirmation que,

dans la vie chrétienne, l’échec n’est jamais un éclatement brutal —

comme celui d’un pneu de voiture — mais une déperdition lente de

pression par une fissure minime. Je me demande s’il existe dans ma

vie ou dans la vôtre, à cet instant même, quelque fissure non repérée.

*Troisièmement, nous devons prendre conscience que tous nos*

*péchés secrets sont connus de Dieu.* Si nous en avons, il les voit,

même si nous les ignorons. Si personnellement nous ne discernons

pas en nous de faute cachée, ouvrons notre cœur et notre esprit à

Dieu en lui demandant de nous révéler notre péché secret éventuel,

en comptant sur Dieu pour nous éclairer. Si nous prions sincèrement

comme David : “Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur! Eprouve-

moi et connais mes pensées ! Regarde si je suis sur une mauvaise voie,

et conduis-moi sur la voie de l’éternité” (Psaume 139.23-24), le

Saint-Esprit nous convaincra de péché. Il peut nous le révéler par un

passage des Ecritures que nous méditons, ou il peut se servir de la

remarque de quelqu’un d’autre pour déclencher la sonnette d’alarme.

D’une façon ou d’une autre, il mettra le doigt sur notre péché.

C’est à nous qu’il incombe de combattre ce péché spécifique dès

que nous en avons connaissance. Dieu ne nous révèle jamais notre

péché pour nous y laisser croupir. Mais au moment même où il

dissipe notre aveuglement, il offre le pardon et la purification. Il veut

qu’en réponse à sa révélation nous confessions et rejetions ce péché

particulier; et que, le cas échéant, nous offrions la réparation des

préjudices que des tiers ont subis. Dieu veut extirper ce péché

secret. Il veut nous donner la puissance de vivre désormais pour lui.

Aussi est-il toujours disposé à répondre à notre requête lorsque nous

demandons pardon, purification et puissance.

Satan, qui ne désire certes pas nous voir combattre de front un

péché fraîchement révélé ou un péché chronique, prend ses délices à

se gausser de nous, suggérant: “Pas encore, tout de même! Tu n’as

pas le culot de te présenter à nouveau devant Dieu pour confesser

le même péché, sans blague? Tu viens à peine d’avouer ce péché

l’autre jour et tu as promis au Seigneur d’y renoncer. Comment oses-

tu affronter Dieu maintenant? Tu ferais mieux d’améliorer ton score

d’abord. Montre à Dieu que tu possèdes la force de volonté pour

liquider ce péché maintenant, une fois pour toutes.” Ces mots vien­

144

nent tout droit de l’enfer. Dieu veut que nous venions à lui sans

retard, tels que nous sommes. C’est alors seulement qu’il peut s’inté­

resser à nous et à nos péchés. Quand il nous racheta en Jésus-Christ

sur la croix, il savait exactement ce que nous étions. La clarté du

Saint-Esprit nous révéle notre péché, et Jésus-Christ nous invite à

venir à lui tels que nous sommes, ainsi que le dit le cantique :

*Tel que je suis, sans rien à moi,*

*Sinon ton sang versé pour moi...*

Si le Saint-Esprit ne nous révèle aucun péché particulier, bien

que nous l’ayons consulté dans la prière, nous n’avons pas à nous

tracasser. L’une des astuces de l’ennemi pour nous paralyser et nous

empêcher de servir efficacement Jésus-Christ est de nous suggérer

que nous sommes coupables de quelque péché caché que Dieu ne

nous a pas révélé. Satan espère que, au lieu de reposer dans la paix

du Christ et de nous réjouir de la purification et du pardon accordés

dans le passé et dans le présent, nous nous replierons inquiets sur

nous. Si nous ne pensons qu’à nous, nous risquons d’oublier les

autres. Notre Père désire que nous reconnaissions notre capacité illi­

mitée de pécher ainsi que notre découragement renouvelé devant la

répétition du péché. Le prophète Jérémie fit ressortir que le cœur

de l’homme est tortueux par-dessus tout et désespérément mauvais

(Jérémie 17.9). Néanmoins, il faut nous confier au Sauveur qui con­

tinue son œuvre de salut et assume la responsabilité de nous signaler

nos péchés personnels. Il peut ainsi nous libérer de notre anxiété et

de notre égocentrisme permanent. Avec la confiance paisible qui

doit caractériser l’enfant de Dieu, nous pouvons alors concentrer

nos pensées sur le Seigneur Jésus-Christ, seule solution à tous les

problèmes du mal.

Robert Murray Mac Cheyne a trouvé la juste mesure quand il

conseilla: “Pour chaque regard tourné vers vous-même, jetez-en dix

vers Jésus.” Nous ne voulons pas d’une introspection morbide,

comme les gens qui prennent leur température spirituelle tous les

trois jours ou toutes les trois heures. Souvent nous faisons subir à

notre vie spirituelle le même traitement que le garçonnet qui enterre

une châtaigne, puis la déterre chaque matin pour voir comment elle

pousse. C’est en remettant chaque domaine de notre vie au Christ et

en lui faisant confiance que nous pouvons croître dans une commu­

nion personnelle avec Dieu, à laquelle nous étions destinés.

145

PROTEGEZ ET DEVELOPPEZ VOTRE VIE INTERIEURE

Par suite des répercussions de notre vie intérieure sur notre vie

extérieure qu’elle détermine, l’Ecriture nous exhorte de façon expli­

cite à veiller sur notre vie de l’esprit : “Garde ton cœur plus que

tout autre chose, car de lui viennent les sources de la vie’’ (Proverbes

4.23). Nous sommes en grande partie conditionnés par notre vie

intérieure. On a constaté que les circonstances ne font, pas plus

qu’elles ne le brisent, un individu. Elles sont seulement un révéla­

teur. Nous sommes une accumulation au jour le jour de tout ce qui

a constitué notre vie jusqu’à l’instant considéré, particulièrement

ce que nous avons pensé, ressenti, voulu.

C’est pourquoi le psalmiste s’écrie: “Tu veux que la vérité soit

au fond du cœur; fais donc pénétrer la sagesse au-dedans de moi”

(Psaume 51.8). Nous abordons ici l’aspect positif de notre vie secrète :

la communion personnelle avec Dieu lui-même. Dans Jacques 4.8,

nous lisons: “Approchez-vous de Dieu, et il s’approchera de vous.

Nettoyez vos mains, pécheurs; purifiez vos cœurs, hommes irrésolus.”

Bien qu’en définitive nous dépendions de Dieu pour notre rédemp­

tion et notre purification, il nous confie un rôle positif et actif à

jouer dans la réalisation de ses desseins.

L’aspect positif de notre vie intérieure devrait exercer une

influence supérieure à celle de l’aspect négatif pour régler notre vie

extérieure. Dans le Sermon sur la montagne, Jésus enseigne : “Quand

tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui

est là dans le lieu secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le

rendra” (Matthieu 6.6). A cette prière secrète, le Père donnera une

réponse positive. Notre vie secrète avec Dieu est la racine des mani­

festations extérieures de notre puissance spirituelle, de même que

notre péché secret est la racine de nos péchés visibles. Ce sont là des

lois spirituelles inexorables.

Si incroyable que ce soit, le Dieu de la création, qui a fait le ciel

et la terre et nous-mêmes, veut établir une communion personnelle

avec chacun de ses enfants. Quelle certitude prodigieuse dont nous

devons nous emparer par la foi! A peine peut-on en saisir la portée!

Tout au long des Ecritures nous voyons les manifestations tangibles

de cette communion intime. C’est David qui affirme: “Etemel! le

matin tu entends ma voix” (Psaume 5.4). Trois fois par jour Daniel

146

s’agenouillait face à Jérusalem, et alors il pouvait en assumer les con­

séquences, entre autres affronter les lions. Malgré une journée longue

et fatigante, notre Seigneur se levait le lendemain avant l’aube et se

rendait en un lieu désert pour y être seul avec son Père.

Dieu trouve plaisir dans l’adoration, la louange et la communion

d’un groupe de croyants rassemblés au nom du Christ. Il se réjouit

de nous rencontrer dans le lieu de culte ou les groupes de prières.

Mais il aime aussi nous rencontrer seul à seul. Imaginez que vos

parents ne vous voient jamais qu’au milieu de la bande de copains

que vous amenez chez vous. Comme la plupart des parents, ils sont

certainement heureux de connaître vos amis. Ils veulent partager

vos goûts. Mais n’éprouveraient-ils pas un sentiment de frustra­

tion si ces rencontres étaient la seule occasion de vous voir. Ne

seraient-ils pas tentés de remarquer: “Dis donc! nous apprécions

tes copains, mais nous aimerions bien t’avoir seul pour nous, de

temps en temps. Que dirais-tu de nous consacrer une heure?” C’est

exactement ce que Dieu ressent à l’égard de quelques-uns d’entre

nous. Naturellement nous sommes en sa présence au sein de cer­

tains groupes, et cependant, il aspire à nous rencontrer individuel­

lement.

Supposez maintenant que vous vouliez offrir à vos parents un

cadeau onéreux. Pour pouvoir l’acquérir, il vous faudrait consacrer

tout votre temps au travail, si bien que vous ne rentreriez plus chez

vous. Qu’éprouveraient-ils, vos parents? Quand ils seraient à bout

de nerfs, ne s’écrieraient-ils pas : “Vois-tu, nous ne voulons pas de

ton cadeau; c’est *toi* que nous voulons! Nous aimerions tellement

t’avoir un moment avec nous.” Il est si facile de se laisser accaparer

“en servant le Seigneur”, que nous ne disposons plus du temps à

consacrer en tête-à-tête avec lui. Cependant ces moments d’isole­

ment avec lui sont .essentiels pour une vie spirituelle puissante et

rayonnante.

Que se passe-t-il quand nous rencontrons Dieu seul à seul?

Qu’y a-t-il d’indispensable pour que ce moment de recueillement

devant Dieu débouche sur une réelle puissance spirituelle? Bien

entendu; Dieu nous parle à travers sa Parole et nous lui répon­

dons par la prière. Quelquefois cependant, notre méditation de

la Bible ou notre prière nous laissent insatisfaits. Qu’est-ce qui

ne va pas?

147

*L ’étude de la Bible*

En étudiant la Bible, beaucoup de personnes cherchent à décou­

vrir ce qui a trait à la Bible, y compris les événements qu’elle

rapporte. Mais la recherche d’informations relatives à la Parole écrite

ne saurait constituer une fin en soi. Si vous avez jamais essayé de

susciter une vie spirituelle efficace simplement en lisant des versets,

en compulsant de la documentation, en établissant des schémas,

vous savez bien que c’est un effort infructueux. Benjamin Franklin

a rédigé des commentaires sur la Bible, mais autant que je sache, il

n’est jamais devenu chrétien.

Fondamentalement, le but de la Bible est de nous amener en

contact avec le Dieu vivant, par Jésus-Christ; ainsi que le dit l’hymne

anglais: *Par delà les pages sacrées, c’est toi que nous cherchons,*

*Seigneur.* Un télescope nous aide à repérer une étoile. Naturellement,

il nous faut connaître le fonctionnement de cet instrument pour

pouvoir l’utiliser, mais quel dommage quand nous sommes absorbés

par la manœuvre au point d’en oublier l’observation de l’étoile.

L’échec à départager les moyens et la fin peut être la pierre d’achop­

pement pour beaucoup au moment de la prière ou de la méditation

personnelles. Peut-être pensons-nous: “Mon moment de recueille­

ment a été aussi stérile que de la poussière; je n’en ai rien retiré.”

Alors que vous vous efforciez chaque jour d’extraire quelque chose

d’une dizaine de versets, n’avez-vous jamais eu l’impression d’être

un bouddhiste avec son moulin à prières? Ça n’avait pas davantage de

sens pour vous. Vous commenciez à être découragés: à quoi ça sert,

pourquoi se creuser les méninges? Des sentiments semblables, beau­

coup ont dû les éprouver parfois! Aucune raison de continuer ce

rite qui ne m’apporte rien. Sans doute n’avons-nous pas su recon­

naître que le but de notre instant de recueillement est de nous placer

face à face au Dieu vivant, parle Seigneur Jésus-Christ. Ou peut-être

n’avons-nous pas pris conscience que c’est une personne vivante qui

désire nous rencontrer. Il faut toujours nous approcher des Saintes

Ecritures mus par le désir de nous trouver face au Dieu vivant car,

par essence, sa Parole n’est pas un simple manuel, mais une révéla­

tion de lui-même.

*L'absence de directives* peut constituer un problème dans notre

étude personnelle de la Bible. On a dit : “Celui qui n’a pas de but est

sûr de l’atteindre.” Si nous abordons notre moment de recueillement

148

sans aucune notion de but, sans désir profond de communion per­

sonnelle avec le Seigneur Jésus-Christ, notre croissance spirituelle en

pâtira aussi certainement que le manque d’appétit abat notre vie

physique.

Au cours de mes lectures bibliques, sept questions percutantes

m’ont rendu de grands services pour orienter ma méditation. Je me

les suis posées alors que je commençais seulement à rencontrer Dieu

chaque matin et j’y ai encore recours occasionnellement, surtout si

ma méthode habituelle ne rend plus ce que j’en attends. Si vous

ouvrez la Parole de Dieu dans un esprit de prière et si vous fouillez

le passage pour y découvrir la réponse à ces sept questions proposées,

vous découvrirez à coup sûr des applications pertinentes. Certaines

de ces sept questions peuvent ne pas s’appliquer à un verset particu­

lier. Quelques-unes conviennent pour tout passage étudié. Quoique

simples, ces questions peuvent nous éviter de papillonner à travers

une kyrielle de versets, alors que notre esprit est préoccupé par le

programme de la journée ou les événements d’hier. Elles arrêtent le

vagabondage de notre pensée et nous mettent face à face avec le

Dieu vivant et sa volonté.

1. *Ce passage contient-il un exemple que je doive suivre ?* Suggère-

t-il ce que je dois être ou ce que je dois faire aujourd’hui? Au lieu

de lire les Ecritures comme un exercice didactique, nous devrions

toujours les sonder dans l’intention de calquer notre vie sur la

volonté révélée de Dieu.

1. *Y a-t-il un péché que je doive éviter?*
2. *Ce passage comporte-t-ilun ordre auquel je doive obéir?* Nous

nous interrogeons souvent sur la volonté de Dieu à notre égard. Et

nous avouons qu’il est difficile de discerner cette volonté, comme

s’il s’agissait pour nous d’un problème ardu et troublant.

Réalisez-vous que 95 pour cent de la volonté de Dieu a déjà été

révélée? Ce peut être une découverte bouleversante. Dieu a indiqué

sa volonté dans la Bible. Dans nos longues prières émouvantes, par

lesquelles nous cherchons à découvrir les voies de Dieu à notre égard,

nous opérons comme pour le choix d’un conjoint ou d’une carrière,

mais à certain point de vue, ces deux décisions sont secondaires. En

ce qui concerne notre personnalité et notre vie quotidienne, Dieu a

précisé clairement ses exigences. Il arrive que sa volonté nous

échappe pour une seule raison : nous ne nous sommes pas placés au

149

bénéfice de la Parole de Dieu pour que la volonté de Dieu soit mise

en pleine lumière.

Y a-t-il dans le passage lu un ordre auquel il faut obéir? Si —

comme c’est souvent le cas — nous avons désobéi à un commande­

ment clairement précisé par Dieu, nous ne pouvons nous attendre

à une révélation supplémentaire à titre personnel. Dieu s’attend

d’abord à ce que nous obéissions à ce qu’il nous a indiqué, car sa

volonté explicite ne saurait constituer pour nous une option. Dieu

nous révèle ses exigences progressivement, en fonction de notre

obéissance.

1. *Y a-t-il une promesse que je doive m'approprier?* Ce passage

de l’Ecriture met-il en évidence exprès pour moi une promesse que

je puisse dès maintenant saisir par la foi? Quelques promesses bibli­

ques sont inconditionnelles: “Je ne te délaisserai point, et je ne

t’abandonnerai point” (Hébreux 13.5). D’autres sont assorties d’une

condition : “Fais de l’Etemel tes délices, et il te donnera ce que ton

cœur désire” (Psaume 37.4). Au fur et à mesure que nous recher­

chons les promesses, il nous faut accepter les conditions qu’elles

exigent et alors nous pouvons revendiquer la plénitude de ces

promesses.

1. *Que m'enseigne ce passage au sujet de Dieu ou de Jésus-Christ ?*

En beaucoup de points, l’aventure chrétienne ressemble au mariage.

Aucun des fiancés ne connaît réellement l’autre. Bien que chacun

ait essayé d’en apprendre le plus possible sur son futur partenaire,

quand ils regardent en arrière lors du premier anniversaire de leur

union, ils doivent convenir: “Je ne le (ou la) connaissais pas quand

je l’ai épousé(e), et il (ou elle) ne me connaissait pas davantage.”

Entre parenthèses, j’avoue que je tremble quand je pense à un

mariage qui ne serait pas selon la volonté de Dieu. On n’a pas une

connaissance réelle du partenaire avant de s’épouser : c’est une des

grandes inconnues du mariage.

De façon similaire, le fait d’approfondir notre connaissance du

Seigneur Jésus-Christ est une des aventures de la vie chrétienne. Au

début nous savons peu de choses sur lui mais assez toutefois pour

lui remettre notre vie et l’accueillir en tant que Seigneur et Sauveur.

Nous avons foi en lui et nous nous donnons à lui par un acte de

totale obéissance. Cependant, c’est à peine si nous le connaissons.

Par la méditation de ce qu’il nous a dit de lui-même, par notre

150

affermissement en lui, nous parvenons à une meilleure connaissance

de Dieu. Au fur et à mesure que nous progressons à travers les expé­

riences que nous faisons, le Christ amplifie ce que nous avions déjà

appris par les Ecritures, à savoir que Dieu est miséricordieux et qu’il

honore ses promesses.

1. *Y a-t-il une difficulté que je doive comprendre?* Certaines

personnes sont à l’affût des points mystérieux pour la seule jouissance

d’étre submergées par les problèmes et les difficultés. Peu de temps

s’écoule avant qu’elles sortent cet alibi: “Vraiment trop de choses

que je ne comprends pas. Pour moi, ça n’a ni queue ni tête; ça ne

sert à rien de s’entêter plus longtemps.” Lorsque nous mangeons du

poisson, la plupart d’entre nous ôtent d’abord les arêtes, puis savou­

rent la chair. Mais quelques-uns, à force de s’énerver, n’arrivent

jamais à en finir avec les arêtes. Que nous mangions du poisson ou

que nous lisions la Bible, se limiter aux arêtes n’apporte aucune

substance nutritive. Nous devrions simplement prendre note des

questions qui nous intriguent et n’en rechercher la réponse que par

la suite. Surtout, ne pas faire de ce problème le plat de consistance

de notre repas.

1. *Ce passage contient-il quelque chose qui demande de ma part*

*une prière spéciale?* Quelques chrétiens sont désemparés dans le

domaine de la prière. Tous les jours, c’est la même énumération que

les jours précédents : “O Dieu, bénis-moi, bénis maman et Marie, et

tout le monde, au nom de Jésus, Amen !” Si notre esprit est en éveil

au cours de notre lecture de la Bible, notre prière peut naître du

passage médité. La fraîcheur d’une telle prière nous aide à découvrir

une joie enrichissante basée sur l’Ecriture elle-même.

Tous les passages ne contiennent pas un exemple à suivre, le

rappel d’un péché à éviter, un comportement à respecter, une pro­

messe à revendiquer, une nouvelle difficulté à explorer, et un sujet

spécial de prière, mais chacun touche à quelques-uns de ces domaines.

Si vous réservez un quart d’heure demain ou même aujourd’hui

pour rencontrer Dieu et chercher les réponses à ces questions, je

vous garantis que votre quête sera fructueuse.

*Que lire pour respecter un régime spirituel équilibré,* tel est le

problème suivant. Peut-être, comme beaucoup d’autres chrétiens,

avez-vous tendance à puiser dans le Psaume 23, l’évangile de Jean et

quelques autres passages favoris. Redoutant ce qui ne vous est pas

151

familier, vous délaissez, par omission volontaire, le reste de la Bible.

Cependant, en tant que chrétiens qui doivent se saisir de tout le

conseil de Dieu, il nous faut utiliser un programme pour la lecture

complète de la Bible. C’est le but du livre anglais “Sondez les Ecri­

tures” \*, et du “Lecteur de la Bible” édité en de nombreuses langues

par la Ligue pour la lecture de la Bible \*\*. Que nous suivions l’un

des systèmes préconisés ou celui que nous avons établi, il est indis­

pensable de respecter une planification.

*Les pensées vagabondes* et autres distractions peuvent également

être pernicieuses pour nous. Cet examen de physique, ou le jeu de

football, ou quelque autre événement prochain, se révèlent si absor­

bants que nous ne pouvons plus nous concentrer. Gardez à portée

de main un crayon et un calepin pour y coucher les idées relevées au

cours de votre lecture; c’est un des meilleurs antidotes à ce vagabon­

dage de la pensée. Les notes prises au cours de notre méditation

quotidienne deviennent un répertoire de découvertes inédites con­

cernant Dieu. A l’occasion, ces notes soigneusement conservées peu­

vent nous être d’un fameux secours si nous avons à délivrer un

message de quinze minutes à l’improviste. De plus, nos paroles

auront la chaleur et la puissance d’une expérience vécue quand nous

parlerons de ce que nous avons récemment retiré de notre commu­

nion personnelle avec Dieu.

Il est bon qu’on nous mette en garde : *nous ne pouvons apprécier*

*la valeur de notre moment de recueillement d'après ce que nous res­*

*sentons* ensuite. Certains jours, une idée semble jaillir des pages

sacrées et nous atteindre droit au but, ou laisse en nous une flamme.

Avez-vous déjà éprouvé cette impression au point de penser : “Ah !

ce matin, j’ai rencontré Dieu.” Mais les jours suivants, alors que

vous lisez la Bible, rien de semblable ne se produit, et vous commen­

cez à glisser vers le découragement. Il nous faut prendre conscience

que l’évaluation juste de notre moment de recueillement n’a rien à

voir avec les élans émotionnels tellement versatiles. Une appréciation

correcte se fonde, au contraire, sur la reconnaissance du fait que

Dieu, l’immuable, nous a rencontrés.

• Search the Scriptures (Inter-Varsity Press London, Revised Edition 1967). Cours

systématique par questions et réponses, prévu pour l’étude de la Bible en 3 ans.

\*\* Ligue pour la lecture de la Bible : Belgique : 255,Kievitlaan, 1800 Vilvorde; France :

15, av. Foch, 68500 Guebwiller; Suisse : 90 route de Berne, 1010 Lausanne.

152

*La prière*

L’autre aspect vital de notre communion secrète avec Dieu est la

prière. Elle est tout aussi nécessaire que la lecture de la Bible pour

que notre vie intérieure s’extériorise en une vie de puissance spiri­

tuelle. Nous avons observé au passage que puiser dans les Ecritures

peut rajeunir et vivifier une vie de prière qui a perdu son élan. Main­

tenant, précisons davantage notre point de vue.

Je suis certain que nous pourrions tous énumérer les divers

aspects de la prière : adoration, reconnaissance, confession, inter­

cession pour les autres, et requête pour nous-mêmes. Mais peu parmi

nous consacrent un temps égal à ces diverses formes de prière. Tout

comme moi, vous avez certainement des crises aiguës de “donne-

moi... don’ moi, don’ moi, don’ moi! Seigneur, j’ai besoin de ceci, il

me faut justement cela.” Probablement êtes-vous moins enclins à

l’adoration et à la louange. Nous prenons rarement le temps, paisi­

blement, de nous recueillir en présence de Dieu pour reconnaître à

quel point il mérite notre adoration. Adorer, c’est reconnaître la

nature de Dieu — non à cause des bienfaits qu’il est susceptible de

nous prodiguer, mais pour rendre hommage à sa souveraineté. Nous,

qui ne sommes pas très portés à l’adoration, nous pouvons “amorcer

la pompe” en recourant à quelque beau cantique et en faisant de

ses paroles l’expression de notre louange. Quand je me sens spiri­

tuellement sans ressort, je choisis souvent un psaume (par exemple

le 103) ou un hymne bien connu.

*Dans les deux et sur la terre,*

*Il n 'est aucun nom plus doux,*

*Aucun que mon cœur préfère*

*Au nom du Christ mort pour nous.*

*Quelque grand que soit un homme,*

*Qu 'il soit prince ou qu 'il soit roi,*

*De quelque nom qu 'on le nomme,*

*Jésus est plus grand pour moi.*

Ou encore ce très beau cantique de confiance du chrétien que le

monde déçoit et qui se tourne vers la seule fontaine de vie :

*J'ai soif de ta présence,*

*Divin chef de ma foi;*

153

*Dans ma faiblesse immense*

*Que ferais-je sans toi?*

*Chaque jour, à chaque heure,*

*Oh, j’ai besoin de toi;*

*Viens Jésus, et demeure*

*Auprès de moi.*

Nous partageons ainsi les expériences spirituelles des saints

d’autrefois ou des serviteurs de Dieu contemporains; notre cœur

alors déborde de louange et d’adoration et d’honneur pour le Dieu

vivant. Une telle adoration nous introduit en la présence de Dieu,

éperdus d’émerveillement, absorbés par ce que le Docteur Tozer

appelait “la contemplation de l’âme”.

*Etablissez un système de priorité*

Il n’est pas possible de pratiquer ce modèle d’adoration juste

deux minutes avant de se précipiter vers la salle de cours. Ce qui fait

le plus cruellement défaut dans notre “société de loisirs” occidentale,

c’est le temps. Il semble que nous n’en ayons jamais assez. Les pays

orientaux ont su largement cultiver l’art de la méditation mais,

même là-bas, la technologie moderne prive les gens de la possibilité

de s’isoler. Chacun de nous cependant dispose de vingt-quatre heures

par jour. La plupart d’entre nous peuvent tout de même exercer un

certain contrôle sur pas mal de ces heures. En général nous arrivons

à trouver du temps pour ce que nous avons envie de faire, même s’il

faut amputer une autre activité. La bataille la plus importante de

notre vie est de mettre à part un temps suffisant pour rencontrer

Dieu en tête-à-tête. Notre vigueur et notre vitalité spirituelles en

tous les autres domaines dépendent de l’issue de ce combat.

De même que l’ennemi de nos âmes utilise tous les moyens

concevables pour semer le péché secret dans notre vie, il fera tout ce

qui est en son pouvoir pour mettre obstacle au développement

d’une vie secrète fructueuse en Dieu. Les choses innocentes, inoffen­

sives, comme un coup de téléphone, une affectation urgente, un ami

qui nous prie de venir déjeuner vingt minutes plus tôt que prévu,

conspirent constamment pour raccourcir ou même supprimer notre

rencontre quotidienne avec le Dieu vivant.

Récemment, en été, j’eus le privilège d’entendre John Stott, rec­

154

teur de l’une des églises anglicanes de Londres. Il s’adressait à des

pasteurs à l’occasion de la grande convention de Keswick dans la

Région des Lacs. Il avait pris pour thème de son allocution : les prio­

rités. Le développement de notre vie intérieure, insista-t-il, est la

première priorité pour tout chrétien, y compris le pasteur du trou­

peau. Mais il convenait d’un paradoxe très étrange dans sa propre vie :

“Ce qui, je le sais, me procurerait la plus grande joie: disposer de

tout mon temps seul devant Dieu, être conscient de sa présence et

l’adorer à cœur ouvert, c’est justement la chose que j’ai le moins

envie de faire.” Le responsable premier, c’est notre ennemi, car il

sait que notre croissance spirituelle est fonction du temps que nous

passons avec Dieu. Le démon tentera tout, même de mal orienter

nos désirs, pour corrompre la source de notre puissance spirituelle.

Quelle vérité profonde dans cette remarque de William Cooper:

“Satan tremble quand il voit le saint le plus faible tomber à genoux.”

Quelques personnes prétendent que consacrer un temps régulier

à Dieu chaque jour est pure routine ou relève d’un légalisme étroit.

Le recueillement personnel *peut* devenir légaliste ou routinier, mais

ce n’est pas fatal. Si tel est le cas, c’est qu’une sainte discipline s’est

changée en esclavage. L’esclavage sous-entend que nous sommes

contraints de faire une chose qui est pour nous un fardeau odieux et

haïssable. La discipline librement consentie s’applique à ce que nous

accomplissons volontairement pour éviter une douleur ou en tirer

un profit. Dès maintenant, nous avons besoin d’une discipline posi­

tive si nous voulons progresser spirituellement par une communion

secrète avec Dieu. J’ai quitté l’ambiance animée du campus univer­

sitaire voici quelques années, mais je puis vous assurer que maintenir

une vie secrète avec Dieu n’est pas une affaire plus facile après avoir

quitté l’université. Si vous avez l’intention de vous fixer un pro­

gramme de vie chrétienne, alors c’est le moment de le faire.

Cette assiduité essentielle et disciplinée n’implique pas une rigi­

dité bardée d’une cuirasse. Les étoiles ne tomberont pas du ciel le

jour où l’un de nous aura dû renoncer à son moment de recueille­

ment. Pas nécessaire alors de redouter que tout soit perdu, que

l’échec soit définitif, que tout ira désormais de travers, etc, simple­

ment parce qu’un jour nous n’avons pas eu notre heure de médita­

tion. Pas du tout: Dieu n’est pas un tyran qui nous punit de cette

façon. Il s’attend à ce que nous considérions notre vie spirituelle

155

avec autant de sérieux.que notre bien-être physique. Notre corps a

besoin de nourriture; aussi mangeons-nous chaque jour. Notre vie

de l’esprit nécessite aussi une nourriture spirituelle; il nous faut

nourrir notre âme chaque jour par la Parole de Dieu. Si nous n’obte­

nons pas la substance qui nous est nécessaire, le dépérissement

s’ensuivra. Nous n’irons pas loin sans nourriture, que ce soit pour

notre vie physique ou notre vie spirituelle.

Bien que nous soyons en général plus préoccupés par nos façons

extérieures de paraître, Dieu s’intéresse au premier chef à notre vie

intérieure. Il désire que nous admettions que toute manifestation

extérieure de notre personnalité prend sa source dans la réalité

intérieure que lui seul peut nous dispenser. Il n’ignore pas si un péché

caché nous dépouille de la puissance spirituelle. Il sait si nous mois­

sonnons tous les fruits d’une vie cachée en lui.

Le point de départ de la réalité spirituelle est un abandon total

à Jésus-Christ, manifesté par le désir de lui obéir. C’est par une com­

munion quotidienne d’où s’écoule une vie d’obéissance et de puis­

sance spirituelle que nous alimentons et développons notre vitalité

spirituelle.

La réalité spirituelle intérieure, enrichie par une vie secrète avec

Dieu est primordiale pour un témoignage efficace auprès d’un

monde païen.



*Seul compte ce qui est â l'intérieur.*

156

Table des matières

Préface 7

Introduction 9

1. [Les assises fondamentales du témoignage 11](#bookmark7)
2. [Comment témoigner 27](#bookmark16)
3. [Sauter par-dessus les barrières sociales 55](#bookmark24)
4. [Quel est notre message? 65](#bookmark29)
5. [Les fondements de notre foi 75](#bookmark38)
6. [Christ est toujours d’actualité 99](#bookmark49)
7. [La liberté chrétienne 111](#bookmark54)
8. [La foi est la clé 125](#bookmark58)
9. [Rester aux sources 141](#bookmark62)

Dans la collection Témoignage dont c’est ici le premier fascicule, paraissent des

ouvrages préparant et formant à la proclamation du message évangélique. Ont

paru déjà:

*Il faut que je te parle,* H. Eickhoff

*L'évangile de Luc expliqué à tous,* F. et E. Schaeffer

*Communiquer l'Evangile aux enfants* par un groupe d’enseignants

*Touché une seconde fois,* Keith Miller (à paraître)

Dans la collection A la découverte de la Bible ont paru :

*Comment lire la Bible,* A. Kuen

*Comment étudier la Bible,* A. Kuen

*Lévitique,* Cl.-L. de Benoit

*Juges - Ruth,* Cl.-L. de Benoit

*Esdras - Néhémie - Esther,* Cl.-L. de Benoit

*Daniel,* R. Pache

*Evangile de Marc,* Cl.-L. de Benoit

*Epître aux Romains,* Cl.-L. de Benoit

*Epître aux Ephésiens,* F. Horton

*Epître aux Philippiens,* Cl.-L. de Benoit

*Epître aux Hébreux,* Cl.-L. de Benoit

*Première Epître de Pierre,* M. Ray

*Deuxième Epître de Pierre et Epître de Jude,* M. Ray

*Job et le Cantique des cantiques,* F. Godet

L’abonnement à la série complète bénéficie d’une remise de 10 o/o.

Dans la collection Sujets d’actualité ont paru :

*S'aimer,* M. Ray

*L'occultisme à la lumière du Christ,* M. Ray

*Non au yoga,* M. Ray

*Deux oui pour un nom,* A. Bumand et M. Ray

*Demain, T Au-delà,* A. Burnand et M. Ray

*La résurrection, mythe ou réalité,* F. Morison

*La Bible et la science,* A. Vemet

*L art moderne et la mort d'une culture,* H. R. Rookmaaker

*La Bible à la lumière de l'archéologie,* J. A. Thompson

*Comment vaincre la dépression,* Tim la Haye

*La pollution et la mort de l'homme,* F. Schaeffer

*Dieu en enfer,* Corrie ten Boom

Dans la collection Presses Bibliques Universitaires ont paru :

*Souffrir peut-être... mais guérir,* J. Blan denier, M. Ray ,M. Lüthy, J. Dubois,

A. Chipier

*Des hommes nouveaux,* John Stott

*Evangile, Culture et-Idéologies,* R. Padilla, H. Bürki, S. Escobar (à paraître)

**Imprimerie Cornez S. A., Yverdon**

**Imprimé en Sulue**

**ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES**

**PRESSES DE L'IMPRIMERIE**

**CORNAZ S.A., A YVERDON**

**(SUISSE), EN MARS MIL NEUF**

**CENT SOIXANTE-DIX-SEPT**

Les Groupes Bibliques

Universitaires

rassemblent les étudiants de

toutes disciplines qui désirent

approfondir et communiquer

à leurs camarades d'Université la

foi au Seigneur Jésus-Christ.

Les G.B.U sont associés en un

mouvement mondial et inter­

ecclésiastique.

Union des G. B. U. de France

21. rue Serpente. F - 75006 Paris

G. B U. de Suisse romande

31. rue de l’Ale, CH -1003 Lausanne

G. B. U. de Belgique

4 av des Courses. B -1050 Bruxelles

G B.U. d'Afrique francophone

B P 8424 Abidjan-Cocody (Côte d'ivoire)

G.B.U. du Canada

455, rue Craig \*601. Montréal, Québec H2Z1J1

La Ligue pour

la Lecture de la Bible

est un mouvement interecclé­

siastique et international.

Son but est d’encourager la

lecture journalière de la Parole

de Dieu.

Par ses publications, elle cherche

à stimuler une foi vivante et

personnelle en Jésus-Christ

Ses périodiques avec notes expli­

catives sont destinés à faciliter

la lecture personnelle de la Bible.

**pour les enfants**

le mini-lecteur

le lecteur de la Bible "junior"

**pour les adolescents**

Spora

le jeune lecteur de la Bible

**pour les aînés**

le lecteur de la Bible

Ces publications peuvent être

obtenues aux adresses suivantes:

**15. av. Foch. 6Ô500 GuebwiHer (France)**

**255, Kievitlaan. i800Viivorde (Belgique)**

**90. ne de Berne. 1010 Lausanne (Suisse)**

communiquer sa foi

«...Certaines personnes avancent

que nous avons la foi tout bonnement parce que

nous avons été conditionnés dès notre tendre enfance

à ce mode de pensée et de vie.

Elles estiment que nous avons été élevés

comme les chiens de Pavlov. Mais elles simplifient

la situation à l’extrême. Celui qui a parcouru

le monde et rencontré de nombreux chrétiens

sait fort bien que le conditionnement

ne peut expliquer maintes conversions, car

la conversion intervient dans les environnements

les plus variés qu’on puisse imaginer.

Des milliers de chrétiens n’ont

jamais eu le moindre contact dans leur enfance avec

le christianisme. Cependant, chacun d'entre eux

atteste que sa rencontre personnelle

avec Jésus-Christ a transformé sa vie.

Dans ses recherches, le psychologue s'efforce

de ne sélectionner qu’un ou deux facteurs permanents.

Pour vérifier ses conclusions,

il doit éliminer autant d’éléments inconstants

que faire se peut. Mais si l’on compare

la vie de tous les chrétiens, on constate que le

seul facteur permanent est le Seigneur lui-même.

Tous les autres composants des divers cas

envisagés peuvent varier. Mais lui seul demeure

le même. Lui seul peut remplir d’amour

un cœur dévoré par la haine...»